

D^r LUCIEN-GRAUX

RÉINCARNÉ

ROMAN DE L'AU-DELA

Pour répondre d'abord au légitime étonnement du lecteur

Cette histoire est étrange, et même un peu plus qu'étrange. Je suppose que beaucoup de lecteurs l'estimeront violemment colorée de folie. C'est un sentiment naturel : je l'aurais sans doute partagé, si je n'étais l'auteur d'un livre aussi troublant. Mais c'est précisément parce que je l'ai écrit que je ne puis le juger d'un verdict aussi sévère. Ce que j'en puis dire, en honneur et conscience, et avec une entière bonne foi, c'est que cet enchaînement de faits fantastiques et, en apparence, invraisemblables, m'a été relaté de sang-froid par un homme de haute culture, d'intelligence claire et ordonnée, et qui est tout le contraire d'un fou. Les extraordinaires aventures du comte de Marigonde, de Paul Leclayre et d'Elvire Aiguebelle, en Galice, à Villemenou, à Paris, à Strasbourg et à Saverne relèvent – il faut bien en convenir – d'un ordre de faits, d'une famille de phénomènes dont se préoccupent des savants d'esprit lucide, méthodique, sévèrement critique et assoupli, de longue date, à la prudente analyse de l'Expérience. D'éminentes personnalités scientifiques ne dédaignent pas l'étude de ce monde invisible où nous conduiront, en ces pages, maints épisodes déconcertants. Ce sont des noms bien respectables que ceux de MM. Morgan, Wallace, Gregory, Holland, Carpeneto, Oliver Lodge, William Crookes, Charles Richet, Camille Flammarion, Gustave Geley, Tessier, Rocco Santoliquido, E. Wietrich, G. Deleuze, Léon Denis, Dr Edm. Dupouy, sir Conan Doyle, D^r P Paul Gibier, Lombroso, Stead, Axakoff, comte de Grammont, D^r Calmette, évêque Welldon de Durham, colonel de Rochas, Maeterlinck, L. Chevreuil, Pasteur, Bénézech, lord Rayleigh, Myers, Rev. Walter Wynn, sir William-Barrett, Edison, William James, Denton, Hyslop, Hyde, Grimard, Maxwell, Reichel, Pidet, Schiaparelli, Sans Benito, Ochorowicz, Cornillier, Stainton Moses. Depuis 1847, date des premières manifestations spirites de Hydesville, depuis Allan Kardec et son *Livre des Esprits*, jusqu'aux ouvrages récents : *New Revelation*, de sir Arthur Conan Doyle, et *Raymond*, de sir Oliver Lodge, l'Au-delà et ses hôtes présumés, et, pour tout dire, la VIE DES MORTS font l'objet d'études sérieuses, de railleries sans nombre et de controverses passionnées.

Bien que ne m'occupant en aucune façon de ces questions encore singulièrement ténébreuses, je ne les ignorais pas. J'avais recueilli à leur sujet, depuis longtemps, ce minimum d'informations nécessaires et suffisantes qu'il convient de posséder sous la main pour pouvoir, fût-ce superficiellement, se tenir au courant, sur quelque sujet que ce soit, des idées et des faits en marche, je n'entrais donc pas dans un monde absolument nouveau pour moi, lorsqu'un ami, un médecin, qui, – fixons ce détail sans tarder car il a son utilité, – demeure non loin de chez moi, vint me voir un matin, et me dit en substance : « Je vis, depuis quelques mois, un roman extraordinairement troublant. Il se déroule en plein merveilleux, à moins, ce qui est bien possible, que les prodiges dont je vais vous parler soient normaux, c'est-à-dire explicables par certaines lois de la nature que l'état de nos connaissances ne nous permet pas encore de définir. Vous savez quel robuste matérialiste je suis. Sincèrement, je crois n'avoir rien abdiqué de mes doctrines, malgré tout ce que j'ai vu et entendu en fréquentant les personnages, pour le moins bizarres, dont je vous ferai connaître les avatars.

Peut-être verrez-vous une contradiction entre ma profession de foi matérialiste et le sérieux avec lequel je vous parlerai de toute une suite d'événements où l'Ame, oui, l'Ame, et, qui mieux est, l'Ame des défunts tient un rôle essentiellement directeur. Vous aurez raison. Je reconnais qu'il m'est, en ce moment, impossible d'établir une commune mesure entre ma philosophie toute positive et les faits de caractère foncièrement psychique dont je vais vous faire confiance. Ce

que je tiens à vous affirmer, sans plus attendre, c'est que si j'avais à en rédiger une relation détaillée, je conserverais l'attitude de l'incrédulité et resterais attaché à tout ce qui fut, jusqu'à ce jour, ma façon de concevoir l'homme et l'univers. J'espère vivement que vous accepterez ma proposition. La voici : Vous écrivez des livres. J'ai lu notamment votre *Dame de Cristal* et c'est même cette lecture qui m'a déterminé à venir vous voir. La façon que vous eûtes de charpenter ce roman d'imagination me convainc que vous êtes l'homme désigné pour présenter en bon ordre, et avec le pittoresque qu'il faut, les circonstances vraies qui composent, en une série d'épisodes étonnamment romanesques, l'histoire formidable ou j'ai été mêlé. L'écrire moi-même ? J'en serais incapable. Et d'abord, je n'ai pas... le métier.

Et puis, saurais-je construire le livre, je le raterais : je n'y pourrais pas brider mon émotion, commander assez à mon scepticisme. J'y mêlerais partialement la critique scientifique ; je réfuterais tout ; je me défendrais pied à pied. L'ouvrage, qui peut être si vivant, quoique peuplé de morts, serait illisible et ennuyeux. Et cependant, il est indispensable qu'il soit mis sous les yeux du public, du plus grand public. J'ai toujours professé la thèse qu'un savant doit dire ce qu'il croit savoir de nouveau, ce qu'il lui semble avoir aperçu dans l'ombre, dussent ses révélations contrarier ce qui jusqu'alors fut son credo et celui de la majorité de ses collègues. Y a-t-il un Au-delà ? Les morts vivent-ils ? je n'en sais rien encore. Au fond, cela me serait désagréable : je regretterais mes idées faites et la quiétude où elles me laissaient vivre. Mais, enfin, ce n'est qu'une préférence personnelle et si, un jour, l'autre vérité se fait trop évidente, eh bien, j'aurai l'honnêteté de tourner casaque. « Il n'y a pas de pierres dans le ciel, disait Lavoisier. Donc il n'en peut pas tomber sur la terre. » Il niait l'aérolithe. Je ne veux pas nier l'aérolithe, à mon tour et me souvenir, lorsque j'aurai quatre-vingts ans et que peut-être les Esprits seront démontrés par $A + B$, qu'à quarante-cinq ans, j'ai juré, au nom de la Science immuable : « Il n'y a pas d'Esprits dans le ciel¹. Du reste, pour le présent, c'est toute la concession que je fais. Mon cher ami, vous écrirez ce livre, promettez-le-moi. Mais promettez-moi aussi que vous m'y ferez tenir le langage d'un homme qui, tout en laissant la porte ouverte aux possibilités les plus... impossibles, se défend énergiquement de verser dans le Miraculeux, refuse d'être un gobeur (vous me ferez le plaisir

¹ Vous apprendre des faits et vous donner des idées, voilà ce que je crois être mon devoir. J'aurai à cœur de me souvenir que la valeur d'un professeur dépend moins des idées qu'il expose que de celles qu'il fait naître dans son auditoire. Comme la physiologie, comme la pathologie générale, il faut que l'histologie enseignée dans cet amphithéâtre contribue à vous donner cet esprit et cette culture médicale qui doit constituer la caractéristique même de notre profession. Peut-être dira-t-on que cette culture scientifique est bien inutile et bonne à vous faire perdre votre temps, qu'il vaut mieux faire de la clinique systématiquement terre à terre et banale, que la médecine est un Art et la Science inutile au médecin. Vous entendrez certainement opposer le laboratoire et la clinique. Il y a dans le monde une telle force de routine ! Et, bien souvent, ce qu'on appelle tradition n'est que de la paresse à changer une habitude ou de l'incapacité d'avoir des idées. Il est plus simple de nier que de comprendre. Quand vous entendrez ces paroles de scepticisme stérilisant, rappelez-vous alors que l'auscultation donnée à la médecine par le génie de notre Laënnec a été, chez nous-mêmes, considérée comme pratique ridicule et inutile ; qu'on s'est moqué de Wunderlich apportant au médecin le thermomètre, que l'Académie de médecine se ralliait au verbe vide et superbe d'un Peter contre la vérité scientifique que lui apportait Pasteur. Il n'y a pas bien longtemps, – et c'est là un des jeunes souvenirs de ma vie d'étudiant, – qu'on déclarait inutile à la pratique et dangereux pour l'éducation médicale l'emploi des rayons X. Et, aujourd'hui même, est-il bien sûr que le corps médical appuie unanimement, et par un exemple personnel, les vaccinations préventives contre la fièvre typhoïde, vaccinations dont l'efficacité est évidente ? Je vous le demande, Messieurs, rejetez loin de vous cet esprit d'utilitarisme à courte vue. Ne limitez pas systématiquement votre horizon. Vous êtes jeunes ; vous devez regarder loin et voir net et clair. » (Leçon inaugurale du Cours d'histologie de la Faculté de médecine de Lyon, faite le 1^{er} mars 1920, par M. le professeur A. Policard.)

d'employer ce mot, à l'occasion), et ne déposera les armes devant le Fantôme que si, en vérité, il n'y a plus moyen de faire autrement. »

Nous convînmes donc avec mon ami qu'il me fournirait les éléments pour me permettre de réaliser, en une intime collaboration, le livre que je présente ici. Il fut entendu que, dans l'épilogue, je ferais connaître son nom, après lui avoir laissé la parole, au cours du récit, comme si, réellement, il m'avait dicté les pages que l'on va lire. Lorsque tout fut terminé, je réunis un soir, à dîner, avec mon ami le docteur X..., un positiviste fameux, et l'un des martres du spiritualisme moderne. Après les cigares, devant ces trois auditeurs, j'entrepris la lecture de mon manuscrit et, au dernier mot, j'eus la satisfaction de m'entendre prophétiser que cette œuvre était de nature à provoquer une vive curiosité dans le monde. Je n'aurai pas la fatuité d'accepter cet éloge au pied de la lettre et j'attendrai le jugement de l'opinion.

La nuit était fort avancée lorsque j'atteignis le dernier feuillet et je croyais avoir abusé de la patience de mes hôtes lorsqu'ils s'engagèrent dans une discussion qui nous fit oublier les heures et où nous surprit le lever du jour. On se souvient de ces dernières pages de Stello où Alfred de Vigny, après avoir développé les consultations du Docteur Noir, conclut : « Stello crut un moment avoir entendu la Sagesse même... il courut involontairement à la fenêtre pour voir briller son étoile à laquelle il croyait. Il jeta un grand cri. Le jour était venu. L'aube pâle et humide avait chassé du ciel toutes les belles étoiles : il n'y en avait plus qu'une qui s'évanouissait à l'horizon. Avec ces lueurs sacrées, Stello sentit s'enfuir ses pensées. Les bruits odieux du jour commençaient à se faire entendre. Le matin de Paris animait déjà ses voix, au pied de ma maison. Nous nous regardâmes, cherchant aussi, dans nos yeux, non point l'étoile de Stello, mais la lueur de cette Vérité que nous venions de solliciter pendant toute une nuit. Et cette lueur, nous ne la vîmes point. Nous avons, un à un, considéré les cas *inexpliqués* qui se suivent dans ce livre fragilement bâti sur l'Inconnu ; nous avons cherché à donner, à chacun d'eux, une explication plausible, sur le plan de la matière.

Le spiritualiste considérait le négateur de l'âme, et j'interrogeais des yeux mon collègue médecin. De cette longue et frémissante confrontation d'hypothèses, on trouvera un bref résumé, qui sert de conclusion à notre récit. Nous n'aboutissions point. Nos croyances contradictoires, heurtées, n'avaient pas fait jaillir la lumière. Il fallait attendre. Chacun de nous allait s'en retourner vers sa vie, avec son point de vue, après le vain débat. Le spirite, demain, interrogerait ses tables et ses oui-ja, le positiviste ferait une conférence à la Société Auguste Comte ; le DOCTEUR INCONNU se féliciterait de m'avoir demandé, à la dernière heure, de ne pas publier son nom et de prendre sur moi toute la responsabilité de cette « ténébreuse affaire. » Et moi-même, je publierais RÉINCARNÉ presque impersonnellement, si je puis dire, en bon sténographe attentif à se tenir en bordure du champ clos où les spirites et leurs ennemis rompent des lances, et tout au plus soucieux de raconter fidèlement au public une histoire qui n'a pas été inventée, sans chercher le moins du monde à la qualifier de ridicule ou à la lui faire accepter comme véridique.

D^r Lucien-Graux.

PREMIÈRE PARTIE

La résurrection de Rafael Fuentes

I. La cassette de fer

En cette souriante matinée de fin de printemps, le comte Louis de Marigonde, dédaignant son automobile, traversait à pied la place de l'Étoile et se dirigeait vers l'avenue Mac-Mahon. Il avait le pas alerte d'un homme de quarante-cinq ans, jadis très exercé à tous les sports et qui, par une coquetterie de gentilhomme fier de sa sveltesse, de sa distinction, de tout ce dont la race l'avait physiquement doté, se défendait, par le moindre de ses gestes, par toute l'attitude de sa vie, d'abandonner encore cette grâce juvénile qui, à vingt ans, lui avait valu, sur les tennis aristocratiques, le flatteur surnom d'Apollon.

Pourtant, la véritable anxiété qu'il emportait avec lui, en longeant maintenant les murailles de l'avenue déclinante, aurait pu être de nature à lui faire oublier quelque peu cette vanité innocente. Son existence paisible, heureuse, jour sur jour égale à elle-même, n'était-elle pas troublée par une préoccupation de plus en plus tenace ? Depuis un mois, un ennemi ne s'y était-il pas glissé qui en altérait l'oisive sérénité ? Partout l'idée fixe le suivait : le matin, à cheval, au Bois ; l'après-midi, aux courses, assise près de lui dans les tribunes ; le soir, au cercle, penchée sur son épaule, lorsqu'il maniait distraitemment ses cartes, pour perdre la partie d'où son esprit, hanté par l'angoissant mystère, était presque absolument détaché.

Il fallait en terminer avec cet irritant malaise de l'âme. Et de Marigonde n'était sorti ce matin-là, de son opulente demeure de la rue Dumont-d'Urville, que pour se rendre chez le médecin, avouer un indéniable accident cérébral et demander remède.

Pour la dixième fois, la nuit dernière, il avait rêvé – avec une stupéfiante lucidité dans l'agencement des détails, dans le caractère des paysages – une suite de scènes enchaînées selon le même ordre et où il tenait le premier rôle. Il s'entendait d'abord appeler vers un pays inconnu. Il partait, irrésistiblement entraîné. Et c'était un voyage en mer. Par un beau soir, le bâtiment mouillait près d'un rivage aux lignes calmes. Sitôt à terre, les sites devenaient familiers au nouveau venu. Il les connaissait pierre à pierre. Sans hésiter, il s'y avançait, choisissait ses chemins, touchait bientôt un but préconçu : dans un cimetière de campagne, il voyait, assoupi parmi les tombes, sous un arbre largement épanoui, un personnage qui n'était autre que lui-même. Avec ce sosie, et silencieusement il revenait au bord des flots, se rembarquait. Et au moment où on levait l'ancre, l'Autre parlait enfin. Il s'exprimait clairement et cependant ses paroles n'avaient point de sens. Le navire reprenait le large. Et, sous les étoiles, regardant les vagues phosphorescentes, le voyageur écoutait, sans le comprendre, le récit de son compagnon. Enfin, le brouillard s'épaississait sur les eaux, le regard tournant d'un phare luisait et s'éclipsait à l'est... De Marigonde s'éveillait, fiévreux et la gorge sèche.

Cauchemar assurément banal, mais dont la répétition obstinée incitait désormais celui qui en était victime à y rechercher une raison, un sens, un avertissement, peut-être un ordre. Le comte Louis, par la nature de sa foi élastique et accommodante, se rattachait à cette catégorie de noblesse qui, au temps présent, reste solidaire de l'Église, davantage par un survivant esprit de caste, par une

manière de protestation hautaine contre la République et ses lois, que par une conviction profonde et sincère. Bien qu'il contribuât de ses deniers à quelques œuvres et patronages créés et soutenus par de très remuantes douairières, il ne priait jamais, n'allait se découvrir devant les autels que pour les messes de mariage que commente la chronique mondaine et était chrétien dans la stricte mesure qu'il faut, à qui porte un grand nom, pour ne point détonner parmi ses pairs. Aussi bien avait-il, dans la perplexité où le jetait l'étrange aventure, moins pensé au prêtre qu'au docteur. La veille, une circonstance qu'il estimait heureuse venait de le servir à souhait. La comtesse et lui recevaient à dîner le baron Renevel – baronnie d'Empire, – hôte d'une intelligence vive et pénétrante, toute portée vers la connaissance scientifique, très au fait des progrès positifs du siècle, ancien ami – à Janson de Sailly et depuis lors – du biologiste. Le Dantec, bergsonien sous certaines réserves et suivant d'un œil attentif le conflit grandissant des savants étroitement attachés aux dogmes matérialistes du XIX^e siècle et des philosophes préoccupés de la part encore énigmatique qui revient à l'immatériel dans la constitution du monde sensible. Renevel avait, à table, commenté longuement un ouvrage publié depuis peu : *De l'Inconscient au Conscient*, et, en citant l'auteur, le docteur Gustave Geley, avait annoncé que cet explorateur des plus ténébreuses régions de la pensée dirigeait à Paris un centre d'études récemment fondé, l'Institut métapsychique, 89, avenue Niel.

Quelques heures plus tard, Louis de Marigonde, accoudé à la poupe du navire-fantôme, revoyait encore les grèves dorées, où neuf fois déjà s'était imprimé son pas somnambulique. Il s'éveillait à l'aube, résolu à aller entretenir de son cas le seul confesseur qui, vraisemblablement, pût lui en donner une utile explication.

C'est avec une sorte de joie que, non loin de la place Pereire, l'élégant promeneur pressa sur le bouton d'une sonnette. Il avait le sentiment que, de cette maison, de ce providentiel Institut métapsychique où il allait entrer, il sortirait, tout à l'heure, délivré, guéri. Cependant, une première déception l'attendait. Le maître du logis était absent, mais ne tarderait pas à revenir. Il avait précisément donné rendez-vous à quelqu'un qui patientait au salon.

– Je patienterai donc aussi, décida Louis en suivant le valet de chambre qui le débarrassa de son chapeau et de sa canne, au vestibule.

La studieuse demeure n'avait rien de cette sévérité dont une opinion, généralement adoptée, revêt l'asile fermé des savants. Dès l'escalier, on se reconnaissait dans le cadre d'un de ces hôtels luxueux et charmants, que l'ingéniosité combinée de l'architecte, du marbrier et du tapissier réalisa en grand nombre, il y a environ un demi-siècle, lorsque l'on commença à bâtir dans les terrains vagues de la plaine Monceau. Le style bourgeois, cosu, correspondant très exactement à cette époque, et dont on trouve de si typiques exemples, tout chargés de dorures, de moulures un peu sèches, de panneaux en papier cuir et de tendres peintures à la Boucher, dans la rue Fortuny et aux abords du boulevard Malesherbes, apparaissait avec toute sa richesse quelque peu voyante dans le grand salon, où le comte, en entrant, aperçut, assis près d'une fenêtre, le visiteur qui l'avait précédé.

Rien n'invite plus à l'examen mutuel que ces attentes, entre inconnus, dans un lieu clos et silencieux. Qui dira un jour tout ce qui se dépense d'observation aiguë, de psychologie critique, dans les cabinets des chirurgiens-dentistes, alors que chaque patient analyse son voisin en feignant de lire de vieilles revues ! Le comte de Marigonde ne put donc se retenir, pour user le temps, de dévisager l'homme qui se trouvait devant lui. Aux apparences, ce pouvait être un individu d'assez médiocre condition. Le vêtement très usagé, certaine maigreur, un teint, un désordre particulier dans la barbe noire et mal plantée, la maladresse du coup de peigne dans les cheveux semés d'épis et, surtout, l'expression d'un regard, soumis, humblement résigné,

dénonçaient le demi-pauvre. L'état des chaussures, quelques effiloches au bas des manches du veston signaient ce diagnostic social.

Quoiqu'il en fût, le modeste personnage n'était point si intimidé par le milieu et par la présence d'un étranger si correctement vêtu, qu'il ne cédât, lui aussi, à l'impérieux besoin de détailler son prochain, pendant le temps qu'il aurait l'occasion de vivre côte à côte avec un être d'une autre essence que la sienne. Il devint bientôt manifeste que sa curiosité lui donnait une assurance inattendue, au point qu'après dix minutes, le roturier, de beaucoup moins timide, n'hésita pas à rapprocher sa chaise de celle du gentilhomme et à le considérer avec une insistance qui, encore un peu, eût été indiscreète. De Marigonde suivait avec intérêt, et loin de s'en froisser, ce jeu singulier. Quelque secret pressentiment le prévenait de n'avoir à s'étonner de rien et il ne fut nullement surpris lorsque son compagnon d'attente, une brusque flamme sous les paupières, prit ainsi la parole

– Monsieur, vous m'excuserez, mais pourrais-je vous demander si vous n'avez pas depuis quelque temps une inquiétude persistante ?

– Oui, pourquoi ?

Le comte Louis avait répondu, d'une voix brève et atone.

– Parce que, monsieur, j'en suis très nettement averti depuis que vous êtes entré dans cette pièce. Je suis médium auditif et voyant. Je viens chez le docteur pour diverses expériences. Mais, si je ne me trompe, puisque le hasard nous réunit un instant, je crois que je puis vous rendre service. Accepteriez-vous de me laisser vous prendre la main ?

– Très volontiers.

L'homme saisit les doigts dégantés et, tout de suite, les étreignit fortement, comme dans un étau. La pression était aussi brutale que douloureuse. Pourtant, de Marigonde ne se plaignit point. Un stupéfiant spectacle lui faisait oublier la souffrance. Le médium avait glissé un peu sur sa chaise. Sous le corps renversé, le dossier grinçait. Une pâleur couvrait, embellissait le visage. Les bras tremblaient. Les prunelles s'étaient révoltées. Une voix lointaine articula :

– Oui... je vais voir... c'est loin... Qui êtes-vous ? Je ne comprends pas. Répétez... J'entends : señora Estrella Fuentes... Qu'il aille ? il faut qu'il aille ?... Mais où ?... Ah ! en Espagne !... La ville ? Répétez encore... Comment ? Épelez ! Bien M-u-j-i-a, c'est Mujia près de Vi... Vi...mianzo. Vimianzo ? Quoi ? Non loin de la Corogne ? Une mission au cimetière de Vimianzo, vous dites ? Relever son corps ? C'est bien : relever son corps ? Mort en 1806 ? Don Francisco Fuentes. Il connaîtra votre seconde volonté, là-bas. Inutile d'attendre. Partir de toute urgence. Ramener le corps à Paris, au Père-Lachaise.

Le voyant eut un long frémissement, et, repoussant la main broyée :

– Écrivez, monsieur, écrivez !

De Marigonde, sur l'angle d'un journal, notait déjà :

– Partir, vite ! Aller au cimetière de Vimianzo, près de Mujia. Ramener ton corps, ton propre corps, toi qui fus Francisco Fuentes. C'est en Espagne que tu sauras toute ma pensée. Fériu est un bon médium.

La transe prenait fin par un lent et calme réveil.

Le comte haletait :

– Comment vous appelez-vous ?

– Féliu, Jean, 38 ans, tailleur pour dames.

En un instant, l'inspiré venait de faire place à l'artisan respectueux de la hiérarchie des classes, et qui, à une question autoritaire, répondit comme il l'eût fait devant un commissaire de police.

– Où demeurez-vous ?

– 2 bis, rue de la tour-d’Auvergne.

– Vous m’avez été utile, en effet, mon ami. Prenez ceci, je vous prie.

Mais le tailleur repoussait le billet de cent francs,

– Oh je ne me permettrais pas..., je n’ai fait que mon devoir. J’ai obéi aux Esprits. Vous aurais-je fait quelque révélation intéressante ?

– Considérable, et telle que je ne crois plus opportune ma visite au docteur. Ne lui parlez pas de moi. Il est possible que, sous peu, j’aie à vous retrouver.

– Monsieur, je me tiens à votre service.

... Quand le comte de Marigonde se revit seul, loin des bruits de la rue, enfermé dans son fumoir, la fièvre qui brûlait ses paumes, depuis l’avenue Niel, ne s’était pas encore dissipée. Les vaticinations de Féliu correspondaient expressément au rêve obscur ; elles l’éclairaient d’un jour cru et brutal. C’était donc en Espagne que le prodigieux message commandait d’aller chercher le squelette de celui qui, dans une vie antérieure, avait été l’ancêtre psychique d’un Parisien de 1919, très titré, très riche, membre de l’*Epatant* et, jusqu’à ce jour, totalement incroyant à l’égard des puissances de l’Au-delà ! Pourquoi ramener ces restes à Paris ? L’explication serait donnée, là-bas, avait dit Féliu, parlant au nom de séniora Estrella Fuentes. Qu’était cette Estrella, pour le Francisco de 1806 ? Et tout cela n’était-il pas la suite du songe absurde, une vaste mystification ? Qui sait ? Un domestique avait écouté à la porte, la veille, lorsque le maître décrivait à Renevel le cauchemar de ses nuits. Féliu avait été renseigné. Et pourtant, cela ne pouvait être. Personne n’était instruit de la visite à l’Institut métapsychique. Croire à la vie des morts ? Quelle folie ! Certes, l’être humain est un laboratoire à peu près fermé où dorment encore des forces occultes qui ne furent jamais éveillées. Tout, de l’aventure, pouvait s’expliquer par l’intervention de ces forces-là. Féliu possédait le don de les émouvoir. Il avait lu dans la pensée d’un homme préoccupé, il était descendu jusque dans sa subconscience pour y voir la hantise d’un pays sans nom, d’un sosie, d’un navire cinglant vers des rivages ensoleillés. Sur ce thème, il avait bâti sa puérile histoire. Imaginant des noms, situant l’épisode, il était parvenu à concrétiser une fumée de l’esprit en ces données précises : Mujia, Vimianzo, la dame Estrella Fuentes. C’était là l’explication rationnelle d’une vaine magie qui avait trop duré.

– Ce tailleur imbécile pense-t-il sérieusement que j’irai en Espagne ?

Pour faire diversion, le comte Louis se plongea dans la lecture des journaux, puis écrivit plusieurs lettres. Cependant, c’est dans une profonde méditation que le surprit son valet de chambre, Philippe, lorsqu’à midi et demi, ganté de fil blanc, il se permit de frapper à la porte et d’ouvrir pour annoncer :

– Monsieur le comte est servi.

Après avoir joué trois bons chevaux à Auteuil, dîné sans appétit et supporté tout le morne ennui d’un acte de *Samson et Dalila*, l’héritier de l’âme de Francisco Fuentes eut une nuit agitée et vit, avec la fièvre encore, poindre le jour aux rideaux de sa chambre. Il avait, une onzième fois, rêvé des sables dorés, des villages espagnols, du cimetière, et, sous l’arbre, aperçu celui qui lui ressemblait comme un frère. Mieux encore, cette nuit, Estrella s’était penchée vers lui, l’avait conseillé avec douceur mais fermeté : « Tu dois partir, je le veux ». Il se remettait devant les yeux, aisément, le visage ovale et mat, les pupilles noires et ardentes, la sombre chevelure bouclée et débordant de la fine dentelle ajustée en pointe sur le front, le menton volontaire, un peu prognathe, la malice des narines palpitantes, tout ce facies de femme jeune encore, dont

l'ensemble inoubliable, par la structure, évoquait Velasquez et, par l'expression, rappelait Goya. Hâtivement habillé, il ouvrit un atlas, monumental ouvrage, sorti des presses allemandes, et que, depuis les premiers jours de la guerre, avant d'aller faire son devoir comme capitaine de dragons, il avait méprisé pour ses origines leipzigaises. Pourtant, il consentit, ce matin-là, à y chercher, à l'extrême nord de la péninsule, la province de Galice et la Corogne. Dans une crique, la bourgade de Mujia était inscrite en lettres menues. A l'est, en retrait dans les terres, il put lire Vimianzo. Ainsi le médium avait dit vrai, au moins quant aux lieux désignés. Ces pays perdus existaient. Mais la tombe de Fuentes ? Écrire ? Se renseigner ? Énervantes lenteurs ! Il était intolérable d'être visité chaque nuit par la femme à la mantille noire, au menton en sabot. Tout bien jugé, mieux valait aller voir, faire la preuve de l'inexistant mirage et revenir allégé d'une monomanie qu'il convenait de guérir par un traitement catégorique. La comtesse, la veille, avait exprimé le désir de passer quelques semaines au château de Villemenou, derrière Beauvais. C'est là que son mari viendrait la revoir dans quelques semaines, pour lui apprendre, – alors seulement, – les motifs de la croisière de repos sur les côtes espagnoles. Le yacht *Libellule*, ce joyau de la mer, qui portait à l'avant les armes des Marigonde, se balançait, tout paré, dans un des bassins où le beau-frère Huvon-Delehogue, armateur à Boulogne, amarrait ses chalutiers. On larguerait avant huit jours.

Fermement déterminé, Louis écrivit, dans l'instant même, à sa sœur Sophie :

Ma bien chère sœur,

Un caprice !... Je rêve d'Espagne. Sois donc assez bonne pour dire à Huvon, à qui je serre affectueusement la main, d'équiper la *Libellule*. J'espère bien que, comme l'automne dernier lors de la promenade en Écosse, il va pouvoir me prêter le personnel de son yacht. Remercie-le. Court voyage, d'ailleurs. Je pars seul. La comtesse va à Villemenou. Je télégraphierai mon arrivée... prochaine.

Ton Louis.

... La calme Ida de Marigonde était habituée aux fantaisies soudaines, et parfois bizarres, d'un époux désœuvré. Elle approuva la fugue espagnole, comme elle approuvait tout dans une existence conjugale, où, bien qu'en parfaite santé physique, elle ne se reconnaissait pas la force morale d'imposer ses volontés. Elle partit un soir au château du Beauvaisis, et peu d'heures après, avec la persistante vision d'Estrella Fuentes au fond des yeux, le comte, suivi de son serviteur Philippe, arrivait à Boulogne-sur-Mer.

* * *

Face-à l'avant du yacht, la côte ibérique s'étendait, à peine incurvée, de part et d'autre, dans la lourde sérénité d'un midi ruisselant de lumière. L'océan, à peine frangé d'un pâle liséré, y venait appuyer son énorme et inerte chape de plomb où semblaient, çà et là, glisser comme des traîneaux plutôt que flotter dans un élément liquide, de frêles barques de pêcheurs dont les mâts tendus de toile brune rayaient presque verticalement les horizons de l'eau et de la terre. A la longue-vue, Louis apercevait, accroupis sur leurs bancs, de rudes hommes aux visages hérissés de poils, et qui, de loin, regardaient le fin navire embossé depuis peu dans la rade, sous la droite colonne de fumée, mince comme un fil, par laquelle on l'eût cru suspendu, au ras de la mer immobile, du haut du ciel.

Au rivage, la plage des sables blonds, tel qu'en son rêve, apparaissait au voyageur. Plus loin,

c'étaient des broussailles basses et verdoyantes, puis tout un chaos de roches, un site désolé, morne, sauvage. Pas la moindre trace d'agglomération. Il fallait néanmoins croire le capitaine Georges qui connaissait bien les parages, pour y être passé tant de fois avec son chalutier *Le Hibou* en allant jeter le filet jusqu'au Maroc, et qui avait dit avec l'immuable placidité du Nord : « Nous avons laissé le cap Ortegal et le Ferrol à gauche. J'ai vu la carte. Votre Mujia, c'est bien là. »

– Le canot est prêt.

De Marigonde, et Philippe dans son ombre, accompagnèrent le matelot, qui faisait signe aux rameurs déjà embarqués et bientôt, les avirons, à bonne cadence fendirent le flot. Louis ne pensait déjà plus à la *Libellule* qui l'attendrait en louvoyant un peu s'il en était besoin. Il n'avait d'yeux que pour cette contrée d'accueil si ingrat et où reposait Francisco Fuentes. En touchant terre, il eût aimé trouver quelque notable à qui demander si dans la région ne survivait pas un descendant du mort de 1806. Mais il n'avisa, dans les haies enchevêtrées, qu'un enfant aux pieds nus, disciplinant d'une longue gaule une douzaine de petits cochons roses et noirs. Le comte parlait mal l'espagnol. Néanmoins, jadis, après avoir tenté l'étude de plusieurs langues étrangères, c'est pour celle-là qu'il s'était reconnu le plus de facilité. Ainsi il put se faire comprendre du gamin, qui, précisément, reconduisait son troupeau à Mujia. Après maints détours dans les roches, le village se révéla, maigre groupe de maisons basses, au bord d'un ruisseau desséché avant même les chaleurs estivales. Dans la seule auberge tolérable, il devint certain que le départ vers Vimianzo ne pourrait avoir lieu que le lendemain. La route était longue, et, pour des étrangers, il fallait un guide. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Louis dîna d'une *tortilla*, pesante omelette, et se jeta sur un lit suspect. A l'aube, les chevaux piaffaient dans la cour. On partit, à travers la sévère campagne, aux dunes ondulées, aux touffes d'herbes rares, dans un paysage toujours âpre et sans eau. Juana, la fille de l'hôtelier, robuste brune aux yeux caressants, aux lèvres humides, trottait sur sa mule, sans mot dire, entre les deux cavaliers. Parfois seulement, elle allumait une cigarette et poussait un cri rauque pour stimuler sa bête.

Jamais heures ne parurent plus lentes au comte de Marigonde que celles où il vit se renouveler, jusqu'à la nuit tombante, ces tristes perspectives qu'animaient seuls les appels de grands oiseaux remontant de la mer du côté des premières et lointaines pentes des monts Cantabres. Enfin, Juana, étendant le bras, consentit à annoncer que Vimianzo était derrière le dernier coteau. A l'entrée du bourg, elle eut encore un mot pour le gendarme qui allait demander les papiers, et l'assura qu'il s'agissait de personnes de qualité. On passa, en répondant à un salut aussi militaire que protecteur. La fille repartie avec les montures – elle chevaucherait de nuit, sans peur – Louis, indifférent au menu de son dîner, questionna le *posadero* :

– Où est le cimetière ?

– Près de l'église.

– Qui en a la clé ?

– Notre bon curé.

– Faites-moi conduire chez lui.

– A cette heure ?

– A cette heure.

L'homme de Dieu se régala d'un bœuf bouilli aux pois chiches, lorsqu'un énergique coup de sonnette le fit sursauter. Il s'en fut ouvrir, bien que très étonné, car, dans sa maison ouverte à tous, la porte n'avait point de serrure. Dans la salle à manger, près de la lampe fumeuse, le comte de Marigonde s'assit, se nomma. Il avait préparé sa fable. De très authentiques liens de famille l'unissaient à certains Fuentes qui, il y a plus d'un siècle, vivaient à Vimianzo. Dès cette première

phrase, le, prêtre avait eu un haut-le-corps. Le visiteur poursuivit :

– je ne sais s'il existe encore des Fuentes dans votre paroisse, mais je viens vous apporter une somme de trois mille pesetas, pour souscrire aux suprêmes volontés d'un Fuentes mort à Paris, il y a un mois, en désirant le transfert, dans mon caveau de famille, en France, de don Francisco Fuentes, vraisemblablement enterré ici, en 1806. Acceptez-vous ?

Le curé de Vimianzo avait attaché une attention particulière à l'offre des trois mille pesetas. Il reconnut tout d'abord qu'aucun Fuentes ne survivait en son pueblo, fit valoir que la municipalité n'autoriserait l'exhumation que contre versement de la même somme, donna son consentement personnel en ne doutant pas de la vérité qu'on venait de lui apprendre, enfin, parla des Fuentes d'autrefois. Respectable et généreuse famille. L'église villageoise avait été agrandie et décorée par ses soins pieux.

– On conserve, près de l'autel de la sainte Vierge, un portrait de la señora Estrella...

– Vous dites ? intervint le Français qui blêmit.

– Je dis : Estrella Fuentes. Vous connaissiez ce nom ?

– Mon parent l'a prononcé dans son agonie. Puis-je voir ce portrait ?

– Ce soir ? mais il fait nuit !

– Nous prendrons des chandelles. Allons.

Comment résister à un hôte si pressé ? Des cires jaunes à la main, tous deux partirent, dans les couloirs de pierre voûtée, franchirent la cour que bleulait déjà la lune et entrèrent dans l'église par la sacristie. Là, on alluma. Après cinq marches, Louis sentit se poser sur ses épaules un manteau de fraîcheur. Il s'avançait dans une nef latérale, vers l'autel où se dressait, d'une pâleur de spectre, la statue de la *Virgen*.

– Voici le portrait, indiquait le prêtre.

De Marigonde avait haussé la lumière. Il retint un cri et recula. Sur sa main agitée coulait la cire chaude. Méprisant la brûlure, il se contraignit à regarder. C'était bien la vision du dernier songe, les cheveux rebelles sous la *puntilla* en pointe, l'ovale du visage, l'œil de feu, le nez frémissant et surtout la forte mâchoire, la galoche que, deux cent cinquante ans plus tôt, eût aimé modeler le pinceau de l'illustre portraitiste sévillan. Tout se confirmait donc ; *Jean Féliu avait bien lu dans l'espace et le temps*.

– Et maintenant, allons au cimetière, décida Louis.

– Au cimetière ? n'attendrez-vous pas demain, *señor conde* ?

– Non, c'est tout de suite que je veux voir la tombe de Francisco Fuentes.

– Eh bien... s'il vous est agréable...

La lune, totalement démasquée, argentait les dalles funéraires et les allées. Elle étirait, à droite, un serti de lumière vive à la crête du mur d'enclos. Au fond du champ de repos, et du même côté, un arbre magnifique massait ses épaisses frondaisons.

– C'est sous cet arbre que dort de son dernier sommeil celui que je viens chercher, dit le comte, en pressant le pas.

– Et comment le savez-vous ? Si je croyais aux devins...

Le prêtre s'était arrêté, médusé sur place.

– Venez, mon père, se hâta de rectifier de Marigonde. Je ne suis pas devin, ce n'est qu'un hasard.

Désormais plus attentif à se maîtriser, il laissa son guide lui désigner le monument très simple, que dominait seulement une croix aux larges bras et sur la pierre duquel il put déchiffrer dans la clarté indécise, des noms, des dates, gravés profondément. Francisco et Estrella étaient là. Lui, était mort à 51 ans, en 1806 ; elle, à 60 ans, en 1817. Debout, le genou contre le cadre de fer, le voyageur, naguère encore sceptique devant le mystère des lendemains de la vie, écoutait la voix

des trépassés. A leur ordre, il avait obéi. Il était près d'eux, bien que son cœur et son sang les ignorassent, et puisqu'il avait été appelé, il relèverait les cendres du mort. Maintenant, il croyait bien comprendre l'indéchiffrable. Ce qu'il n'avait pas dit au curé, ce qu'il tenait enfoui au fond de lui-même, c'est que non seulement il connaissait d'avance la place du tombeau de Fuentes, mais qu'en outre, rien de Vimianzo ne lui était ignoré. Bien avant que Juana eût désigné le village, *il y conduisait son cheval avec certitude*. L'auberge, – la même qu'au début du siècle dernier, – il l'avait reconnue. C'est pour sauver les apparences qu'il avait demandé où était le presbytère. *Il s'y fût rendu les yeux fermés*. Il savait que derrière ce cimetière s'abaissait la pente d'une colline et qu'à un demi-kilomètre, sur un relèvement de terrain, restait bâtie une très ancienne demeure, entourée de murs hauts, et *qui avait été la sienne*. Il se fût avancé sans hésiter dans les ruelles, jusqu'au puits que couronne, sculptée dans la roche, une figure grimaçante, jusqu'aux maisons à arcades par lesquelles s'achève le pays, sur la route de la Corogne. Que déduire de ce prodige, sinon qu'il enfermait en lui l'âme de Francisco Fuentes, réincarnée en 1875, après un séjour de soixante-neuf années dans l'Au-delà ! Que le défunt, dont il était le prolongement sur cette terre, prêterait quelque importance au fait de transporter ses pauvres os dans un lointain caveau, de Marigonde ne le pouvait admettre. Il attendait une explication de cette détermination singulière. Et voici qu'il se souvenait. Féliu n'avait-il pas dit qu'une seconde volonté serait stipulée... là-bas ? Elle se manifesterait tout à l'heure, demain peut-être, et quoi qu'il en fût, bientôt. Le comte Louis, tout bas prit le solennel engagement de ne pas se presser et, se tournant vers le prêtre qui priait : – Nous allons rentrer, monsieur le curé. Je craindrais que vous ne prissiez froid.

A midi, le jour suivant, ce qui restait de Francisco Fuentes était rassemblé dans une petite cassette de fer qui figurait au trésor de l'église depuis longtemps et qui, inutile, avait été cédée à bon prix au señor français. Le crâne était remarquablement bien conservé, et avant de le déposer sur les autres débris, de Marigonde supputant que cette enveloppe osseuse avait jadis contenu toutes ses *pensées*, le retourna longtemps entre ses doigts.

Un petit crucifix de fer, tout rouillé, avait glissé entre les côtes. Le curé le réclama pour le suspendre au portrait d'Estrella. En outre, on trouva six pièces de monnaie, singulièrement respectées par le temps. Elles étaient, bien entendu, contemporaines du décès, et chacune pouvait avoir, à l'époque, la valeur d'un douro. Le comte, très ému en recueillant les ossements, ramassa cependant les pièces et, pour garder, sans doute, comme souvenir de cette sombre aventure, les glissa dans l'un des goussets de son gilet.

Dans l'après-midi, espérant la révélation promise par son « ancienne compagne » Estrella, il s'en fut revoir dans Vimianzo le puits où il avait, enfant, bu, vers 1765, revoir aussi, la pittoresque demeure où il avait fondé son foyer en 1775 et les arcades trapues, sous les maisons, où il put relire, entaillées dans les piliers, des lettres *qu'il avait peut-être tracées de sa main, cent cinquante-quatre ans plus tôt*. Après le repas du soir à l'auberge, rien ne s'était encore produit qui le renseignât sur les intentions de la morte. Amusé par le spectacle des paysans joviaux qui venaient boire et pérorer, il était assis dans la salle commune, et tandis qu'à une autre table, son valet Philippe dégustait son café comme s'il eût été du meilleur, il achevait, quant à lui, de vider une bouteille de Rioja-Grande, fort honorable, et qui s'était, par miracle, égarée dans la cave de l'hôte, depuis un bon nombre d'années.

Or, et tout à coup, il fut violemment impressionné par un fait inexplicable. Devant lui, à quelques mètres, un vieillard venait de prendre place et de réclamer du rhum, lorsque, repoussant la

servante qui s'approchait avec le verre et la bouteille, posant, d'un geste las, les mains sur le bord de la table grossière, cet homme se prit à dévisager le voyageur avec une terrible fixité. Un peu d'écume blanchit ses lèvres et, presque aussitôt, le pauvre hère se redressa, les bras tendus vers les deux lampes qui éclairaient cette scène stupéfiante. D'un geste impératif, et avec un grognement confus, il sembla commander à quelque génie de l'Invisible, et aussitôt une lampe s'éteignit. Les témoins reculèrent, massés vers la porte et, sur une seconde injonction, la flamme jaune de la seconde lampe trembla, baissa sur la mèche et s'évanouit. Dans l'ombre soudaine, la servante avait poussé un cri terrible. L'aubergiste s'empressait, en jurant, de frotter des allumettes, Dès la première lueur, l'assistance retrouva un semblant de courage. Quand le pétrole élargit enfin sa clarté, les plus angoissés, ceux qui cherchaient la porte dans les ténèbres, eurent une sorte de honte de leur pusillanimité et, riant nerveusement, invectivèrent le sorcier. Le maître du lieu, de l'angle de la fenêtre où il s'était retranché, s'énervait et pestait :

– Buvez votre rhum, l'ami Diego, et allez-vous-en sans payer. Je n'aime pas recevoir le démon chez moi. C'est dit.

– Non point, protestait le « possédé ». Gardez votre rhum. Je dois parler à ce monsieur. J'en ai l'ordre.

Il désignait Louis. Et le comte, la gorge serrée, se leva, saisit le bras de celui qui, évidemment, lui apportait la nouvelle espérée, et l'entraîna sur le chemin.

– De quoi s'agit-il ? Parlez.

Diego regardait autour de lui comme s'il craignait d'être entendu. A la fin, il fit quelques pas dans la rue solitaire, s'assit sur le seuil d'une masure et tout aussitôt s'endormit. Un chien hurlait vers le haut du village : très loin, dans la montagne, le tonnerre grondait sourdement.

Louis attendait l'oracle avec patience. Il savait que le mendiant était le porte-parole d'Estrella. Près du dormeur, il prit place sur la marche de pierre. Un long quart d'heure s'écoula. Le chien s'était tu ; l'orage s'éloignait.

Enfin, Diego redressa le buste. Ses yeux restaient fermés, alors qu'il s'efforçait d'articuler des syllabes confuses. De Marigonde guettait le sens qui peu à peu se clarifiait : « ... C'est un grand malheur, un bien grand malheur qui est arrivé le 14 mai 1793, dans la baie de Mujia. Ce jour-là, à quatre heures de l'après-midi... »

La voix baissait, se faisait pâteuse. Mais Louis de Marigonde, penché vers le vieillard, recueillait les paroles défaillantes et les inscrivait, inaltérablement, dans sa mémoire, pour ne les oublier jamais.

Phrase après phrase, il voyait se déchirer le voile qui jusqu'alors lui cachait le prodige le plus tragique et le plus émerveillant. Estrella Fuentes, la morte de 1817, relatait le drame atroce où avait sombré son bonheur. A celui qu'animait maintenant l'esprit réincarné de son époux Francisco, elle demandait secours. Elle lui désignait un pieux devoir. Tacitement, il lui jurait de souscrire à son vœu d'outre-tombe. Pour l'aider à agir, la voix de l'Au-delà dictait au visionnaire vagabond des noms, des dates, des adresses, des détails qui mettraient Louis sur le bon chemin et le serviraient dans l'œuvre généreuse à laquelle il allait demain se consacrer.

La bienfaitrice de Vimianzo, la dame au portrait, disait pourquoi elle avait appelé, jusque dans ces campagnes de Galice, l'insouciant Parisien de la rue Dumont-d'Urville. L'exhumation d'un squelette n'était en effet que le prétexte d'une mission plus haute et plus humaine. Il fallait que de Marigonde vît, de ses yeux, l'endroit fatal où s'était produit le malheur, l'horrible malheur dont, après cent vingt-six ans, il allait corriger les si cruels effets. C'était sur l'eau ! En rejoignant son navire, il distinguerait, à marée basse, au ras des vagues, les Roches-Traïtresses, plates comme un banc de sable. Las Rocas-Traidoras ! Effroi des pêcheurs ! Oui, c'était là !

Diego semblait épuisé de fatigue. L'esprit qui le hantait eut pitié du vieil homme. En un suprême effort le malheureux balbutia :

- Avez-vous bien tout... tout compris... retenu ?
- Oui, répondit Louis en étreignant un corps qui se renversait.
- Les noms ?... La demeure ?...
- Oui.
- Irez-vous là, sitôt rentré à Paris ?
- Oui.
- ... C'était sur l'eau... Sur l'eau !... Craignez le feu !
- Estrella Fuentes ! Que voulez-vous dire ?

Mais le messager des morts s'éveillait, se frottait les paupières, se redressait et, éclatant de rire :

- Je pense que j'ai dormi ! L'air est frais. Si nous allions au cabaret ? Vous me payeriez bien un rhum.

Le comte, sans répondre, fouilla dans son gilet, en tira plusieurs écus, y joignit par inadvertance les six pièces anciennes qu'il avait trouvées dans la tombe de Fuentes et, passant son bras sous celui du misérable, ensemble, sous la pluie qui commençait à tomber, ils remontèrent le chemin,

* * *

Deux jours après, le comte Louis de Marigonde et son valet de chambre Philippe revenaient à Mujia, sur des mules, en compagnie d'un groupe de paysannes, toutes bonnes cavalières. Au signal convenu, le canot se détacha de la *Libellule*. En y prenant place, Louis déposa sur ses genoux la cassette de fer où étaient rangés les ossements de l'homme qu'il avait été. Et après quelques encablures, il vit, à fleur d'eau, le banc des Roches-Traîtresses. Ainsi donc, comme l'avait dit l'Esprit, c'était là ! A considérer ces fauves récifs, responsables de tant de trépas prématurés, il se sentit le cœur battre plus vite. Penché sur le flot gonflé, et s'étant décoiffé de son feutre souple, il salua vers l'abîme et murmura : « Oui, Rafael, je me souviendrai ! » De la côte, le vent apportait des chansons véhémentes et allègres. C'étaient des jeunes gens qui assaillaient la diligence. A longues étapes ils allaient rejoindre Santander, s'embarquer vers les Amériques fortunées. Chacun emportait sous le front, un rêve de millionnaire. Autour d'eux, les familles, à l'heure des adieux, chantaient de vieux airs du pays : salut de la terre natale, derniers échos des voix chères qui bientôt se seraient tues. Louis, vers cette jeunesse ardente courant aux joies et aux belles espérances de la vie, orienta un instant sa pensée. *Las Rocas-Traidoras* s'éloignaient. En revenant du rivage, la songerie du voyageur plana encore un instant sur elles....

... A l'avant du yacht, le capitaine Georges se penchait en élargissant sur la mer des gestes de bon accueil. « Je me souviendrai ! » répéta tout bas le confident d'Estrella Fuentes. Et, recommandant la précieuse cassette à son domestique, il saisit l'échelle de corder pour remonter à bord...

II. Les fiançailles

Le 20 avril, jour de Pâques pour 1919, n'avait pas la splendeur radieuse dont la confiance populaire revêt, d'avance, la fête de la Résurrection. Des frimas tardifs et des neiges décevantes avaient, à Paris, au cours des précédentes semaines, dénaturé le sourire du printemps. Les promesses d'un samedi magnifique ne s'étaient pas maintenues jusqu'au lendemain. Pourtant, l'incertitude du ciel n'avait point découragé les promeneurs et, dès l'aube dominicale, leurs flots, débordant par les portes de la capitale, s'étaient joyeusement répandus vers les banlieues.

En route depuis neuf heures du matin, deux jeunes hommes et une jeune fille invraisemblablement blonde s'acheminaient du côté de la barrière, un peu avant le crépuscule ; après une longue randonnée dans le parc de Neuilly, ils remontaient le boulevard Bineau, à pied, puisque les tramways, à l'île de la Grande-Jatte, refusaient du monde et qu'il fallait désespérer d'y trouver place. Ils étaient las, et on l'eût été à moins. Depuis la matinée, quel ruban de routes et de sentiers n'avaient-ils point parcouru ! De la Porte-Maillot à Suresnes à travers le Bois, avec des détours et des crochets dans tous les sens, et puis, sitôt le déjeuner dans une guinguette envahie de convives tapageurs, un zigzag vagabond, à l'aventure, qui les avait, sans qu'ils sussent en vérité par quel prodige, conduits dans un pays sans grâce, au rond-point des Bergères. Mais il restait bien entendu, puisque c'était jour de repos, que l'on prolongerait la promenade jusqu'aux extrêmes limites de la fatigue. Elvire Aiguebelle avait refusé le tramway de Saint-Germain pour regagner l'Étoile, et, bravement, après l'affreuse avenue de la Défense, elle avait entraîné sur les marges de Courbevoie, aux bords de la Seine, ses compagnons doucement consentants.

A la Jatte seulement, elle eût accepté de croire à l'existence des transports en commun, mais, voyant la foule épaisse pressée aux marchepieds, elle avait ajouté à son héroïsme en déclarant : « Après tout, la porte Champerret n'est pas si loin ! » Et, riant d'une telle vaillance, Paul Leclayre et François Schulze avaient traversé le pont en suivant la camarade. Ah ! celle-là était bien de bonne race savoyarde ! Son métier de polisseuse, toujours assise dans un atelier de bijoutier, ne lui faisait pas oublier ses origines. En marchant, plus ferme que jamais sur ses jarrets d'acier, voilà qu'une fois de plus, elle se flattait d'être une alpiniste-née.

– C'est ainsi que l'on est chez nous ! Oh ! je sais bien, je suis venue au monde à Paris, mais le père, la mère et tous les vieux étaient de là-bas. Aiguebelle, mon nom, c'est encore un nom du pays. Et Elvire ? C'est du Lamartine ! Parlez-moi de nos montagnes pour apprendre à marcher. Je suis sûre que ce soir, – ah ! vous l'entendrez ! – quand je vais raconter à grand-mère Zéphirine tout ce que nous avons fait, elle ne trouvera pas cela si extraordinaire ! Elle est gentille, n'est-ce pas, la grand-mère ?

Sur cette courte phrase, la voix d'Elvire s'était imperceptiblement mouillée. Elle ne pouvait évoquer la chère aïeule sans un peu d'angoisse et beaucoup d'émotion. C'était là le seul être qui lui restât de toute une famille dispersée. Ses parents morts, ses deux sœurs décédées, depuis déjà des années, elle était demeurée à Paris, avec Zéphirine, dans le petit logis familial, rue de la Folie-Méricourt, au quartier des ouvriers en bijoux, là même où s'étaient installés les Aiguebelle savoyards, il y avait bien longtemps, comme tant de compatriotes des villages de Tarentaise et de Maurienne. Et elle avait appris le métier, par tradition, presque par respect pour ses défunts. On n'était pas riche, mais tout de même, on gagnait sa vie. La fille avait acquis un bon tour de main, chez M. Denis Leclayre, boulevard Bonne-Nouvelle, et la grand-mère faisait encore de la petite chaîne quand elle n'avait pas ses doigts crispés sur un vieux tambour de dentellière qui venait en

ligne directe du pays de Tigne. Oui, elle était gentille, la bonne vieille ! Comme elle racontait bien encore, à soixante-seize ans, et d'une mémoire sûre, les légendes et les « reclans de Savoie » et comme elle nuançait malicieusement les anciennes chansons du pressoir et du chanvre :

La Pernette se lève
Trois heures devant jour
Filant sa quenouillette
Avec son petit tour...

Elle était plaisante et ironique. Pour dire : bonjour, elle disait encore « bonzor » et personne ne l'aurait pu corriger d'employer le mot s'pa pour désigner la soupe. Elle portait sur la poitrine le cœur et la croix d'or, ne mangeait que dans une assiette ornée de gentianes bleues, buvait au gobelet d'étain, celui de ses noces, et son régal était le gratin de pommes de terre. Grand-maman bien-aimée...

– A quoi pensez-vous, Elvire ?

Elle se retourna, surprise. Elle marchait devant les hommes et les avait un peu oubliés.

– A rien, répondit-elle.

Or, ils arrivaient au croisement du boulevard du Château et du boulevard Bineau, lorsque Schulze s'avisa qu'un tramway descendait de Courbevoie vers Paris. Et on était à la hauteur de la halte.

– On pourrait peut-être essayer, risqua-t-il.

– Il sera complet, raillait l'intrépide Elvire.

– Qui sait ?

Surprise ! Au geste d'appel, le wattman freina. Quelqu'un, un vieillard, descendait.

– Une place ! glapit le receveur.

– Montez !

Ses compagnons poussaient la jeune fille. En riant, elle se défendait : « Mais, j'irai bien à pied ! » Le tramway repartait. De la plate-forme, elle fit un geste de comique menace et, toujours rieuse, cria :

– Vous me paierez cela à la maison !

François et Paul restaient seuls sur les rails. Ils regardèrent un instant la voiture déjà loin, puis, revenus au trottoir, convinrent ensemble qu'ils étaient rompus. Devant eux se dressait un inesthétique « abriclos », petit pavillon carré aux peintures écaillées, aux vitres sales, prévu par la compagnie pour assurer un confort relatif aux voyageurs qui attendent en vain les voitures, aux jours de pluie. A l'intérieur, un banc en fer à cheval, tout entaillé de maladroites majuscules, de cœurs percés de flèches, de devises amoureuses et de vulgaires sobriquets, parut, aux deux promeneurs exténués, un siège très appréciable. Silencieux, quelques minutes, ils ne goûtèrent plus que l'agrément de cette « pause » tant espérée. Le jour, qui avait été pauvrement ensoleillé, allait s'achever bientôt dans une grisaille mélancolique, et ces hommes, aux oreilles de qui, pourtant, tintait encore la gaieté d'Elvire Aiguebelle, se laissaient, malgré eux, malgré l'air de fête respiré depuis le matin, dominer par ce trouble sentiment qui naît lorsque meurt peu à peu la lumière et qui arracha à Rodenbach une confession toute teintée de ce spleen instinctif commun à tous les hommes :

... Que je crains l'heure du crépuscule.

Que j'ai peur en voyant venir la fin du jour...

Mon angoisse redouble aux approches du soir.

Cette tristesse vague, ils l'avaient bien souvent ressentie, avant les premières étoiles, en faisant la guerre, côte à côte. Alors, appuyés contre la banquette de terre, ils se laissaient aller à rêver. C'était l'heure où l'on ranimait les souvenirs, où l'on pensait plus irrésistiblement, par-dessus le

créneau, à ce qui était loin, à ce qui était doux au cœur, et que peut-être l'on ne reverrait jamais. Schulze, dans la tranchée, parlait de son Alsace qu'il avait quittée, juste à temps, en juillet 1914, pour venir servir la France. Il décrivait la petite maison de Saverne où, orphelin, il vivait en compagnie d'un oncle par alliance qui aimait trop les Allemands. Il disait sa jeunesse d'apprenti, chez un bijoutier de la petite ville, non loin du restaurant de la Carpe-d'Or. Les yeux fermés, il retournait se promener dans les carrières de pierre rouge que son hargneux parent faisait exploiter à Lutzelbourg. « Sans les événements, racontait-il, je serais peut-être parti faire un apprentissage de bijouterie fine à Pforzheim, en Bade, mais maintenant, adieu ces projets d'autrefois, puisque bientôt je serai Français. » Leclayre, bénissant le hasard qui, dans le rang, lui avait donné pour meilleur ami un artisan de sa propre profession, reportait sa pensée jusqu'au boulevard Bonne-Nouvelle, jusqu'à l'atelier du papa Denis, jusqu'aux tables où les ouvriers et les apprentis travaillaient, le buste à demi engagé dans la planchette évidée. Et c'est pendant ces minutes évocatrices que, sans rien en dire jamais, il recomposait le mieux, au fond d'un brouillard rose, l'image de la polisseuse auréolée d'or mat, ses joues rondes, son nez fin, ses minces sourcils très arqués et ces yeux étranges qu'Elvire Aiguebelle prétendait de la couleur de l'eau, entre les pierres des torrents savoyards.

Ce soir-là, à Neuilly, dans l'abri des Tramways-Nord, la trouble nostalgie venait de les ressaisir. Mais, brusquement, ils sentaient que ce n'était plus celle du front et qu'ici, elle avait pris une autre forme. Elle ne les berçait plus : elle les faisait souffrir. L'un apercevait chez l'autre les effets du cruel malaise. C'eût été vain de vouloir dissimuler, et ils le comprenaient. Ils se regardaient, leurs lèvres s'ouvraient, se rejoignaient comme s'ils prononçaient tout bas les paroles, que, tout à l'heure, ils ne pourraient plus retenir.

– Paul, décida enfin l'Alsacien... Paul... j'ai quelque chose à te dire.

– Et quoi donc, mon vieux ? interrogea une voix incolore.

– Oh ! tu le sais bien. Il s'agit d'Elvire.

– Ah !... C'est vrai, je m'y attendais.

– Alors... tu as deviné que je suis bien malheureux ?

– Mon pauvre frère !

Leclayre saisissait les mains de Schulze. Il se penchait vers lui.

– Mon pauvre, mon pauvre frère ! Mais je suis aussi malheureux que toi. Je souffre tant de te voir... comme cela ! j'ai bien tout compris, parbleu. Tu l'aimes ! Cette petite... qui donc ne l'aimerait pas ? Et tu as peur que ce ne soit pas toi qu'elle aime, François...

– Ne dis rien : j'en suis sûr, c'est toi qu'elle veut. C'est naturel. Vous vous êtes connus enfants ; sans vous en douter, vous vous aimiez avant la guerre. Tu m'as dit qu'elle est entrée toute gamine chez ton père... Moi, je suis venu, après la démobilisation. Je suis l'étranger. Tu m'as pris à l'atelier. Je te remercie. Je ne t'aurais pas quitté. On s'est battu si longtemps dans le même trou ! Ah ! mon cher, tiens, j'en pleurerais ! Je suis un imbécile. Je vais retourner en Alsace. C'est cela que je voulais t'apprendre. Je vous gêne. Oh ! je ne lui ai rien dit, à Elvire. Tu comprends : je vois trop bien que c'est convenu entre vous deux. Alors à quoi bon m'attarder ? Ce n'est même pas moral, pas amical, de rester là... Seulement comme je ne voulais pas qu'il y eût de secret de toi à moi, j'ai pensé que je faisais bien en te disant ma résolution...

Paul s'affolait :

– Tu ne partiras pas, mon vieux. Écoute, c'est idiot.

Ce n'est pas la peine d'avoir été ce que l'on a été pour se quitter comme cela. L'amour ne peut pas tuer l'amitié, voyons ! Tu m'as rapporté sur ton dos, mon bon François, une nuit, dans la Somme. Cela ne s'oublie pas.

– Mais je souffre, moi aussi...
– Tu souffres... Es-tu un homme, un vrai homme, un brave toujours ?
– Non, là-dessus, on ne se commande pas.
– Eh bien, moi, je veux que tu te commandes. Oui, la vérité, c'est qu'Elvire sera ma femme. Je te l'avoue, bien franchement aussi, parce que nous en avons parlé, que le père est au courant, et que si l'on a tenu l'affaire jusqu'ici tout à fait confidentielle, c'est ce soir qu'on la fera connaître. C'est un fait. Ma fiancée t'estime beaucoup. Elle a tout deviné. Ton chagrin l'afflige sincèrement, crois-moi. Mais crois-moi aussi quand je t'assure qu'elle m'a dit : « Schulze va vouloir s'en aller. Il ne faut pas. Je ne veux pas que notre bonheur fasse son malheur. Il a du caractère, il restera ton ami, notre ami, et mon Dieu, peine de cœur n'est pas mortelle. Un jour il épousera une gentille fille : on lui en trouvera une ». Tu ris, et tu pleures, mon petit François. Bien sûr, tu penses : « Elvire arrange tout comme cela ». C'est naïf je te l'accorde, mais c'est raisonnable. Je te le demande au nom de cette amitié que la guerre a formée, la plus belle, n'est-ce pas, à la vie et à la mort, et comme on n'en fait pas à l'arrière : Reste à Paris.
Le Vosgien avait, d'un coup, déployé sa haute taille. Debout, il essuya ses yeux, et :
– J'essayerai, scanda-t-il en étreignant la paume fraternelle.
Un tramway passait, chargé jusque sur le tampon d'arrière : ils partirent à pied.

* * *

Lorsqu'au premier soir de la guerre, le père Denis Leclayre entendit deux fois tomber la foudre sur la France et sur son foyer, où il sanglotait au chevet de sa chère femme Clotilde morte le matin même, il comprit, avec une terrible lucidité que, vieilli avant l'âge, à cinquante-quatre ans, son seul vœu désormais devait être d'implorer du destin la protection de son fils Paul, qui, sitôt l'enterrement, courrait à la bataille. L'enfant avait vingt ans et pour se déchaîner, le cataclysme n'avait attendu que cette riante échéance. Resté seul, le père, le veuf, fit le bilan de ses affaires. Depuis quatre années, elles étaient pour le moins médiocres. Il avait perdu bien de l'argent, en spéculations hasardeuses, sur l'inspiration d'amis, déplorables conseillers. Son industrie même avait failli sombrer dans l'aventure. Ce n'était qu'à force d'adresse désespérée, par un âpre mais toujours honnête combat, qu'il avait réussi à maintenir la barque à flot. Maintenant, il en était venu à croire qu'il pourrait un jour, en travaillant beaucoup et longtemps, oublier la tempête, pourvu qu'il ne se risquât pas trop au large. Mais Clotilde mourait emportée par une grippe, en une semaine ; l'Europe mobilisait Paul, dans la ruée, s'avancerait bientôt sous le feu des canons. Quelle serait l'issue de la lutte ? Prompte, décisive avant un mois ; Leclayre n'en doutait pas un instant. Toutefois, pendant que sous ses fenêtres fermées, la rue hurlait des *Marseillaise*, lui, à la lueur des cierges, le front fiévreux sur les draps du lit mortuaire, amplifiait son désespoir sur toute la patrie menacée, en un noir pessimisme, qui lui montrait les Allemands à Paris, dans moins d'un mois.

En revenant du cimetière, il prit une décision radicale. Paul faisait son petit bagage en hâte. Le soir, d'un pas ferme, père et fils s'en allèrent à la gare et s'embrassèrent en s'efforçant de retenir leurs larmes. Avant minuit, Denis refermait ses livres, rangeait ses carnets et ses plumes. Certes, il ne fuirait pas la ville qu'il jugeait dès lors en si grand péril, mais comme il prévoyait la débâcle, la ruine de tout le monde, la Commune, sans attendre, il ferait argent de tout. Il avait des pierres, des brillants, du platine, de l'or. Les « cailloux » s'en iraient les premiers. Du métal, il ne conserverait que ce qui était strictement besoin pour entretenir le tran-tran de l'atelier réduit. Les hommes étaient partis. Restaient des apprentis assez habiles, et deux femmes, dont Elvire

Aiguebelle. On ne pouvait les jeter sur le pavé, dans une heure aussi critique. Et Elvire, la fille de l'ancien camarade Aiguebelle, de la Folie-Méricourt, n'était-elle pas un peu de la famille depuis la mort de ses parents ? On fabriquerait comme l'on pourrait et, quelle que fût la mauvaise fortune, on se laisserait porter par les événements. Ses ventes faites, Leclayre ne tarda pas à reconnaître qu'il avait commis une lourde faute. Après septembre et la Marne, il en eut regret : il était trop tard. Les affaires étaient mortes encore, mais elles renaîtraient. Lâcher le petit stock avait été une sottise. Le diamant monterait, tout monterait, à la reprise, dans six mois, dans un an, et il faudrait payer cher ce qui avait été, à l'heure de la fièvre, cédé à fort bon compte. Cette fois encore, le doux Leclayre s'était montré plus artiste que pratique. Fâché contre lui-même, il songea aussitôt à se défendre. L'un des premiers, il fut de ceux qui, en ces moments où personne n'osait, ranima, dans les ateliers parisiens, la fabrication de cette « bijouterie d'export » qui exige, quand elle est soignée, plus de goût que de matière riche, et qui rachète la modicité relative des prix par la quantité de la production.

En dépit de ces efforts ingénieux, Denis avait connu des heures très dures jusqu'à l'armistice. A cette époque, il équilibrait honorablement le budget de son entreprise, mais sans avoir le droit de crier victoire. Il était fort heureux de n'avoir pas fait faillite, plus heureux de voir revenir son fils, renvoyé chez lui au lendemain de la trêve d'armes, en convalescence renouvelable, pour une débilité générale dont triompheraient des soins attentifs. En peu de semaines, Paul donnait raison aux prévisions d'un père désormais optimiste. L'ami François Schulze arrivait à l'atelier, et les gais fredonnements de la jeunesse, sur les lèvres d'Elvire, sans faire oublier le deuil de la maison, en atténuaient un peu le souvenir. Leclayre n'avait pas tardé à voir ce qu'il appelait le dessous des cartes, lorsque parfois il plaisantait son garçon, en tête-à-tête. Mais il se gardait bien d'en parler devant l'Alsacien, parce que, de ce côté-là aussi, il avait aperçu quelque chose. Au reste, la situation ne l'inquiétait pas. La jeune fille était assez grande pour choisir. A ne juger que par lui, il eût bien voulu qu'elle devînt sa bru. Mais oui, une simple polisseuse. Elle était irréprochable et ce n'était pas de sa faute si le malheureux Aiguebelle avait quitté la vie avant d'assurer celle de sa fille. Les enfants s'aimaient. On en prendrait bonne note, quand il serait temps.

Et ainsi, – après une discrète connivence entre Zéphirine la grand-mère et le papa Denis, pourparlers dont les enfants avaient bien fini par être avertis, fut choisie la date du 20 avril, anniversaire des dix-huit printemps d'Elvire. Ce soir-là, qui était celui de Pâques, on dînerait ensemble, et au dessert, on dirait aux petits : « Embrassez-vous donc ! » Mais il y avait ce brave Schulze... Bah, on l'inviterait. Le patron lui parlerait, affectueusement, avant qu'on ne se mît à table et, comme c'était « un caractère », il déplierait sa serviette, en se faisant une raison.

Le triste époux de Clotilde – Dieu ait son âme, la chère femme ! – pourrait encore goûter un peu de bonheur sur cette terre...

* * *

« Et voilà pourquoi je vous ai réunis », termina le digne Leclayre en reposant son verre sur la nappe. Aux dernières phrases de son allocution, il avait senti deux grosses larmes se gonfler au bord de ses paupières. Comment n'y point songer à cette minute si douce ? Quelqu'un manquait à la fête. Ah ! qu'il eût été charmant de voir là, le coude au bord de la table, en l'un de ces gestes de fine grâce qui la faisaient si séduisante, la maman bien-aimée, dans toute sa beauté, une beauté restée juvénile après quarante-quatre étés ! Clotilde ! La brune, la fébrile et la troublante Clotilde d'autrefois, qui était devenue si douce et si calme, dans la suite des années, qui avait délaissé le piano et l'aquarelle pour les graves devoirs de la maternité, pour les stricts soins du ménage. De

cette nature indépendante qui, à vingt ans, la faisait si étrange, si originale parmi les autres jeunes filles, elle n'avait conservé, plus tard, que ces yeux en amande où brûlait toujours un feu intérieur, que ces tours de col un peu hautains, encore qu'elle fût la modestie même, que ces fusées de rire jaillissant soudain sans que l'on sût pourquoi, et parfois, aussi, ces brèves attitudes de très grande dame, qui n'étaient pas de sa condition.

En un éclair, ces pensées venaient de traverser le cerveau de Denis. Elles se reformèrent sur ses lèvres, pour une péroraison émue : « Oui, mes amis, vous me voyez les yeux un peu humides. Je ne m'en cache pas. Vous savez d'où vient mon émotion, où elle va et qui elle rencontre. Ce soir, nous aurions tort de ne pas parler d'elle. Je ne crois pas, malheureusement, que les défunts nous voient, et je le regrette. Mais au moins, nous, regardons-la un peu. Tenez, la voici ».

Il avait glissé la main dans la poche intérieure de sa redingote noire et il en retirait une photographie carte-album qu'il considéra d'abord, avec un bon sourire songeur, avant de la tendre au fils, un peu pâle et les mains haussées légèrement vers l'effigie de la maman. Assise à côté de Paul, et face au père, Elvire s'était penchée, la tête presque sur l'épaule de celui qu'elle aimait, et, un battement aux cils, réfléchie, elle revoyait Mme Leclayre qui n'avait pu être témoin de son bonheur. A droite du maître bijoutier, la septuagénaire Zéphirine, les pouces rentrés sous les autres doigts, s'appuyait les poings contre le menton et balbutiait : « Mon Dieu... mon Dieu ! » François Schulze, à gauche du patron, sentait battre son cœur d'une allégresse très suave. Mâle vainqueur de lui-même, il avait voulu être du dîner. Il souffrirait encore, et peut-être longtemps, mais il saurait guérir. Les heureux époux ! Il les aimerait comme un frère et une sœur. Et, dans le silence qui s'établissait autour de la photographie douloureuse, il ne voulait même plus se souvenir que tout à l'heure, à Champerret, avant de descendre dans le Métropolitain, Paul l'avait arrêté sur le bord du trottoir pour lui dire : « Écoute, on ne sait jamais. Je peux mourir. Veux-tu me laisser te dire cela ? Si je devais m'en aller, par hasard... bientôt, et que tu aimes toujours... ma femme, – oui, c'est absurde ce que je t'avoue là, – mais enfin... consentirais-tu à la protéger, à... Toute jeune, seule, elle serait désemparée... Si elle devait se remarier, je serais content que... » Pris dans un tourbillon de foule, poussé dans l'escalier, il n'avait pu répondre. D'ailleurs, comment aurait-il su répondre ? ...

Le fiancé d'Elvire posait un baiser sur le portrait de Clotilde.

– Et maintenant, mes enfants, embrassez-vous. Pour obéir, et sans effort, à la volonté paternelle, les amoureux, debout déjà, élargissaient les bras, lorsqu'un coup de sonnette prolongé vibra dans l'antichambre. Marie, la servante, qui, depuis le début du petit discours, s'était tenue près de la desserte, interrogeait M. Leclayre d'un regard effaré. Ensemble, ils prononcèrent :

– Qui ce peut-il être, à cette heure ? Et lui ajouta, sur un ton contrarié :

– Que voulez-vous, allez voir.

Dans l'attente, agacé, presque inquiet, pour tromper son trouble, il avait repris la photographie de la morte et la glissait dans sa poche. Paul serrait la main d'Elvire et, tranquille, clignait de l'œil vers elle comme pour lui dire : « Patientons une seconde. C'est quelqu'un qui n'a pas bien compté ses étages ».

Marie revenait avec une carte de visite.

– Mais je ne connais pas ce monsieur, constata Leclayre. Comment est-il ?

– Bien, très bien. Un beau monsieur.

– Où l'avez-vous mis ?

– Dame, au salon. J'ai allumé une lampe de la cheminée.

– Et que me veut-il ?

Je n'en sais rien. Il dit seulement que c'est pressé. Le bijoutier eut un geste vague, et, repoussant

sa chaise :

– J'y vais... Mes amis, ce ne sera pas long, croyez-en bien.

Lorsqu'il entra dans son salon, il vit un homme, grand, svelte, distingué, qui, sans façon, avait jeté son manteau de voyage sur le dossier d'un fauteuil. Il allait s'enquérir de l'objet de la visite, quand le visiteur le devança. Après quelques minutes, Leclayre avait l'impression très nette qu'un fou s'était introduit chez lui. L'individu, cependant, parlait avec calme. Si ses déclarations n'avaient été foncièrement déraisonnables, on eût pu, dans l'ordre et la clarté du langage, reconnaître des traces de logique. L'aliéné avait visiblement frémi en s'entendant confirmer qu'il était bien chez M. Denis Leclayre, fabricant de bijouterie, boulevard Bonne-Nouvelle, et que son fils s'appelait bien Paul. Mais il s'était ressaisi, et maintenant il dévidait son extravagant récit sur un ton froid, indifférent, comme s'il eût traité le sujet le plus normal du monde.

– Vous comprenez sans doute, après ces premières explications, pourquoi j'ai eu hâte de me présenter chez vous, monsieur, dès ma sortie de la gare. Je ne doute pas que vous ne me teniez pour un malade. Je ne vous convaincras pas, en vous montrant ceci, et néanmoins il faut que vous le voyiez.

Il écartait son manteau et sur le siège apparaissait un petit coffret de fer. Rapide, en trois tours de clé, il l'ouvrit : Leclayre aperçut des ossements.

– C'est ici ce qui reste du squelette de don Francisco Fuentes, décédé en 1806, et qui a été, si j'ose ainsi dire, le père de votre enfant.

L'hôte, à ces mots, se dressa, rouge de colère. Il en avait assez toléré :

– Monsieur, je n'ai pas l'habitude de me laisser moquer de moi. Tout ce que vous me racontez là n'est que divagation. J'ai, ce soir, une fête de famille et je vous prie...

Nerveuse, une main s'appuyait à l'épaule du père indigné :

– Asseyez-vous, invitait doucement le comte Louis de Marigonde. Je ne vous veux que du bien et vous n'avez pas tout entendu. Puisque vous avez des amis à dîner, j'irai vite. Le mendiant de Vimianzo, accroupi sur sa marche, et lisant autant dans le présent que dans le passé, m'a instruit, – et ne vous froissez pas de cela, – que vos affaires étaient fort compromises...

– Peu vous importe !

– Je ne veux pas vous blesser, vous dis-je. Mais j'ai le malheur d'être plusieurs fois millionnaire...

– Monsieur, sortez.

– Mais calmez-vous donc ! Je reconnais que j'ai mal pris la question. Écoutez bien ceci : d'après ce qui m'a été révélé, et à quoi je crois dorénavant autant qu'à Dieu lui-même, votre fils est à la fois mon fils...

– Monsieur, encore une fois...

– Silence ! Paul Leclayre n'est que la réincarnation de Rafael Fuentes noyé dans la rade de Mujia, sur les Roches-Traîtresses, au cours d'une partie de plaisir, le 14 mai 1793. Moi-même, comte de Marigonde, je ne suis que la nouvelle enveloppe terrestre d'une âme qui habita le corps de Francisco Fuentes, père de Rafael. Mon ex-femme, je veux dire la femme de Francisco, m'a donné la mission de veiller sur mon ex-fils, je veux dire votre fils. Elle n'est pas réincarnée. Elle exerce encore sur lui sa tutelle spirituelle. Elle sait que c'est un bon enfant. Elle veut son bonheur matériel. Je puis le lui assurer. Laissez-moi faire. N'ayez aucune fausse honte. Je ne vous offre pas, comme vous avez pu le croire, de l'argent. Je désire être simplement.... Mais comment vous expliquer... il n'y a pas de mots... je désire être le second père de Paul.

Denis comprenait enfin seulement qu'il était maladroit de se fâcher. Il sourit, comme s'il venait de se laisser pénétrer par le bon sens d'une proposition si naturelle. Toutefois, il crut bon de prévenir le dément généreux :

– C'est que mon fils, à vrai dire, n'a besoin de rien. Il n'a pas une parfaite santé, j'en conviens, encore qu'il soit en voie de complète guérison. Quant à son bonheur, il est total ; nous le marierons bientôt : nous achevons son dîner de fiançailles.

– Il est là ! Cher enfant ! Et sa future femme ? Puis-je les voir ?

– Un instant. Avez-vous encore quelque nouvelle à m'apprendre ?

– Nous n'en sommes guère plus, monsieur Leclayre, constata jovialement le comte, qu'à chercher les occasions de nous mieux connaître. Me ferez-vous le plaisir de venir à mon château, un jour prochain ?

– Nous verrons, nous verrons.

Mais dans l'esprit du père, une monstrueuse pensée se formait. Tandis que l'importun tournait la tête vers la salle à manger, comme s'il espérait entendre la voix de la fiancée et celle du « fils », le père Denis se rapprochait précipitamment de la lampe, tirait la photographie de Clotilde du fond de la poche intérieure, et l'interrogeait avec une terreur grandissante dans les yeux. Quelle était cette grossière histoire de magie ? Quel affreux et réaliste passé dissimulait-elle ? Fallait-il, après toute une vie de confiance et d'amour, admettre la vérité abominable ? Clotilde ! Ses yeux de braise ardente, sa chair plus brûlante que la flamme, son caractère bizarre, ces furieux élans de cœur qui, jadis, au lit, la précipitaient contre l'époux, dans un immense et furieux don de tout soi-même... oh ! l'heure était-elle venue de comprendre que, de tout cela, un amant avait eu sa magnifique part, et que Paul...

L'homme revenait vers la cheminée. Leclayre retournait sur le marbre, violemment, la photographie, et, se contraignant encore, il fouilla ce visage aristocratique, net, qui dénonçait de quarante-cinq à cinquante ans. Le comte Louis de Marigonde était d'âge à avoir connu et aimé Clotilde aux plus radieux jours de sa jeunesse épanouie. Comment, où, avaient-ils pu se rencontrer ? Les traits, fortement lignés, écrits d'un contour ferme et sûr, peut-être pourraient parler et avouer le crime d'autrefois. Et pourtant non ! Paul ne ressemblait pas à cet étranger. Il avait emprunté à sa mère plus d'un signe évident. Il y a quelques années à peine, lors de son adolescence, tout le monde s'accordait à voir dans le sourire de l'enfant le reflet du sourire maternel. Certes, mais cela ne prouvait rien. Au contraire. En quoi Paul tenait-il des Leclayre ? En rien. Il était tout du côté de Clotilde.

– Je vous fais peur, monsieur.

Le comte avait posé encore ses mains ouvertes sur les épaules de son hôte.

– Je l'avoue. Vous m'effrayez.

– Pourquoi ?

– Je ne saurais vous le dire. Et la voix se fit tonitruante :

– Allez-vous-en... Allez-vous-en !!!...

La porte s'ouvrit sous une véhémence poussée :

– Qu'y a-t-il, mon père ? Je suis là...

C'était Paul.

De Marigonde s'était jeté devant la cassette de fer pour en masquer la vue.

– Jeune homme, je suis désolé. Ma démarche a une importance que j'estime considérable, mais je n'y vois rien qui puisse justifier à ce point le trouble de votre père. Ce qui me rend antipathique, ici, c'est que, je le reconnais sans peine, j'y apporte des vérités un peu déconcertantes. Ma faute est de ne pas produire, en même temps, des preuves. Si je pouvais vous convaincre un instant que les morts vivent, tous mes arguments vous paraîtraient aussi réels, aussi tangibles, que ce canapé.

– Monsieur est venu te parler de maman ? Paul avait serré les poings en posant la question Leclayre éludait sa réponse :

– Laisse, mon petit, laisse...

– Je veux savoir !

– Vous voulez savoir, mon ami ?

Le comte, plus placide que jamais, s'asseyait :

– Savez-vous que votre mère est ici ? Qu'elle nous écoute ? Qu'elle s'épouvante en voyant que vous ne me comprenez pas ?...

– Vous êtes fou, monsieur ?

– C'est ce que pense votre père depuis mon premier mot. Savez-vous que j'ai le moyen, – et je n'en ai pas le privilège, c'est à la portée de tout le monde ! – de vous faire dire par votre maman, – je crois comprendre qu'elle est décédée, n'est-ce pas ? – que le comte Louis de Marigonde n'est pas un imposteur, que l'œuvre qu'il se propose de réaliser ne lui est pas personnelle. Votre mère, elle vous parlera quand je voudrai.

– Je vous répète que vous êtes fou, et c'est moi maintenant qui vous demande de sortir.

– Allons, vous êtes jeune, vous êtes emporté. Je l'ai été plus que vous, à votre âge. Les défunts sont nos maîtres et nos guides. Comme vous, je ne croyais rien ! Un voyage d'un demi mois m'a ouvert les yeux. Rafael Fuentes, ne vous souvenez-vous pas de vous-même à travers Paul Leclayre ?

Paul avait reculé d'un pas. Il s'étreignait le front, comme frappé d'un brusque saisissement.

– Mon père, ne m'avez-vous pas donné ces noms-là aussi ?

– Jamais.

– On croirait qu'ils éveillent en moi un lointain souvenir...

– Celui de votre vie antérieure, à Mujia, à Vimianzo.

– Vimianzo ? Vimianzo ?... Monsieur, vous me troublez.

– Dites que je vais triompher de vos doutes. Vous souvenez-vous de la maison aux terrasses blanches, d'où l'on voyait tout le village et plus loin les routes tortueuses qui penchent vers la mer ? N'avez-vous pas mémoire de la pierre grimaçante au-dessus de la fontaine, des maisons à arcades, et, à Mujia, de la mer éblouissante, des *Rocas-Traidoras*, de la partie de canot où vous fûtes noyé ?

– C'est comme un rêve que j'aurais fait...

– C'est toute une vie que vous avez vécue, vous, qui avez été mon enfant bien-aimé.

Au palier, la sonnette avait grésillé à peine. Une seconde fois, on l'entendit dans l'émouvant et soudain silence. Il y eut un pas traînant derrière la porte du salon ; quelqu'un entra, un homme, gauche, gêné.

– Pardon... Pardon-

– Qui êtes-vous ?... Encore ?...

Leclayre s'était porté au-devant de l'inconnu, mais de Marigonde étouffait une exclamation :

– Féliu !

Le médium ne reconnaissait pas, dans l'ombre, l'homme à qui, un matin, à l'Institut métapsychique, il avait ouvert les voies du mystère. Timide, il tentait d'expliquer qu'une force impérieuse l'avait obligé à quitter tout à l'heure son logis et à venir, dans cette maison, à cet étage, sonner, sans qu'il sût pourquoi. Le comte Louis, pendant que se dévidait la monotone excuse, était allé refermer la porte sur la salle à manger, mais pas assez vite pour empêcher Schulze et Elvire de pénétrer dans le salon. Puis, conscient de déférer à l'occulte volonté qui, en cet instant dramatique, le commandait, il avait, sur la cheminée, d'un coup de pouce, éteint la lampe.

– Ne bougez pas, dit-il sévèrement, vous tueriez ce malheureux !

Schulze avait vu la guerre et, comme son frère d'armes Paul, l'avait faite. Il savait quand il est

permis d'avoir peur et quand il ne faut pas trembler. Ils tremblèrent. Le père Leclayre se sentait la gorge prise dans un étau : il ne put que s'asseoir et gémir. Elvire Aiguebelle fut la plus vaillante. Elle eut la rapide mémoire de vingt histoires de sorciers que lui avait contées sa grand-mère, et, adossée au panneau de la porte, les doigts crispés comme pour retenir son courage, elle écarquilla les yeux dans les ténèbres.

Féliu était allé rouler derrière le piano. On entendait son souffle rauque qui peu à peu s'apaisa. Et alors, on vit. On vit se glisser sur le tapis une sorte de lumière pâle, une fumée mince, presque imperceptiblement phosphorescente et qui rampa jusqu'au fauteuil où était posée la cassette de fer. La buée, la vapeur, dès l'instant, s'épanouit, s'envoluta, encouronna les ossements devenus visibles à chacun. Puis, plus haut, le nuage s'épaissit, en même temps qu'il se faisait plus clair. Encore un peu, et il atteignit la hauteur d'un être humain. Mieux encore : déjà il en prenait les contours. Dans une ample draperie, se dessinait un corps dressé. Un foyer de lumière plus vive s'accentua à la partie haute de l'apparition. D'un lent modelé, la tête se formait. Un voile l'enveloppait à demi. Pourtant il dégagait assez le visage de plus en plus défini et l'on entendit, tout ensemble, Leclayre prononcer : « Clotilde ! » et Paul implorer : « Maman ! »

Comment nier que ce ne fût-elle ? Dans le rayonnement d'invisibles météores astraux, le masque adorable se matérialisait, de minute en minute, davantage. Les yeux, les beaux yeux allongés, au regard de velours, s'étaient affirmés les premiers. Puis ce fut le nez subtil, spirituellement aquilin, et, encore, la bouche au dessin sensuel, et, plus probante que tout le reste, cette attitude de fierté dominatrice que, incitée par on n'eût pu dire quelle hérédité lointaine, donnait parfois à son port de tête la plus douce et la moins arrogante des femmes.

– Ma Clotilde, que me veux-tu ? Je t'ai insultée, murmurait Leclayre pantelant.

Le fantôme sourit, fit un double signe de négation et marcha jusqu'à la cheminée. La morte levait le bras droit, et sa main était lumineuse. Sur la glace, elle écrivit : « Oui, je suis Clotilde. Tu ne m'as pas blessée, mon bon Denis. Crois à la vie de ceux qui dorment aux cimetières. Leur âme n'est pas là. Elle est près de ceux qu'ils aimèrent. Crois à ce que t'affirme le visiteur. Crois aveuglément. Notre fils fut le fils d'Estrella Fuentes. Cette mère est à côté de moi. Nous vous bénissons. Adieu jusqu'à ta mort. Soyez heureux. »

Clotilde s'était retournée vers la fenêtre par où montait la complexe rumeur du boulevard. Et progressivement son image bleutée s'évanouit dans l'ombre, s'amincit, s'amenuisa encore jusqu'à n'être plus qu'un fil de soie. Jusqu'au piano, ce suprême vestige rétrograda. Féliu s'agitait, s'éveillait. De Marigonde ralluma la lampe.

Elvire s'était évanouie. Dans la pièce voisine, la grand-mère Zéphirine sanglotait...

Au fond de la cassette de fer, il ne restait plus que quelques ossements informes : *le crâne de don Francisco Fuentes avait disparu !*

– Mon cher baron, dit la comtesse Ida de Marigonde sur le ton du calme le plus indifférent, j'ai appris à ne pas demander au ciel l'impossible et à me contenter, avec résignation, de la maigre part de bonheur qui m'aura été accordée sur cette terre. Le comte est ainsi fait qu'on ne peut exiger de lui plus qu'il n'a décidé de donner depuis le jour où il acquit la conscience que la vie est un aimable champ d'optimisme, où il n'est que des fleurs à cueillir. Encore prend-il bien soin de ne choisir que celles où il n'y a point d'épines et dont les parfums ne lui donneront pas de migraines. Il s'est arrangé une existence où, par système, il introduit le minimum d'émotions. Sa tactique est de vivre dans un souriant désintéressement de toute chose, et loin de tout ce qui lui

pourrait être l'occasion du moindre souci. Avec sa fortune, avec l'éducation qu'il reçut et qui fut une véritable culture de l'oisiveté dorée, avec ses relations et son train de vie, il est heureux. Il m'aime, moins peut-être qu'il ne me respecte, mais ce serait trop exiger de lui que de l'inviter à s'occuper de sa femme plus qu'il ne le fait, en une stricte proportion d'assiduités qu'il estime fort convenable. Par chance, je ne suis pas de celles qui se désespèrent de ces demi-abandons conjugaux, de cette vie côte à côte, courtoise, déférente, mais pourtant si distante, Je suis née calme, résolue à être toujours à peu près satisfaite de tout, et quoi qu'il adienne. Un seul fait pourrait peut-être, s'il était l'œuvre de M. de Marigonde, me blesser cruellement. Il a des amours discrètes. Qui n'en a pas, parmi ces messieurs ? Mais au moins sait-il les envelopper d'assez d'ombre pour qu'elles n'apparaissent point et que la chronique des cercles n'y trouve pas aliment. Je sais gré à mon mari de cette prudence. Au reste, il est changeant, et ce ne sont dans sa vie que des pages de calepin : autant en emporte le vent. J'aurais peine à le voir s'attacher et, pour préciser ma pensée, je serais affligée à l'extrême, s'il avait, par ailleurs, un enfant.

– Cela se conçoit assez, répondit le baron Renevel, en s'inclinant.

– Vous m'excusez un peu trop vite, mon cher philosophe, car, à tout bien juger, c'est dans cet ordre d'idées que j'aurais, à vrai dire, le minimum de droit à me plaindre. Lorsque j'y songe, je me convaincs presque que la vie de Louis eût été tout autre si je n'avais connu le malheur qui m'affectera amèrement jusqu'à l'instant de mon souffle dernier. Vous n'êtes pas sans avoir été instruit de cette infortune...

– Je crois savoir, en effet...

... Que, deux ans après notre union, je mis au monde un fils, mort quelques heures après avoir fait entendre son premier cri. Depuis – et c'est un décret sans appel, les maîtres de la Faculté sont d'accord sur ce point – je ne dois plus espérer être mère. Un enfant eût tout modifié sans doute de cette nature qui, entendez-le bien, reste charmante telle qu'elle est, mais où n'est pas descendu l'amour, l'amour du père pour la chair qui le continue. Cet amour-là eût nourri l'autre, celui que mon mari avait alors pour moi. Nous eussions été heureux...

– Mais, comtesse, ce chagrin mis à part, heureuse, ne l'êtes-vous pas ? De Marigonde est un compagnon enviable. D'autant que...

Mais M^{me} de Marigonde se redressait et s'engageait, sous les ombrages légers du parc, dans une allée à l'extrémité de laquelle se découpait, sur les calmes campagnes, la grille d'une entrée latérale du magnifique domaine de Villemenou. Renevel suivit cette femme qui, si amicalement, venait de lui confier, avec un abandon inusité entre eux deux jusqu'alors, les causes profondes d'une mélancolie vraisemblablement incurable.

Et pourtant, il était venu au château du Beauvaisis pour remplir une mission dont, en conscience, il se reconnaissait moralement chargé. Sous le prétexte de visiter quelques terres qu'il possédait au village voisin, il avait, le matin, demandé à la comtesse l'honneur d'être reçu. Au reste, ce n'était pas le premier jour qu'il se promenait sous ces beaux arbres. Ami des de Marigonde, que de fois n'avait-il chassé dans ces fourrés profonds, qu'encerclait la ceinture de hautes murailles, vigilantes gardiennes d'un gibier aussi varié qu'abondant !

Ce qu'il avait à dire il le retint donc encore un peu sur ses lèvres, pendant que la comtesse, silencieuse, faisait crisser les graviers sous ses bottines d'antilope beige. Renevel, subtil expert du cœur féminin, se taisait lui aussi... Seuls les oiseaux, heureux sous la coupole d'un firmament où palpait toute la renaissance printanière, chantaient et croisaient leurs vols dans leurs mobiles palais d'émeraude.

– Voyez donc ! prononça enfin Ida, en étendant le bras vers la grille.

Arrêté sur le chemin, au milieu des ornières, un gamin d'environ douze ans, comme en extase,

regardait, du fond de l'allée, venir vers lui la Dame des bois, si impressionnante pour un petit paysan, dans sa claire robe, sur laquelle se posaient obliquement les plis d'une grande écharpe safranée, où des paillettes étincelaient sous les flèches ensoleillées qui perçaient la voûte des arbres.

Les promeneurs touchaient les barreaux de la clôture. L'enfant, à petits pas, se rapprochait d'eux. Il posa ses mains terreuses sur le panneau plein, et, les yeux haussés vers la comtesse, la bouche bée, élargie par un stupide sourire, il « adora » l'apparition. Interrogé par Renevel, il ne sut dire ni son nom, ni le mobile qui le retenait de continuer sa route. L'humidité des coins de lèvres, l'expression des yeux, l'attitude du pauvre être le définissaient assez nettement : c'était un dégénéré, l'un de ces petits idiots que la destinée semble prendre un étrange plaisir à faire naître, de village en village, comme un triste spécimen humain, qui, s'il n'était pas là, avec le bossu, le grand buveur, le jovial compère et la nonagénaire qui ne veut pas mourir, manquerait à la pittoresque collection des indigènes. Le baron tendait une pièce de monnaie : l'innocent la saisit d'un geste rapace. Alors seulement, il essaya de parler. Les mots s'étranglaient en un borborygme incohérent. Mais, loin qu'il s'agît de remerciements pour l'aumône, il semblait plutôt que le petit se fût témérairement lancé dans un long récit, dont les détails l'effrayaient lui-même. Le sang lui était monté au visage, ses doigts se crispaient aux lames de fer, et les pupilles dilatées ne se détachaient pas du fond d'une allée biaise où les taillis s'épaississaient en une forêt véritable.

– ...u... eu !... u... eu ! A... en... ion au... eu ! gémissait le malheureux. ... u... eu

– C'est tout un discours !

– Du... eu ! Atten...ion !

– Que dis-tu ? Du feu... attention au feu ?

– i ! Ou...i !... est... ça... U... feu !...

Brusque, bondissant de côté, l'idiot s'était enfui, longeant les murs.

– Quelle pitié ! murmura la comtesse.

– En effet, répliquait Renevel, de telles déchéances sont toujours bien douloureuses à rencontrer... et, bien que je fasse crédit à beaucoup de leurs hypothèses, j'ai de la difficulté à admettre, avec certains adeptes du spiritisme le plus moderne, avec les initiés des croyances d'Allan Kardec, que les gâteux, les infirmes du cerveau, les imbéciles-nés, quand leur misère physique n'est pas le châtement d'une mauvaise vie antérieure, portent en eux des âmes très hautes, de radieux esprits réincarnés, et qui, après plusieurs existences où ils furent des lumières de l'intelligence, consentent à cette dernière épreuve terrestre, – la vie sans pensées, dans les ténèbres et le néant de la demi-animalité, – afin de conquérir plus promptement les sphères de la pure béatitude, les sublimes Régions d'où les âmes d'essence supérieure ne redescendent plus.

Ida de Marigonde eut un sourire sceptique :

– Je sais, baron, que vous vous intéressez beaucoup à toutes ces fantaisies spirites. Y croyez-vous sérieusement ?

– Oh !... Ce n'est pas le moment de vous faire un cours. Mais soyez certaine qu'il y a là tout un monde encore bien mal connu, que nos savants matérialistes ne sont pas au bout de leurs étonnements, et qu'ils auront un jour grand besoin de retourner au collège. De cela, ne doutez pas. J'ai des preuves, et de bien formelles, tout à votre service.

– Vous admettez la pluralité des existences ?

– Ah ! cela aussi absolument que je vous vois en ce moment.

– Vous avez des preuves, me dites-vous ? Eh bien, donnez-m'en une. Vous êtes trop sérieux pour vous engager à l'aventure sur ce terrain. Une preuve, voyons ?

– Vous y tenez ?

- Je vous en prie.
- Soit. Savez-vous où est allé votre mari ?
- En Espagne. La folie ambulatoire. La crise du yacht. Cela le prend quelquefois.
- Mais... cette fois c'était moins futile. Il y avait, à son voyage, une raison infiniment plus grave que le plaisir de voir du pays.
- Que voulez-vous dire ? M'apportez-vous une mauvaise nouvelle ?
- Dieu m'en garde ! Une nouvelle curieuse, très curieuse, simplement.
- Soyez franc, c'est uniquement pour me parler de cela que vous êtes ici aujourd'hui ?
- Je le confesse. Ne vous troublez pas, et daignez m'écouter. J'ai vu votre mari avant-hier, lundi de Pâques, et je vous assure que le récit de son voyage n'a pas été banal. J'ai trouvé en lui un homme transformé. Vous m'avez amèrement décrit sa légèreté et son caractère papillonnant. Je vais vous faire un portrait de son nouvel état d'âme. Vous ne le reconnaîtrez pas.
- C'est à ce point ? Vous m'intriguez infiniment.
- Jugez-en plutôt.

Ils remontaient vers les perrons du château, contournaient la pièce d'eau. Dès les premières paroles, la comtesse de Marigonde, grave soudain, avait croisé sur sa poitrine les pans de son écharpe. Renevel parlait posément, se gardant de toute fièvre, mettant son discours en ordre, avec la méthode d'un scientifique renforcé d'un bon rhétoricien, et, d'autre part, y ménageant la progression des effets avec le talent d'un maître en l'art dramatique. Le récit avait commencé dans les salons de l'Institut métapsychique ; il se prolongeait par les étapes de Boulogne, de Mujia, de Vimianzo ; il aboutissait au logis de Denis Leclayre, à l'arrivée inopinée du médium Féliu, à la disparition du crâne escamoté par une main invisible dans la cassette de fer.

Maintenant, la comtesse et son hôte étaient au premier étage, dans la salle de billard. Servi par une merveilleuse mémoire, le conteur renforçait de détails l'exposé global qu'il avait fait tout d'abord. Enfin :

- J'ai terminé, dit-il. Et que déduisez-vous de tout cela ?
- C'est bien simple, ricana Ida. Le comte est fou, et vous aussi.
- Voilà qui est péremptoire. La science...
- Ne me parlez pas de science. Vous êtes tous hallucinés, le curé espagnol, le mendiant de l'auberge, sans compter le tailleur pour dames de l'avenue Niel, le bijoutier, son fils, et mon mari... et vous-même que j'oubliais. Enfin, dites-moi, en quel siècle vivons-nous, s'il vous plaît ?
- Mais, madame, précisément en un siècle où une bonne chrétienne, comme vous l'êtes, devrait ne pas s'étonner de voir restaurer, après cent vingt-cinq ans de négation positive, tout ce qui fit, en d'autres temps, la légitimité des miracles, l'exactitude des divinations prophétiques et l'incontestable réalité des voix de Jeanne d'Arc. Vous souscrivez à l'existence de l'âme. Vous admettez sa comparution au tribunal de Dieu, sitôt après la mort. Pourquoi ne tolérez-vous pas que, survivant à la matière, elle cherchât à conserver contact avec des âmes chères, ici-bas ? De là à concevoir qu'elle est capable de s'exprimer par des artifices évidemment matériels, – mais ce sont les seuls qui puissent créer un pont entre elle et nous, – de là à tenir pour possibles les prémonitions, les dialogues tant ridiculisés, du guéridon ou ceux de l'écriture mécanique ou automatique, voire même les fantômes, il n'y a qu'un pas.
- Un grand pas, baron, un gouffre !
- Bref, voilà ce que de récents événements, dont vous ne rirez peut-être pas toujours, ont fait de votre mari. Mais je vous vois songeuse. Y a-t-il quelque indiscretion à demander à quoi vous réfléchissez ?

Ida éclata d'un rire contraint, et répartit, nerveuse :

– Pourquoi vous le cacher ? Voulez-vous toute ma pensée ? Ou bien vous êtes dupe, ou bien vous êtes complice. Ne sursautez pas. Savez-vous ce que j'aperçois de très réel et de très terre-à-terre, dans toute cette fantasmagorie ? C'est que le comte a eu un enfant, autrefois, avec la femme du petit bijoutier du boulevard Bonne-Nouvelle, et qu'aujourd'hui, mettant en œuvre les ressources d'une brillante imagination dont je le félicite, il veut produire l'enfant qui est devenu un homme. La fibre paternelle a parlé tardivement. Je veux bien reconnaître que vous vous êtes laissé mystifier. Pour moi, j'accepterai, contrainte et forcée, le fait nouveau. L'aventure, bien qu'elle m'offense, peut même devenir comique...

– Comtesse, sincèrement, vous m'effrayez. Je vous certifie que ce « fait nouveau » n'est pas si élémentaire, ni si aisément explicable. Il y a là une large part de mystère. On ne monte pas un scénario de ce genre...

– Ta, ta, ta !... N'insistez pas !... Mon opinion est... inébranlable. Louis est désormais un heureux père.

La comtesse ouvrait une porte basse. Dans la pénombre des persiennes fermées, Renevel découvrait un petit salon, tout chargé de dorures, et comme les aimait broser en virtuose le peintre Gaston La Touche, aux soirs de fêtes, à la lueur multiple des candélabres. En ce moment, tout se revêtait de reflets atténués dans l'opulente pièce, les porcelaines chinoises, sur les étagères, les pastels ovales, les profonds fauteuils bergères et leurs ramages de Jouy.

– Venez donc !

Sur l'injonction, le baron suivit. C'était maintenant un dégagement, sorte de couloir incurvé. Une autre porte s'entre-bâilla et, terminée sur les deux moindres faces par un mur en exèdre, apparut une chambre délicieuse, poème bleu depuis le ciel estival peint au plafond, jusqu'aux roses azurs, paradoxalement tissées au tapis épais, depuis les boiseries céruléennes jusqu'au petit lustre vénitien, fait d'une multitude de menus cristaux colorés au ton du saphir pâle. Une frise d'indigo sur cobalt clair courait au-dessus des boiseries outremer et des figures de contes de fées s'y poursuivaient joyeusement.

Mme de Marigonde s'était approchée d'un berceau d'osier bleu de roi et posait la main sur la retombée d'un rideau dont les chutes, du haut de la crosse, épousaient le contour de la couche minuscule.

– Je voulais vous montrer, dit-elle, un peu théâtrale, la bercelonnette et toute cette chambre que nous avons composée, si souriante comme vous le voyez pour notre petit Maximilien. Il a pleuré ici, deux nuits, et il est mort. Rien n'a été modifié de ce cadre. Maintenant, c'est pour moi comme une chapelle. J'y reviens quelquefois. Je m'y plais. Il était bon que vous connussiez aujourd'hui ce sanctuaire du souvenir maternel, bien que personne n'entre ici, que moi. C'est dans la chambre de mon enfant que je dois vous dire, en effet : « Si M. de Marigonde persiste à jouer la comédie des esprits et des morts vivants pour m'imposer l'existence de son fils, c'est dans cette retraite couleur des beaux jours d'été que je vivrai mon automne, et, si Dieu le permet, mon hiver. J'en ferai ma retraite. Mon unique bonheur sera d'écarter ces rideaux, et d'évoquer, sur cet oreiller brodé, l'image du petit qui n'est plus. Mais... Renevel... voyez..., voyez...

La main, frémissante, avait laissé retomber la frêle courtine. Effroyablement pâle, la mère reculait jusqu'à la fenêtre.

– Voyez... voyez vous-même !...

Le doigt tendu montrait le berceau lentement balancé sur ses axes.

– Allez donc ! Dites-moi que je rêve, que vos folles histoires...

Renevel s'élançait. Il écarta le tissu, s'inclina, eut un violent haut-le-corps. Sur l'oreiller, il apercevait un crâne humain ! Au-dessus, il arrondissait ses paumes, ne pouvait se résoudre à le

saisir. Tout un monde de déductions jaillissait sous son front. Déjà il savait que ce crâne, c'était celui de Fuentes, rapporté de Galice par son ami, et qui, chez Leclayre, avait disparu de la cassette. Enfin, il y posa les doigts, pour l'élever jusqu'à ses yeux. Les orbites de la tête de mort le regardaient, et il regardait les cavités profondes. Comment cette boîte osseuse était-elle venue jusqu'au château de Villemenou ? La comtesse avait-elle raison ? Féliu n'était-il qu'un adroit illusionniste ? Quel but poursuivait-il en volant, là-bas, cette pièce anatomique ? Ne l'avait-il pas remise à quelque domestique, depuis Paris, pour qu'on la découvrit un jour dans cette chambre d'enfant et que l'on consentît la réalité du merveilleux ? Mais c'était folie !... On connaissait plus de mille témoignages de transports à distance. Les esprits étaient assurément capables de ces prodiges stupéfiants. Pourquoi pas ? Estrella Fuentes avait tout prévu. Elle avait lu dans la pensée de l'épouse et de la mère. Elle savait que la comtesse de Marigonde tolérerait tout, sauf l'adultère de Clotilde Leclayre et le fruit des anciennes amours. C'est elle qui avait déposé le crâne dans la nursery bleue, pour qu'il servît de témoignage tangible, pour qu'il prouvât que le récit de Louis était fondé, et que tout, dans l'émerveillant récit, s'enchaînât avec une logique rigoureuse. Les apports des séances spirites, les fleurs venues des pays lointains, les bijoux instantanément disparus et retrouvés à des centaines de kilomètres : autant de faits qui relevaient du même ordre de phénomènes. Lui, Renevel, n'ignorait rien de ces possibilités. Mais, elle ? De quel rire impitoyable n'accueillerait-elle pas une telle hypothèse ?

Un silence terrible pesait dans le paradis enfantin. Tenter d'expliquer ? Entreprise vaine. Cependant, ne pas chercher à arracher cette femme de l'atroce perplexité qui la faisait plus pâle qu'une morte, n'était-ce pas une sorte de crime ? Renevel, penché sur le crâne de l'Espagnol, lui demandait conseil désespérément, lorsque loin, dans le parc, il entendit le triple avertissement d'une corne d'automobile. A l'extrême perspective de l'allée d'honneur, la voiture déjà s'avançait. L'appel vibrat encore, dans le lourd silence des bois.

– C'est Louis !

La comtesse s'était jetée dans un appartement voisin. Un rayon de soleil allumait, sur le tapis, les chromes vifs de l'écharpe qui avait glissé de ses épaules. Le messenger des volontés occultes replaça l'objet d'épouvante au chevet du berceau, referma soigneusement les rideaux et, retrouvant seul son chemin vers le grand escalier, descendit, en se contraignant à un insouciant sourire, au-devant de son ami de Marigonde.

Onze heures du soir étaient sonnées depuis longtemps, à la grande horloge campagnarde, dans la galerie d'entrée du château de Villemenou, et les domestiques, en cette nuit du 13 mai 1919, ne semblaient pourtant guère disposés à rejoindre leurs chambres. A dire vrai, depuis longtemps ils auraient été couchés, s'ils s'en étaient tenus à leurs strictes besognes de préparer la chasse du lendemain, de nettoyer les fusils, alignés au râtelier de chêne, et de cirer les bottes après avoir brossé les costumes qui conviennent aux coureurs de halliers. Mais ces divers soins ne paraissaient être que le prétexte d'un bavardage interminable sur un sujet où les exploits des Nemrods invités au château ne tenaient qu'une moindre place. Autour de Philippe, valet de chambre personnel de M. le comte, s'attardait un cercle d'auditeurs et après un récit de tout point invraisemblable, les commentaires allaient bon train. Bien que l'homme eût parlé avec le plus imperturbable sérieux et juré, sur les cendres de sa mère, qu'il ne mentait point, chacun doutait, quand on ne niait pas en bloc. L'expédition en Espagne était évidemment une fable, et il fallait que là-bas, le vin des auberges fût bien capiteux, pour qu'un garçon positif comme l'était Philippe

eût pris au pied de la lettre les confidences du comte et les sorcelleries dont il croyait avoir été témoin.

C'était bien l'avis du garde de chasse Eusèbe, des deux autres gardes Félix et Bastien, de la cuisinière Noémie, de Clément, attaché au service de Madame, et du père Piedalu, préposé à la surveillance du château pendant les absences de ses maîtres. Pourtant, Antonine, la belle basque, femme de chambre de Madame, ne s'associait pas à l'universelle critique. Bien sûr, elle n'était pas plus instruite que les autres, mais elle restait frappée, encore qu'elle s'en défendît, d'un fait bouleversant. Cédant à un irrésistible besoin de parler, la comtesse lui avait décrit l'impressionnante découverte du crâne dans le berceau du petit. Et maintenant qu'elle savait l'exhumation, dans le lointain cimetière, maintenant qu'elle pouvait rapprocher ces faits incohérents des circonstances qui, cette nuit, réunissaient dans le château quelques invités d'un genre inattendu, elle était portée à admettre que Philippe avait vécu, à la suite de son maître, un roman dont il ne fallait pas rire.

Il n'est point de secret qui, à la longue, ne perce les murs et n'atteigne, de la chambre des maîtres, l'office et la cuisine. Depuis quelques jours, on était prévenu de bien surprenantes histoires. Ce n'était un mystère pour personne que le comte de Marigonde recevait, à Villemenou, un petit fabricant, bijoutier, parce qu'il restait convaincu que le fils de ce Denis Leclayre était un jeune homme revenu au monde après être mort bien des années auparavant. Véritable absurdité, mais c'était ainsi. Père et fils dormaient, cette nuit, là-haut, dans la chambre bouton d'or, comme dormait, dans la chambre rouge, M. le baron Renevel, un ami de la maison, sérieux et savant, qui, autant qu'on avait pu en juger à travers les portes, ne trouvait rien d'extraordinaire à l'idée, cependant si comique, de son hôte.

Il y avait aussi, dans la chambre blanche, M^{me} Elvire Aiguebelle, qui serait bientôt la belle-fille du marchand de boucles d'oreilles. Le comte avait voulu inviter tout ce monde-là.

– Et ce ne fut pas commode, rappela Antonine. Madame trépigait, j'ai tout entendu, un soir. Elle tenait absolument à expliquer les choses par une vieille amourette de Monsieur. A la fin, Renevel s'en est mêlé. Il a parlé du crâne, du fameux crâne qui est maintenant sous clé dans la caisse de fer, avec d'autres os. Il a si bien travaillé, en racontant je ne sais trop quoi sur les esprits des morts, sur les désincarnés, – oui, il disait bien les désincarnés, – que Madame a été prise par une sorte de peur et qu'elle a cessé de disputer. Quand je la coiffe, je vois bien qu'elle pense à toutes ces sorcelleries.

– Quelles sorcelleries ? insista Piedalu, soucieux de précision.

– Est-ce que je pourrais vous le dire, moi ? Aux diableries d'Espagne, probablement. A mon sens, elle ne croit plus que le jeune Paul soit un fils de Monsieur. Elle est perdue dans ce micmac, et, mes petits, s'ils se sont entendus pour la rouler, je vous garantis que c'est bien joué. Elle a laissé faire quand le comte lui a proposé de recevoir au château les types que vous avez vus arriver hier soir. Elle a même été gentille avec eux.

– Le vieux a l'air d'un brave homme, opina Noémie.

– Le Paul, figurez-vous, m'a salué en me remettant son chapeau, sur le perron, ricanait Clément.

– La petite est bien mignonne, fit remarquer Antonine.

– Alors, qu'est-ce qui va arriver ? demanda Félix, qui jusqu'alors s'était borné à hocher de la tête, en grattant son cou sanguin, sous un poil dru et roux.

– On peut le deviner, enseigna Philippe. Monsieur a déjà commandité la bijouterie qui ne battait que d'une aile. Il va doter les enfants. En voilà qui ont de la chance !...

– C'est un plaisir comme un autre !

– Plaisir de riche ! bougonna le gros Bastien. En attendant, demain, les voilà tous sur le faisan et

la vieille perdrix. Dame, au mois de mai, faut pas qu'ils comptent sur les jeunes couvées. Moi, je ris déjà de voir le bijoutier envoyer du plomb dans les branches.

Philippe attirait un superbe fusil, qui n'était pas, à en juger par certains détails, de toute récente fabrication, mais qui rachetait son âge par la beauté de sa parure.

Il retournait entre ses doigts la crosse longue, élégante, largement estampée, aux armes des de Marigonde, et s'inclinait sur le canon, tout damasquiné de fines flores décoratives, en niellé, depuis la gâchette jusqu'au cran de mire.

– Moi, Monsieur m'a dit de soigner celui-là. C'est le fusil de feu son père. Une jolie arme. Voilà bien vingt ans qu'on ne s'en est servi.

– C'est pour Paul le bien-aimé.

La conversation mollissait. Bien qu'on eût beaucoup raillé, il n'était personne, dans ce groupe de novellistes qui ne restât intimement troublé par des événements aussi mystérieux. De fait, on ne les connaissait que par lambeaux difficiles à ressouder pour un tout homogène. Il était bien malaisé de s'en faire une opinion très nette. On pensait peut-être que des têtes plus solides s'y étaient perdues. On n'osait conclure, et les plus fanfarons de ces incrédules, peu à peu entraînés vers une trouble rêverie, éprouvaient une sorte de malaise, dans cette vaste et froide galerie de pierre, à avoir un instant posé le pied sur les frontières du grand Inconnu. Peut-être aussi l'heure tardive, peut-être le lourd silence qui pesait, dans la nuit, sur les toits du château, peut-être la présence, là-haut, dans une armoire close, de ce crâne apporté par une main invisible, peut-être le tout ensemble contribuait-il, en cette minute muette, à corriger dans ces âmes primaires, par un respect inavoué pour ce que l'on ne sait pas, ce que des propos trop légers avaient pu avoir d'irrévérencieux.

Et tout à coup Eusèbe tourna la tête et fixa, les sourcils dressés, l'horloge normande. Elle venait de craquer, deux fois, fortement. L'homme haussait la main ouverte, comme pour imposer que l'on se tût.

Aussitôt, du même rythme, – un, deux, – le boîtier de l'horloge craqua encore. A nouveau, le garde-chasse, par la même mimique, recommanda le mutisme absolu. Il fit un pas vers la haute caisse parlante. Et, sur une cadence égale, elle craqua deux autres fois.

– Allons donc ! s'exclama sourdement le vieux forestier.

– Ce sont les Esprits, plaisantait Noémie.

– Vous, ne blaguez donc pas !

Eusèbe foudroyait la cuisinière d'un regard torve.

Elle tint tête :

– Cela vous dit quelque chose, ces six coups dans l'horloge ?

– Taisez-vous, je vous le conseille.

La femme grommelait, en tournant les talons :

– Le voilà piqué aussi, le bonhomme !

Mais sa fausse jovialité ne trouva pas d'écho. On restait impressionné de la régularité des craquements, de leur violence, et ce que le garde ne voulait pas dire, ce qu'il semblait avoir compris, errait sur les dalles comme une sinistre prémonition, invisible et présente.

Au cadran, l'aiguille se posait à la douzième heure. Un minuit, grave et lent, sonna, traînant sa voix de cuivre vers les ténèbres des salles endormies.

Eusèbe reprit son bâton qu'il avait, en entrant, posé contre un coffre à bois, et :

– Allons-nous coucher ! dit-il, renfrogné.

* * *

Au boute-selle, sonné par le cor de chasse du garde Félix, le château de Villemenou s'éveilla. La journée devait être cynégétique de bout en bout, puisqu'après la battue du matin, que suivrait le déjeuner pris sans débotter, les chasseurs infatigables retourneraient aux sous-bois, avec les invités tard venus, pour lever les derniers lièvres.

Quand Denis Leclayre ouvrit les yeux, il dut faire quelque effort pour se situer dans le milieu où il reprenait conscience de lui-même. Depuis près d'un mois, il vivait comme en une sorte de féerie précipitée et magnifique. Après le soir terrifiant et le retour d'une Clotilde éthérée, lui, l'homme qui tant de fois s'était flatté, d'ailleurs exagérément, d'être maître de ses nerfs et de sa placide raison, avait cédé au prodige et abdiqué bien de ses idées. Le comte de Marigonde s'était acquis la confiance du peseur d'or. Féliu était revenu boulevard Bonne-Nouvelle, et, en deux circonstances, avait évoqué la chère morte, dans le salon ténébreux. Comment croire à une supercherie ? L'homme, attaché, était impuissant à agir, à remuer un membre, en eût-il eu la diabolique intention. Clotilde avait tracé, d'un doigt de flamme bleue, sur la glace : « Crois aveuglément ». Et, aveuglément, Denis avait cru. Rebelles d'abord, Paul, Elvire et François Schulze s'étaient inclinés devant l'évidence. Il y avait des forces, des volontés de l'Au-delà. Un guéridon docile aux ordres des morts avait épilé les phrases concluantes. Leclayre s'était avoué vaincu, et son entourage avec lui. Il avait serré la main de Marigonde, rougi de ses injurieuses suppositions touchant la vertu de sa piquante épouse et accepté, pour ses affaires chancelantes, une collaboration financière. Il savait que son enfant, au temps jadis, s'appelait Rafael Fuentes et était alors le fils du comte, à Vimianzo, à l'époque de la Révolution française. Il fallait admettre cette évidence, puisqu'elle avait été prouvée. Vingt livres dévorés en hâte avaient, chez l'industriel soudain passionné de mystère, confirmé l'extraordinaire doctrine. Il l'estimait maintenant rationnelle, après avoir lu Léon Denis, Delanne, les œuvres du professeur Richet, et les évangiles d'Allan Kardec. Rien n'était surnaturel, au sens usuel du mot :

Les morts vivaient !

Et aujourd'hui, docile à sa destinée, le père de Paul Leclayre était au château de Villemenou, comme un invité de marque, mieux encore, comme un membre de la famille. Il s'éveillait là, aux côtés de son fils, dans une chambre luxueuse, au-dessus d'un parc où des milliers d'oiseaux joyeux, peut-être immortels eux aussi, chantaient l'éternité de la vie et de la lumière.

– Oui, papa, c'est ainsi, prononça tendrement Paul qui se redressait, à l'autre extrémité de la chambre, dans un superbe lit à colonnes. Je le devine bien : tu songes à tout ce qui est arrivé. Je n'en puis, pour ma part, détacher ma pensée. C'est inouï ! Qui nous eût dit, il y a seulement quelques semaines... ?

Le cor, dans une clairière lointaine, réitérait son appel. Le fiancé d'Elvire s'habilla. Elvire ! La chanson du cuivre puissant venait de la tirer d'un doux sommeil. Et elle retrouvait déjà sa tristesse de la veille, une tristesse obstinée, que rien ne justifiait, et qui, pourtant, s'était blottie, à côté d'elle, dans l'automobile, quand il avait fallu partir pour le château des de Marigonde. Depuis, elle ne réussissait pas à déchirer le voile gris qui se drapait sur l'allégresse de ceux qu'elle chérissait. En cette aube rose et riante, l'anxiété, tout inexplicable qu'elle fût, pesait sur elle, comme un manteau aux plis lourds. Elle avait fait un rêve décevant. Elle se voyait sur les marches d'une église, au bras de l'alsacien Schulze. Ils entraient dans la nef. Un prêtre les attendait à l'autel, pour les unir. Schulze, à la sortie, pressait son bras contre le sien. Folie de l'esprit qui vagabonde. Avant la fin de juin, Elvire Aiguebelle serait la femme de Paul Leclayre. Déjà, d'une main diligente, grand-mère Zéphirine créait le bandeau de dentelles qui s'arrondirait, autour d'un front heureux, sur la blonde chevelure ! Ce qui était écrit au ciel l'était en signes indéformables. Le

frère d'armes avait compris depuis la promenade de Pâques et le dîner des fiançailles. C'était un homme ferme et bon : il ne faisait plus de vœux que pour le bonheur de son ami. Avec lui, il se fût rendu au château, s'il n'eût été contraint de courir à Saverne, où son oncle venait de mourir soudainement. François héritait ainsi des carrières de Lutzelbourg, de la maison familiale. Peut-être se déciderait-il à s'installer là-bas, ou à Strasbourg, comme bijoutier d'art moderne. Un jour, on irait le voir, avec un petit enfant sur les bras. Il faudrait que ce fût à la saison des myrtilles, en un radieux juillet.

A travers les murs, Elvire, qu'un si doux mirage ne pouvait faire sourire pourtant, rejoignait celui qui bientôt serait son mari. Elle l'entendit passer, devant sa porte, tout prêt pour la chasse, avec le papa Denis. Ils parlaient haut. Ils riaient. Et elle envoya un baiser, lancé des deux mains, vers le bien-aimé.

Dans la galerie, le comte de Marigonde promenait le regard du maître. Alignés, les fusils étaient là, au râtelier, et les paquets de cartouches sur les bancs de vieux chêne, et les gibernes pendues, derrière la porte, aux cornes de cerfs. Le gros garde Bastien donnait un dernier coup d'œil à l'arme préparée pour M. Huvon-Delehogue, l'armateur de Boulogne, qui arriverait, vers dix heures, en automobile et resterait un jour au château, avant de redescendre à Paris pour ses affaires. Deux heures plus tôt, les châtelains des alentours se seraient égaillés dans le bois. Ceux-là viendraient avec leurs fusils. Il fallait prévoir un râtelier encore, et à leur usage, pour le moment où, passé midi, toute la chasse rentrerait et ferait honneur au déjeuner. Noémie, debout avant le jour, preste et savante, faisait merveille dans ses sous-sols. Ce n'est pas rien que de combiner irréprochablement un repas de dix-sept couverts.

Le baron Renevel avait dormi comme un enfant. Jamais il ne s'était senti plus dispos. Il descendait le grand escalier en faisant crier ses bottes neuves, et, du palier, élargissait un geste de joyeux bonjour vers son ami de Marigonde, lorsque, entré par le grand perron, le garde-chasse Eusèbe s'avança, le fusil en bandoulière.

– Monsieur le comte, je voudrais bien pouvoir vous dire un mot.

L'homme montrait un air soucieux, mais Louis ne prit attention ni à ce front sombre, ni à cette main velue qui désignait l'horloge normande.

– Tout à l'heure, Eusèbe, tout à l'heure.

Aussi bien, arrivait Pelissonnier, le plus riche fermier du pays, le maire de Villemenou, sur ses jambes de coq, longues comme des échasses.

– Ah ! vous voilà, Pelissonnier ! Naturellement, vous êtes de la chasse ! Je vous ai prévenu un peu tard. Mais cela ne fait rien. Vous avez tout ce qu'il faut ?

– Mais oui, monsieur le comte, et j'espère en abattre...

– Pas avant d'avoir pris ceci. Voilà mille francs pour le bureau de bienfaisance.

– Oh ! c'est trop de bonté !

– Pas du tout. Aujourd'hui est un jour de fête pour moi. Je veux que tout le monde soit content. Les Allemands ont laissé ici bien du malheur derrière eux. Prenez, prenez ! Et vous savez que ce n'est pas tout, n'est-ce pas ?

– Monsieur le comte a déjà bien donné...

– Jamais trop.

Et de Marigonde, agile, enjambant trois marches à la fois, monta à l'étage au-devant de ses chers Leclayre. Eusèbe, la lèvre en lippe, tourna son « melon » entre ses doigts et sortit, bien résolu à attendre devant la pelouse. Par malchance, en revenant au grand vestibule, Denis, Paul et leur aristocratique ami ne trouvèrent pas le valet Philippe, chargé de la mission d'accompagner les deux chasseurs, sous-bois, dans l'inextricable méandre des sentiers. Prenant leurs fusils, ils

tournèrent dans l'escalier en vrille, rejoignirent l'homme, au plan inférieur où il rattachait, autour de sa jambière, une courroie brisée.

– Eh bien, vous sortirez par ici ! Ne vous plaignez pas. On vous laisse tout le nord de la propriété. Battez par-là, et, nous autres, dans une heure, nous vous rejoindrons. Il faut se partager la besogne.

Une porte de buanderie s'ouvrait devant les Parisiens. Après avoir débouché du saut de loup, ils virent devant eux la libre étendue, la lisière des chênes et, en suivant Philippe, ils partirent du côté de l'aventure nouvelle.

De Marigonde, sur la façade, rejoignit Pelissonnier et Renevel. Eusèbe était là.

– J'ai dit à M. le comte que je voudrais bien pouvoir lui parler.

– Et qu'y a-t-il ? Vous avez l'air tout drôle.

– Ce n'est point sans raison. Il ne faut pas rire, mais j'ai le pressentiment d'un malheur...

– Vous perdez la tête ?

– Je ne crois pas, soit dit au respect que je dois à mon maître. Mais j'ai entendu, hier, à minuit, grincer l'horloge, d'une façon...

– Allons, Eusèbe, trêve de plaisanteries ! Qu'est-ce que tout cela signifie ?... S'il y avait un malheur dans l'air, croyez-moi, je le saurais mieux que vous. Suivez Renevel, et occupez-vous de lui.

– Pourtant, monsieur le comte...

– Ah ! laissez-moi tranquille, mon ami... Félix, c'est entendu, vous restez là pour servir ces messieurs, quand ils arriveront. Ils chassent à l'ouest. Moi, je prends le côté de l'étang. Bastien, en route ! Et vous, Eusèbe, donnez-vous du mouvement et de l'air, ça se passera, allez.

C'était sans réplique. Le vieux garde se mordit les lèvres et loucha tristement du côté des bois déjà ensoleillés.

* * *

La comtesse Ida de Marigonde avait passé une fort mauvaise nuit. Hantée par un cauchemar, elle restait maussade et vaguement préoccupée, devant son miroir. Certes, elle aussi, à l'exemple de ce Denis Leclayre dont, après en avoir entendu parler, avec tant de détails, elle venait, la veille, de faire la connaissance, elle avait réformé bien de ses idées depuis l'arrivée inattendue de son mari, le jour où Renevel, en visite, s'efforçait de la conduire sur les marges des abîmes insondables. Désormais, sans aigreur, et d'assez bonne foi, elle consentait que les apparences tangibles ne sont point tout ici-bas, et que, très vraisemblablement, la double énigme de l'Avant-vie et de l'Après-vie, fût-elle déchiffrée, laisserait l'humanité pantelante devant un gouffre sans fond, infini, innombrablement peuplé d'archanges, de saints, de démons et de demi-dieux. Dans sa foi catholique, à travers les enseignements de l'Eglise, elle avait entrevu la vie éternelle des âmes, par-delà les ombres épaisses du doute et aux lueurs fugitives d'un confiant *Credo*. Et voilà que, précisant les paroles des Ecritures et de la Révélation, des prodiges pétrifiaient d'étonnement les hommes du temps présent, brillaient dans les ténèbres de l'Inconnaissable et illuminaient çà et là – foyers allumés par l'Esprit au fond de la nuit – les voies qui aboutissent aux augustes vérités du lendemain de la mort. Bouleversée, au premier jour, en apprenant, par le menu, l'enchaînement des circonstances qui avaient conduit de Marigonde dans un petit cimetière espagnol, et qui, sans aucune intervention d'un être vivant, avaient apporté, dans le berceau de l'éphémère Maximilien, le crâne plus que séculaire de Francisco Fuentes, la comtesse Ida, cédant à l'évidence, croyait maintenant à l'activité des défunts, à leur rôle tutélaire auprès de nous, à leurs missions d'amis, de

guides, d'anges gardiens, de bons ou de mauvais conseillers. La coupable hypothèse d'amours inavouées, le roman de Paul bâtard n'étaient plus tolérables Ce jeune homme, autrefois, s'était bien appelé Rafael, et était mort le 14 mai 1793, dans la baie de Mujia. Un ossement à demi rongé, sur un oreiller de satin et de valenciennes, avait précipité la conversion de l'incrédule. Encore qu'elle se fût débattue, elle ne se sentait plus ni la force ni le droit de rire des « visions » de son époux. Elle-même n'en était-elle point constamment obsédée ? En cette nuit de presque totale insomnie, pour la quatrième fois, depuis une semaine, une femme qu'elle connaissait bien lui était apparue. Oui, elle la connaissait, cette effigie tragique, comme si elle l'avait vue de ses yeux, avec le comte, à la clarté dansante des chandelles jaunes, dans la chapelle de Vimianzo, à l'heure où le curé docile désignait le portrait sur la muraille. C'était bien Estrella, celle que Louis avait décrite, avec la mantille, le visage bis, l'œil ardent, la forte mâchoire. Comment s'y tromper ? Le fantôme de l'Espagnole maternelle et désolée était venu pendant quatre nuits au château de Villemenou. Et, coïncidence singulière, la visiteuse avait répété, parole unique, le balbutiement de l'idiot : « Le feu le feu ! Attention au feu ! »

A personne, la comtesse n'avait osé communiquer l'obscur message. Était-ce à cause de ce mutisme qu'Estrella, poursuivant quelque intention tenace, s'était manifestée avec une telle insistance ?

– Allons, ce n'est qu'un rêve ! Soit ! J'abaisse mon arrogance. J'ai rendu justice à Renevel. Il n'est pas fou. Les morts ne sont pas morts. Mais vais-je en arriver à m'alarmer de tout ? Ce serait absurde. Mieux vaudrait l'ignorance !...

Mme de Marigonde s'était avancée dans la galerie du premier étage, et écoutait à la porte d'Elvire Aiguebelle. La jeune fille, habillée pour le déjeuner, prêtait l'oreille aux échos de la chasse. Sans doute, tous les invités maintenant étaient dans les bois. Les fusils partaient de tous les côtés. Par la grande allée, remontait lentement vers les remises l'automobile de Huvon-Delehogue. Elvire tressaillit, une main s'était posée sur son épaule nue, au bord du chaste décolleté en rond. Elle se retourna, et :

– Oh ! pardon, madame...

Ida lui souriait. Elle souriait à toute cette grâce juvénile et charmante qui parait la modeste polisseuse, bien mieux que ne l'eussent fait jamais, substitués à la simple robe blanche à plissés droits, les plus savants costumes des plus illustres couturiers. Elle souriait au visage, aux joues en pommes, aux sourcils en arcs, aux yeux couleur du torrent savoyard, qui rappelaient si aimablement, chez la fille d'un artisan de cités, l'origine paysanne et la robuste race montagnarde. Elles s'étaient accoudées au balcon et parlaient peu. Le vaste paysage des prairies et des futaies les sollicitait par un irrésistible appel. Des bandes d'oiseaux passaient sur les hauts arbres pressés ; la pièce d'eau étincelait dans sa ceinture de peupliers ; le soleil baignait tout dans sa gloire rayonnante, et toujours, les fusils, au loin, se répondaient sous les voûtes de la vivante forêt. Spectacle de beauté et, malgré la petite guerre faite par les chasseurs aux humbles créatures de Dieu, spectacle de douceur et de paix qui donnait un joyeux goût de vivre, un plus impatient appétit de bonheur.

Mais, s'étant inclinée un peu plus, Mme de Marigonde reconnut qu'Elvire pleurait. Déjà, elle la pressait dans ses bras. D'une maternelle tendresse, cependant si récente, elle l'étreignait, cherchait à lui arracher la raison de sa peine secrète. Coup sur coup, vibrèrent trois détonations, à peu de distance. Un lièvre éperdu traversait la pelouse.

– Mon enfant, je vous en prie, dites-moi...

– Ne me demandez rien, madame, je ne sais pas la cause de ma tristesse...

Alors la comtesse baisa au front la vierge en larmes. Fermant les yeux, elle revit tout à coup le

masque blafard et crispé d'Estrella Fuentes, et, elle aussi, abandonnée à la plus affreuse angoisse, elle ne sut plus retenir ses sanglots.

* * *

Denis et Paul Leclayre, accompagnés par Philippe, s'étaient engagés dans les sous-bois et marchaient à pas prudents, le fusil oblique sur la poitrine. Les sentiments qui les animaient étaient de nature presque contradictoire. Le bijoutier, transporté dans un milieu si nouveau, se laissait librement conquérir par la singularité croissante d'une existence qu'il n'eût jamais osé prévoir. Il était allé à l'hôtel de la rue Dumont-d'Urville. Il y avait dîné dans une salle à manger gothique, et à la place d'honneur. Il avait, depuis, roulé dans une splendide automobile, sur les routes de l'Ile-de-France, dormi sous les toits altiers d'un vieux château. Choyé par un comte qui était son ami, il chassait maintenant dans ce qu'il appelait un parc seigneurial. On avait attaché un valet à son service. Que d'honneurs et quel bond, en si peu de jours ! Il se souvenait qu'aux années de sa jeunesse, il allait, avec des apprentis comme lui, abattre des œufs à la carabine devant les baraques, à la barrière du Trône, et qu'en vérité, il se montrait fort adroit à cet exercice tout démocratique. Aujourd'hui, et puisqu'un extraordinaire destin lui glissait entre les doigts un Winchester de haut prix, il montrerait que ses talents n'étaient pas moindres, dans les accueillantes forêts de M. Louis de Marigonde.

Paul ne prêtait, quant à lui, qu'une oreille distraite aux conseils qu'y chuchotait le démon de la chasse. Tout en avançant parmi les buissons déjà épais, il regardait vaguement son arme, et rêvait. Depuis la guerre, il n'avait pas tenu un fusil, et celui-là lui semblait bien léger. Il songeait à l'autre, au Lebel, dont il prenait plus de soins que de lui-même, dans la tranchée profonde. Il se revoyait, l'épaulant au créneau, et tirant sur le mur de la nuit, derrière lequel s'accroupissait l'Allemand. Il l'entendait encore crépiter, déchirant le silence, aux avant-postes, par un coup sec et bref, lorsqu'une ombre avait remué et qu'un frémissement suspect courait sur les fils barbelés. Ce matin, c'était le clair soleil, l'hosanna de la nature au printemps, le concert des nids et des branches, la renaissance de toute la terre et de tout le ciel, dans la quiétude sans alarmes. Plus d'ennemis. Rien que d'innocentes victimes. Quel que fût le tableau, à la fin du jour, la vie continuerait, impérissable, sous ces futaies, et bien que la poudre ait cent fois parlé. Dans les couvées à peine émues, l'œuvre de la résurrection s'élaborerait demain comme hier et le jeu meurtrier où se plaisaient les hommes ne ferait point taire l'éternelle chanson des grands bois. Pour les fusils de septembre, les « petits des oiseaux » apprendraient à battre des ailes, et la mort, en criblant de plomb les feuillages un instant frémissants, ne laisserait parmi leurs hôtes blottis dans le duvet des nids qu'un souvenir à peine plus durable que le vol d'un épervier ou le souffle passager d'un vent d'orage.

Oui, c'était bien, désormais, et partout, le règne de la vie triomphante. Dans le ciel limpide, les fumées de la guerre s'étaient dissipées. Aux régions blessées, les sèves remonteraient du fond de la terre ; les gîtes des bêtes et les demeures des humains se reconstruiraient dans la cime des arbres et sur la glèbe remuée. L'amour maître garderait le dernier mot dans le dialogue des obus et de la haine. Ceux qui avaient lutté, ceux qui avaient souffert reprenaient place au banquet interrompu. Les jeunes gens, les jeunes femmes, confiants en la féconde promesse des lendemains, recommençaient à échanger des anneaux. Les ramiers, dans la cathédrale verte, près des colombes maternelles, roucoulaient tendrement.

Et Paul reportait, derrière les broussailles refermées sur ses pas, toute sa pensée, tout le plus pur de sa songerie, du côté de la blonde Elvire qui, assurément, en cette heure même, penchée à

quelque balcon, écoutait les rumeurs de la chasse lointaine et s'efforçait ingénument d'accompagner sous les couverts ombreux celui qui était le soleil de son cœur.

– Eh bien, petit, on ne voit rien ! dit d'une voix assourdie le père Leclayre qui marchait à trente pas sur la droite.

Au même instant, un lapin lui partit presque sous le nez, piqua tout droit, l'espace de trente mètres, puis, par un ricochet soudain, se jeta, dans un carré déboisé, et à bonne portée de Paul.

– Tire ! Mais tire donc !!

Brusquement distrait de son rêve, le « petit » ajusta, et... le coup ne partit pas : déjà, le lapin était loin.

– Oh ! maladroit !

– Mais... j'ai tiré.

– Tu as tiré ? Elle est bonne, celle-là !

Denis éclatait de rire, en accourant. Philippe l'avait devancé et tendait la main vers le fusil...

– Monsieur veut-il me permettre... Ah !... Voilà qui est un peu fort !

Le valet avait vérifié le barillet. Il ne contenait aucune cartouche.

– Enfin, pourtant, affirma-t-il perplexe, je suis absolument sûr d'avoir chargé. Ma parole, je n'y comprends rien. Je ne sais pas à quoi j'ai pensé. Je vous demande pardon, monsieur.

Et il rechargea.

– Cette fois...

Paul reprit le fusil. On repartit, et, tout de suite, papa Leclayre descendit un gros lièvre. Fier de son coup, il soupesa la bête avant que Philippe la glissât dans sa carnassière... C'était une belle pièce.

L'heureux fiancé acceptait volontiers d'être malheureux à la chasse. On arrivait sur une lisière, au bord d'un pré incliné jusqu'à la rivière. Des fleurettes mauves, hautes sur tiges, et par myriades, tremblaient dans l'herbe et elles parurent aussitôt si charmantes à l'apprenti chasseur que, le faisant le plus royal se fut-il levé à ce moment, il l'eût laissé prendre du large pour ne plus admirer que ce tapis tremblant où une brise molle balançait de frêles calices. Il avait posé son fusil contre un tronc d'arbre, et, à genoux, cueillait hâtivement les fleurs qu'aimait Elvire.

– Rien qu'un petit bouquet pour elle ! Vous le porterez, Philippe.

Cependant, à cinquante mètres derrière les chasseurs, rampant, attentif à n'être point aperçu, un être humain ne les perdait pas de vue. Depuis l'aube, il avait escaladé la clôture du parc immense et, au premier coup de fusil, s'était redressé dans l'herbe où il restait blotti. S'il avait eu conscience de ses actes, il eût pu dire qu'une force irrésistible le poussait, l'avait arraché de son grabat dans la misérable maison paternelle pour venir suivre, lui, le paria et le déshérité de tous les bonheurs, la chasse donnée à du « beau monde » par le comte Louis. Silencieux, il s'était faufilé et attachant ses pas au premier groupe de chasseurs qu'il avait rencontré, les suivait à distance, fixant sur eux un regard hébété que ternissaient des larmes. Oui, sur les traces de Denis et de Paul Leclayre, ce pauvre être pleurait. Et il souffrait. Il eût voulu se démasquer, courir entre les arbres et crier une parole qui lui brûlait les lèvres, des mots qui emplissaient sa bouche comme une gluante argile et qu'il ne pouvait prononcer, et que l'on ne comprendrait pas s'il réussissait à les jeter dans le vent, et qui l'étouffaient ! Alors, mesurant son impuissance, il passait comme une couleuvre sous les branches. Il gardait le contact avec ceux qu'il eût voulu atteindre et auxquels une volonté supérieure à la sienne lui imposait de ne pas se faire connaître.

Paul, parmi les fleurs, restait agenouillé. Oublieux de l'heure et de l'ambiance, il souriait comme à une douce image que l'amour eût modelée devant ses yeux, et le bouquet grossissait, grossissait.

– Voyons, c'est assez, objectait le père. Tout sera fané en arrivant.

– Plus qu'une.

Philippe souriait en prenant la gerbe. Paul, près de l'arbre, s'étonnait.

– Vous m'avez caché mon fusil ? L'arme avait disparu.

– Je ne me trompe pas. C'est bien là que je m'en suis débarrassé.

– L'amour te rend un peu fou, je le vois bien, raillait Leclayre.

– Mais non, mon père... je suis sûr que c'était bien là !

Philippe pinçait les lèvres, une barre au front. Pourquoi, subitement, revoyait-il le visage crispé du garde Eusèbe, la veille, dans la galerie, à l'heure de minuit ?

– Eh ! tenez... le voilà !

Il avait fait vingt pas dans le sous-bois, et venait d'apercevoir le canon brillant, couché sur l'herbe.

– Allons, ce n'est pas possible, je ne l'ai pas porté là !

– En effet, je ne comprends pas, monsieur, répondit le valet, d'une voix hésitante.

Père et fils se regardèrent. Que se passait-il ? Depuis le soir de Pâques, ils vivaient dans le mystère et ce qu'ils eussent autrefois qualifié d'étourderie, les faisait, en ce moment, réfléchir davantage. Pourtant, ils se turent, l'un et l'autre s'ironisant tout bas et, pour se tranquilliser mutuellement, écartant un doute puéril et passager. Un coléoptère vermeil, tombé d'un arbre, s'accrochait à la manche de Paul, qui, enjoué, tendit le bras et :

– Vois donc, père, quelle jolie parure on ferait avec cet insecte, en stylisant un peu !

– Oui, consentit le bijoutier, en s'efforçant au même ton, un pendentif !

Et l'on ne parla plus de l'incident.

– A toi !

Il n'y avait pas trois minutes qu'on était rentré dans le bois qu'au-dessus d'une clairière ronde, deux lourdes perdrix, levées ensemble, couchaient leur vol vers la prairie.

Paul avait mis en joue, pressé deux fois la gâchette, les coups ne partirent pas. Il jetait le fusil devant lui, en frappant du talon :

– Alors... quoi ?...

Philippe s'était précipité.

Il se redressa, blême. Il n'y avait pas une cartouche dans le chargeur. D'une voix blanche, il prononça, comme un ordre :

– Monsieur, il faut rentrer. Ne chassez plus. Ce qui se passe est extraordinaire. J'ai ma tête à moi. J'avais mis des cartouches. J'en suis certain. Vous ne les avez pas retirées. A d'autres, je ne dirais pas cela, mais, messieurs, vous savez les affaires d'Espagne. Vous y croyez comme j'y crois, comme je crois à l'apparition de Mme Clotilde. Je vous en prie, n'insistons pas, monsieur Paul fera bien de retourner au château.

– Ma foi, vous n'avez peut-être pas tort, approuvait Leclayre.

Son fils n'était pas moins frappé, mais il lui coûtait de céder si vite. Remonter le perron en avouant son échec, ne rien rapporter de sa chasse, fût-ce un vilain corbeau, lui semblait humiliant pour un ancien poilu qui avait logé tant de balles dans la peau des ennemis, il n'y avait encore pas bien longtemps, et qui en avait reçu son compte dans la sienne.

– Pas du tout, s'écriait-il, en arrachant le fusil des paumes du valet. Que diable voulez-vous que les Esprits viennent faire dans tout cela ? Soit ! J'ai raté deux fois, les cartouches se sont volatilisées. C'est bizarre. Et puis après ?...

– Je vous en prie, monsieur... Et le fusil caché dans l'herbe ?...

– Sais-je seulement si je ne l'y ai pas mis moi-même ? Je ne pensais qu'à ces fleurs... Allons, Philippe, une cartouche, une, la dernière. Nous verrons bien. Si le phénomène se reproduit, eh bien, comme vous dites, nous n'insisterons pas, je m'y engage !

- Vous le voulez, monsieur Paul ?
- Je le veux. Philippe chargea.
- Mon petit... objectait doucement Denis, une main sur l'épaule de son fils.
- Père, je t'en prie...

Réponse volontaire, un peu irritée. Derrière l'écran d'un long taillis de chênes, les fusils des autres faisaient sans doute du bon ouvrage. Par salves de quatre et cinq coups, ils partaient joyeusement. Paul, tournant la tête dans la direction des chasseurs invisibles, eut un large sourire et décida :

- En avant !...

Plus rapproché que jamais, imprudent jusqu'à dégager son corps, à mi-taille, dans le fouillis des ronces où il se faisait un chemin, le visage ensanglanté par les épines, les mains tendues, doigts écartés, vers Paul et son père, le pisteur silencieux continuait sous bois sa vigilante et tragique surveillance. Deux fois, comme écrasé par le fardeau d'une terreur qui convulsait sa face d'enfant vieilli avant l'âge, il tomba sur les genoux. Plus loin, il s'abattit le visage sur une pierre, sans force, sans pensée, vaincu par la fatalité qui se jouait de lui, qui le faisait à ce moment, clairvoyant, illuminé, porteur d'une affreuse vérité, et qui le bâillonnait à toutes fois qu'il voulait la clamer vers le ciel.

Dans les ténèbres de son intelligence morte, un flambeau luisait qui allait tout à l'heure s'éteindre. Enfin, et pour la première fois de sa vie, il voyait, il comprenait. Plus favorisé que les hommes dont l'esprit se prétend clair et averti, il savait l'avenir ! Et il avait conscience que cette lueur merveilleuse ne brillerait qu'un instant et que lorsqu'elle s'éclipserait pour toujours, l'œuvre de bonté qui emplissait son cœur n'aurait plus de raison d'être. En lui, une âme d'archange, d'élu, palpait pour quelques minutes encore. Il en était émerveillé et comme ébloui. Tout bas, il parlait un pur langage d'amour et de fraternité. Il était le prophète et l'inspiré, mais l'oracle ne pouvait jaillir, et cette flamme qui l'incendiait, aussi divine qu'il la comprît, réduisait en cendres, derrière son front près d'éclater, la Révélation du destin prévu par les souveraines volontés qui l'avaient allumée.

Le groupe des chasseurs avait fait un demi-tour, et recommençait à marcher vers la grande pelouse, point de ralliement.

- Messieurs, surtout beaucoup de prudence, conseillait le domestique. Nous pouvons maintenant rencontrer quelqu'un.

Pour se rassurer, il parlait ainsi. A son sens, l'avertissement des Esprits était indéniable. Mais, tout à coup, il pensait en avoir déchiffré le sens. Paul Leclayre avait été désarmé, par la main de l'Invisible, parce qu'un amoureux, dans une chasse, est toujours un danger. Jusqu'au château, il ne placerait pas un coup de fusil. Déjà, la cartouche, – la dernière – avait été enlevée comme les autres et l'on rirait bien, tout à l'heure, lorsqu'un gibier, poil ou plume, tenterait le fiancé étourdi. Minuscule malheur. L'ex-poilu reviendrait sans pouvoir poser, aux pieds d'Elvire, le moindre lapereau, et à la réflexion, après le déjeuner, il conviendrait qu'il ferait mieux de rester près de sa bien-aimée plutôt que de s'obstiner à chercher le meilleur moyen d'estropier l'un des invités du comte de Marigonde. Devant la chasse étalée sur l'herbe, au crépuscule, l'amoureux bijoutier viendrait dire à son guide « Vous m'avez découragé. Je vous remercie ! »

Bâtissant cette déduction optimiste, Philippe s'était attardé à cent pas en arrière du groupe de ses compagnons.

Il venait, penché entre deux buissons, de les revoir presque côte à côte, lorsqu'il aperçut Paul, visant bas, au pied d'un faisceau de mélèzes. *Le coup partit !* Le chasseur se renversait. Denis Leclayre poussait un cri terrifié !...

Quelques instants plus tard, les deux hommes sortaient du bois. Ils emportaient un corps inanimé.

La tête était horrible, inondée de sang, la matière cérébrale glissant par l'épouvantable plaie du front.

Défaillants sous le poids du désespoir, trébuchants, les doigts crispés sur leur sanglant fardeau, les malheureux s'en allaient, à travers les hauts herbages, émaillés, à perte de vue, d'ondulantes fleurettes mauves...

Bondissant comme un loup traqué, un enfant en haillons, sorti du sous-bois, hurlait à leurs côtés, tordant ses poignets, piétinant le sol, se roulant dans la poussière pour se relever, courir encore, s'approcher de l'effroyable cortège jusqu'à se pencher sur le cadavre défiguré. C'était le guetteur des taillis, l'Ange redevenu Bête, l'idiot qui naguère, à la grille du domaine clos, avait inspiré à la comtesse de Marigonde une pensée de douloureuse pitié. Il gémissait, inconscient de tout, ne gardant de sa lucidité momentanée que le vague souvenir d'une détonation et d'un cri. Et quand du château on accourut, quand les valets et les gardes écartèrent ce gnome, il s'enfuit, le dos voûté par crainte des coups, tournant peureusement sa tête d'hydrocéphale sur ses maigres épaules et répétant, la bave aux lèvres : « ... u ... eu ! ... u ... eu ! A ... en... ion au... eu ! »

* * *

En cette même matinée du 14 mai, qui, cent vingt-six années plus tôt, près d'une barque retournée par la vague, avait vu mourir Rafael Fuentes, l'Alsacien François Schulze se promenait, seul, au milieu des bois voisins de Saverne redevenue française, et, par des sentes de raccourci, rejoignait la ville, de sapinières en hêtraies.

Il était monté, dès l'aube, au Haut-Barr, – l'ancien Hohbarr des conquérants germains, – pour revoir, de là-haut, accoudé aux terrasses ruinées de l'antique burg transformé en guinguette, le prospère et magnifique pays qu'anoblissait la récente victoire et où il venait d'enterrer, l'avant-veille, un oncle qu'il ne regrettait point. Les pies et les merles chantaient tout alentour, dans les pentes toisonnées de verdure, jusqu'au fond des vallons quand on regarde du côté de l'ancienne frontière française, jusqu'à la plaine illimitée, quand on cherche, au loin, par-delà la mosaïque des cultures, l'aiguille de la cathédrale strasbourgeoise. Ému, il avait entendu sonner, sur les versants, les cloches de deux églises et, incliné au-dessus du plan de cuivre où l'on peut lire la carte de la contrée, il avait su que ces cloches étaient celles de Thal et de Kleingeroldseck. Sans se presser, il avait goûté le tendre et filial plaisir d'étudier cette carte gravée, d'y suivre les flèches indicatrices, d'y lire des noms qui tous évoquaient en son âme des souvenirs vivaces et charmants : Singrist, Greifenstein, St-Johann, Lochweiler, et tout là-bas Dettweiler, et, sur l'autre côté de l'immense panorama les 1.495 mètres du Feldberg invisible, avec toute la poésie de Sainte-Odile. Puis il avait posé son regard sur Saverne, damier de toits rouges, de murs crépis presque radieux dans le soleil, et de bouquets d'arbres disséminés. Tout de suite à la sortie de la ville, la forêt commençait. Quelque part, près du canal, et tout en face de la maison héritée du vieux maître carrier, c'était l'école des clairons et des tambours. Dans la distance, les baguettes semblaient frapper la peau tendue comme si les « tapins » s'exerçaient sous la terre : leurs roulements, en montant du val, en traversant la multitude des arbres, se dénaturaient étrangement. Schulze se souvenait d'avoir observé cette curiosité, autrefois, lorsqu'il était enfant et que la « clique » prussienne cadencait, au même lieu, ses rythmes lourds. Quand les tambours se reposaient, quand les clairons étaient las de piquer des notes fausses, le silence s'élargissait, jusqu'à l'infini, sur les forêts, les champs multicolores et les bourgades. Mais, dans les couloirs de la montagne, soudain, bruyant comme un torrent, s'avançait un train qui remontait d'Avricourt. Alors, c'était un grand tumulte d'échos et, tout à coup, on comprenait que le convoi venait d'entrer dans un tunnel. Lui

aussi, comme les tambourinages, il roulait sous l'écorce de la terre.

Le coude sur le parapet de gros blocs où les mousses et les herbes folles poussaient entre les joints, François, arrêté au plus haut belvédère, avait songé longtemps. L'heure glissait si légère et si tendre dans ce ciel béni de Dieu ! Ciel d'Alsace par tant de poètes chanté, région de l'espace où s'exaltent une dernière fois la grâce et la splendeur du firmament des Latins avant que ne se forment, au-dessus des provinces de la Germanie, des noires forêts de Bade, des monotones horizons saxons et des plaines affreuses de la Prusse, les nuées basses et les brumes sous lesquelles frissonnent les hommes du Nord ! Azur alsacien qu'à la saison des voyages vient retrouver de loin la cigogne fidèle, coupole d'un bleu de porcelaine, beaux nuages d'argent modelé, toitures de tuiles roses émaillant les plaines comme des fleurs, et toi, noble Rhin, dont l'haleine puissante s'élève sur les eaux pour marquer jusqu'au zénith la seule véritable frontière des Races opposées, douceur des pentes aux lignes enchevêtrées, aux volumes pleins et arrondis comme des seins féconds, Vosges graves et religieuses, témoins de tant de heurts de boucliers et méditant, croirait-on, sur le plus tumultueux passé, guirlandes de houblon mûr sur les perches dressées en faisceaux, bienfaits de la terre généreuse, mœurs aimables, langage pittoresque et chantant, trésors de la table, chansons de l'auberge fleurie et papillons de nuit sur le front rayonnant des femmes : bien-aimée Alsace, c'est la mémoire de toutes ces joies et de toutes ces tristesses, de tout ce sang répandu et de toute cette vie ardente, qu'aux sites où le Welche et le Deutsch, depuis les siècles, s'affrontèrent, ranimait, dans la pensée de l'Alsacien François Schulze, le sublime panorama des plaines et des monts !

Il se retrouvait fils pieux, respectueux enfant de sa terre natale, attaché à elle par mille liens étroitement serrés et que rien, ni les rêves d'un bonheur insaisissable, ni les tentations d'une fortune à conquérir au loin, ne dénouerait plus désormais. Sous d'autres cieux et pour la plus vénérable cause, à l'heure où la mort faisait sa moisson parmi les existences fauchées, il avait souffert et saigné. Son sacrifice et son offrande n'étaient pas restés sans récompense. Le tombeau des braves, la fosse creusée au ras du sol n'avaient pas voulu de lui. Il vivait, et la France triomphait dans la lutte de tant d'années ! Depuis, il se souvenait d'avoir souffert et saigné, une fois de plus, par toutes les plaies de son cœur déchiré, pour avoir bâti sur du sable un trop bel espoir et levé les yeux vers une vierge qui ne lui était pas promise. Alors qu'il pouvait espérer encore, il s'était cru heureux pour toujours. Et puis un soir, il avait desserré l'étreinte de ses mains, abandonné le trésor qui, dans ce monde, brillait pour un autre que pour lui, et, fraternellement, dit au vainqueur « Prends-la, je vois bien qu'elle est à toi et que j'avais fait un rêve. »

C'était fini. Ils vivaient heureux. Lui, sage et droit, était parti sans regarder en arrière. Le vrai devoir ne se discute pas. Il faut obéir, et c'est bien ainsi que l'on doit faire, n'est-ce pas, pour être un homme digne d'estime parmi les hommes ? « Adieu, Elvire, mirage de mes jeunes ans. Que le bonheur soit avec toi. »

Où était-elle, l'autre femme qu'un jour il conduirait à l'autel pour échanger la promesse de fidélité et d'amour ? François, revenu devant la carte de cuivre, regardait sans les voir tous ces noms de villages, inscrits à la pointe des flèches rayonnantes. Ils dansaient confondus devant ses yeux, railleurs et embrouillant leurs lettres. Lequel désignait le village où une jeune fille l'attendait, insouciant et rieuse, celle dont il ferait son épouse, lorsque sa grande peine serait estompée dans son cœur ? Était-ce là-bas, au bord du fleuve que l'on ne voyait pas, ou tout près, dans l'un de ces hameaux d'où montaient des colonnes de fumées légères, à la limite des forêts ? Serait-ce à Strasbourg qu'il élirait la compagne de son âge mûr et de sa vieillesse ? Quel serait son nom, la couleur de ses yeux, la forme du toit sous lequel ils s'abriteraient, elle et lui pour fonder une

famille ?

Coupable interrogation. Quelle fille d'Alsace, fût-elle la plus parfaite, pourrait lui faire oublier l'incomparable Elvire Aiguebelle ! Non, aucune ne rivaliserait jamais avec ce fantôme de la morte vivante et dans les carrières de Lutzelbourg, le vieux Schulze, après de longues et amères années, vieillirait seul, tel un sanglier des bois, en tournant parfois le regard vers ce maudit Paris, où d'autres vivraient dans la joie au milieu de leurs enfants. Pour être juste et bon selon la loi de l'Evangile, de loin, il les bénirait, chaque soir, à l'heure du crépuscule, assis sur les meules taillées et suivant des yeux ses ouvriers rentrant près de leurs êtres chers, par les sentiers pavés de pierres rouges.

François s'était éloigné à regret de ce site émouvant, Il lui avait fallu se contraindre pour redescendre de la tour multiséculaire par l'escalier aux marches étroites et à claire-voie qui donnent le vertige à bien des touristes. Maintenant, sous le couvert des branches, il s'en allait, tête basse et cœur allègre, en pensant à l'héritage, à ses biens, à sa maison, l'une des premières en rentrant dans Saverne par le chemin du Haut-Barr, et aussi à ses « exploitations » qu'il irait demain visiter en détail à Lutzelbourg et à Stambach. Au reste, plutôt indifférent à cette fortune inopinée, il souriait en imaginant, avec désormais moins de détresse dans son âme apaisée, le bonheur de son frère d'armes, celui d'Elvire, en se retraçant les circonstances fabuleuses qui, en une heure, avaient transformé le destin de ces bons amis. Et il reconstituait, avec la figure de ce comte de Marigonde envoyé par les morts, la stupéfiante image de Clotilde apparue, la cassette et les ossements, et, tout entière en ses détails paradoxaux, cette aventure sans précédent qui, depuis lors, lui rendait légitime la croyance à la vie de ceux qui ne sont plus.

Une branchette entre les doigts, il fouettait le tronc résineux des arbres, et se sentait, en sa conscience, réjouï des douces joies d'autrui. C'était le seul point de la forêt, entre le Burg et Saverne, où le promeneur se voit complètement environné de sapins et rien que de sapins.

Ici les essences ne se confondaient point. Aucune herbe ne poussait sur le sol. Le décor se faisait austère et l'on y entendait moins d'oiseaux.

Schulze hâtait le pas, impatient de retrouver la variété de l'agrément de plus claires verdure, lorsque, surpris à l'extrême, il s'arrêta net.

Au-dessus de lui, à courte distance, au tournant du sentier qu'il vient de suivre, un coup de fusil a été tiré. A cette saison ? Dans ces sapinières ? C'est invraisemblable ! Il retourne jusqu'au coude du sentier. Nulle trace de chasseur. Et, plus près, à quelques mètres, c'est une autre détonation qui le cloue sur place. Cette fois, il a vu. Horreur ! Il a vu son ami, celui qui aime Elvire Aiguebelle, s'appuyer à une roche, blafard, chancelant, puis tomber et se déchiqueter comme une mince fumée sur le lit des aiguilles de pin. Et il a vu aussi une tache de sang frais, contre le tronc d'un arbre.

Sur la place même, il s'est penché, tremblant. Il se redresse ; la sévère forêt est calme comme un temple abandonné. Sa gravité de basilique se fait plus profonde et plus hospitalière. Et, cependant, la Peur accourt de toutes parts. Elle se glisse par tous les entrecolonnements rigides ; elle descend des plafonds éventailés en couronnes sombres. Elle est là : elle étreint François Schulze à la gorge...

Il fuit, il court, passe en coup de vent, à la sortie du bois, devant le champêtre hôtel des Vosges ; une servante, qui sur le seuil, coquette avec des livreurs de bière, rit à le voir si pressé. Il retrouve le grand chemin, le val, le faubourg où son voisin Wiedenhoff, le fabricant de balances et de balances, bourre une pipe sur le pas de sa porte... Il est prévenu... *Paul est mort...* Le train pour Paris sera en gare à midi vingt et une...

DEUXIÈME PARTIE

La résurrection de Paul Leclayre

I. Le mort vivant

En abordant la deuxième partie de ce livre, l'auteur s'excuse de devoir adopter l'usage du *je* et du *moi*, l'un et l'autre premières personnes du singulier, et pronoms également haïssables. A cette pratique, les plus illustres romanciers souscrivirent, du reste, bien des fois et sans en demander pardon. Pour la clarté de notre récit, elle nous semble, en ce moment, indispensable.

A dire vrai, ce n'est pas *moi*, simple transcripteur d'un récit fait par un témoin direct, qui prend la parole. Je la donne au docteur ami, à ce visiteur que j'accueillis, un matin, – on ne l'a pas oublié, si l'on a pris soin de lire mon avant-propos, – à l'un des acteurs de ce drame dont on connaît maintenant les premiers et tragiques épisodes. Plus intimement mêlé à la suite de cette très bizarre histoire, mon informateur m'a pleinement approuvé de l'avoir ici mis en scène, s'exprimant en son nom propre, lorsque, le manuscrit terminé, je l'ai invité à venir chez moi en entendre la lecture complète. Peut-être n'a-t-on pas encore perdu le souvenir de la promesse que je fis, aux pages liminaires, de fournir de cet entretien final, transformé en un vaste débat critique, un aperçu sommaire aux derniers feuillets de cet ouvrage. On l'y trouvera.

Le docteur Lucien Graux devait cette explication au lecteur, avant de s'effacer, de rentrer dans la coulisse et de laisser parler celui dont il s'est appliqué – tout son rôle se limite là – à ne pas trahir la pensée.

Vers la fin de mai 1919, me déclara donc mon ami médecin, je rentrais à Paris, après quelques semaines de villégiature sur la côte méditerranéenne. Le lendemain, à l'heure du déjeuner, Bernard, mon valet de Chambre, que j'avais retrouvé fatigué et visiblement préoccupé, m'annonce qu'il regrette beaucoup de quitter mon service, mais qu'il est d'un certain âge, qu'il a besoin de se reposer, et qu'il aimerait bien se retirer en Touraine pour vivre dans sa famille, près de cousins éloignés, avec les économies qu'il a faites sur ses gages. C'est là ce qu'on appelle, je crois, les petites misères domestiques. Je rends donc sa liberté à Bernard qui prend soin de se chercher et de me proposer un remplaçant. Il s'acquitte de sa mission en vingt-quatre heures. Il n'est pas allé bien loin. Dans le quartier même, il a su qu'un valet, dont on disait le plus grand bien, sortait de place, rue Dumont-d'Urville, où il servait chez le comte Louis de Marigonde. Philippe – c'était le prénom de cet homme – se présente, est accepté sur le vu de ses certificats qui sont excellents, et un bavardage de femmes de chambre, surpris derrière une porte, me fait bientôt connaître que mon nouveau serviteur est enchanté d'avoir trouvé emploi aux abords du Trocadéro, car il a, pour le XVe arrondissement, une prédilection marquée. Voilà qui va à merveille. En matière de bon personnel aucun facteur psychologique n'est à dédaigner. J'ai donc lieu de penser que le successeur de Bernard, entièrement satisfait de son sort, va être, dans l'exercice de sa profession, un sujet exemplaire.

Au début de juin, – je me souviens qu'après deux journées de lourde chaleur, la matinée était presque trop fraîche, – vers onze heures, j'accompagnais à pied, du côté de l'Étoile, mon ami le député Z... qui était venu, en passant, m'entretenir d'un petit scandale politique, ma foi, fort distrayant, lorsqu'à l'angle de l'ancienne avenue de Sofia, aujourd'hui dédiée aux Portugais, nous fûmes presque heurtés par un promeneur distrait, qui, tête basse et l'esprit ailleurs, tournait trop court l'angle de l'hôtel Majestic. Le rêveur hausse la main pour saluer et s'excuser, mais Z... l'a reconnu, et, jovial :

– Tiens, c'est vous, de Marigonde. Ah ! cette fois, je vous y prends à voyager dans la lune !

Le promeneur a esquissé un sourire pâle. Il tente, avec un effort qui n'échappe point à son interlocuteur, de répartir sur le même ton :

– Oh ! dans la lune, c'est... un peu loin.

– Vous me paraissez triste, mon cher, s'inquiète déjà mon ami, qui est sensible et ne sait pas feindre. Mme de Marigonde n'est pas malade ?

– Non, du tout, merci.

– Ah ! cela me rassure... Mais, laissez-moi vous présenter, messieurs.

J'apprends donc que Louis de Marigonde est un camarade de lycée, que l'on ne se voit peut-être pas très souvent « à cause de ces diables d'opinions politiques », mais qu'enfin on s'aime bien tout de même et que c'est toujours un vrai plaisir de se rencontrer.

C'est à ce moment que j'interviens. Le nom que je viens d'entendre plusieurs fois ne m'est pas absolument étranger. Mon valet Philippe l'a prononcé devant moi, il y a peu de jours, et j'ai pu le lire, tracé d'une main quelque peu découragée, au bas du bon certificat. J'apprends donc au comte mon voisin, qui veut bien sourire encore, l'entrée de son domestique à mon service.

– Ah ! c'est curieux, m'est-il répondu. Quelle coïncidence ! Eh bien, monsieur, je m'en réjouis pour vous. C'est un garçon irréprochable, parfaitement honnête. Il ne m'a quitté que de son plein gré, pour une raison toute personnelle. Je suis sûr que vous en serez satisfait.

Nous dialoguâmes encore un instant de la prochaine signature de la paix, de vagues remaniements ministériels dont on parlait alors, de la gloire déjà déclinante du tigre Clemenceau, mais je voyais bien que le comte avait beaucoup de peine à suivre la conversation, d'ailleurs menée à bâtons rompus, et qu'en répondant par monosyllabes, il poursuivait sa rêverie. Nous nous séparâmes enfin et, avant d'arriver aux Champs-Élysées, je savais le motif de ce vague à l'âme.

– Je n'ai pas voulu lui en parler, me confia Z..., mais il vient d'avoir une fichue secousse. L'affaire n'a pas été publiée. Je ne l'ai apprise que tout par hasard au cercle interallié. Figurez-vous qu'il y a quinze jours, dans une chasse à son château de Villemenou, – c'est du côté de Beauvais, – un malheureux jeune homme s'arrache la figure ; fusil éclaté, je ne sais quoi... Enfin, mort du coup, bien entendu ! C'est assez pour gâter une partie de plaisir. Depuis, cette histoire-là le hante. La victime allait se marier bientôt. La fiancée était là ; jugez du tableau ! Voilà la vie : c'est absurde, n'est-ce pas ?

Je ne sus, en vérité, que répondre. Mais pourquoi en cet instant, pensai-je intensément à Philippe, au silencieux et grave Philippe, qui, lui aussi, ne souriait jamais ?

Quand je descendis à mon cabinet de travail, ma dactylographe, sortant de son bureau sans être appelée, me remit quelques feuillets pliés en quatre. C'était le matin du vendredi 6 juin. A partir de ce moment, en cette fantastique aventure, je commençai à noter soigneusement les dates. Je ne

cédais pas, en ceci, à une usuelle habitude d'esprit, à ce besoin, qui est inné en moi, de précision, d'ordre et de méthode. Il est possible que, d'instinct, je pressentais, dès lors, les développements qu'allait prendre l'incident dont j'étais, en cet instant même, informé.

– Monsieur, voici ce que j'ai trouvé dans mon vestiaire, derrière la table des machines à écrire. Je ne sais ce que c'est.

La jeune fille retournait à son travail. Je regardai le papier, l'ouvris : cinq feuilles avec un texte dactylographié, compact, sans alinéas. Pour écrire, on s'était vraisemblablement servi d'une machine qui, dans ce vestiaire, avait été déposée depuis l'achèvement de la copie de nombreux textes italiens relatifs à un ouvrage d'ordre professionnel (neurologie), que je termine sans me presser. Cette littérature médicale est de mon ressort, et si l'histoire des de Marigonde et des Leclayre avait été aussi facile à traiter, j'aurais épargné, à l'historien des *Faussees Nouvelles de la Grande Guerre*, le souci de présenter, comme il convient, tous ces fantômes et toutes ces ombres².

L'occasion m'est bonne pour ouvrir une parenthèse nécessaire. On aurait tort de croire que je n'ai pas écrit ce livre, parce que je me refusais à signer une fiction. *Il n'y a rien de fictif, ici, rien d'inventé*. On m'a juré sur l'honneur que tout s'est réellement produit, en Espagne, à Paris, à Villemenou. Les seules inexactitudes qu'on n'a pu éviter, je les dénonce loyalement. Elles concernent les noms des personnages, leurs adresses, la désignation du château, supposé près de Beauvais et, en fait, dans une autre région meurtrie par la guerre. Ces nuances exceptées, le comte et la comtesse existent. Ils sont même fort connus et estimés dans la plus haute société parisienne. Le père de l'infortuné Paul est réellement un bijoutier. Il habite non loin du boulevard où j'ai fictivement situé ses ateliers. Elvire est savoyarde, Schulze est alsacien : ce ne sont pas des mythes. Je les ai reçus chez moi au cours du printemps de 1920. On verra que je fus chez l'un et chez l'autre en août de la même année. La maison de Schulze est bien à Saverne. Je ne me suis permis que de modifier certaines indications topographiques pour protéger contre l'indiscrétion des curieux l'ex-bijoutier devenu carrier. L'armateur Huvon-Delehougue existe. On ne me tiendra pas rigueur d'avoir fait de Boulogne le port d'attache de ses chalutiers. Ce n'est pas là, mais un peu plus au nord ou un peu plus au sud, sur les côtes de la Manche, que l'on pourrait les trouver si on allait les y chercher. J'ai dîné avant-hier avec le baron Renevel. Enfin, je n'ai pas besoin, en garantissant l'existence du médium Féliu, de prouver celle du docteur Gustave Geley, directeur de l'Institut métapsychique. C'est maintenant que j'ai le devoir de fournir ces diverses indications au lecteur, et maintenant seulement. Je veux admettre qu'elles lui feront accepter l'invraisemblable de ce qu'il connaît déjà, et l'inouï de ce qu'il va connaître. Loin de moi la fatuité de prétendre lui imposer une certitude. Bien au contraire, je le supplie de conserver, devant tous ces prodiges, l'intégralité de son esprit critique. C'est l'attitude où j'ai résolu de me tenir moi-même. J'enregistre, mais ne conclurai pas. Et pour tout dire, bien que les résurrections de Rafael Fuentes et de Paul Leclayre impliquent d'extraordinaires présomptions de certitude, je tiens, jusqu'à nouvel informé, à m'en référer aux connaissances positives que me donne la science moderne, à ne vouloir tout expliquer de ce mystère que par la raison et les causes naturelles, et à faire toutes réserves sur les hypothèses proposées par les fidèles Kardecien et les adeptes du spiritisme renaissant³.

² Cette phrase très aimable a été ajoutée, sur épreuves, à la requête expresse de mon ami le docteur X...., et de sa main même, en même temps que la parenthèse qui suit. L.-G.

³ J'espère que l'on excusera cette digression incidente dont je prends toute la responsabilité. Je l'estime utile pour deux raisons : dans une certaine mesure, elle peut faire consentir plus aisément à la réalité de ce récit ; et, d'autre part, – ce à quoi je tiens essentiellement, – elle met mon ami le docteur Lucien Graux hors de cause, dans le cas où l'on ne

* * *

Toutes portes closes, j'avais étalé les feuillets énigmatiques sur ma table, et je lisais. Je lisais, sans la moindre curiosité devant les premières lignes, agacé seulement d'un incident qui n'était pas prévu dans mon travail de la matinée et qui allait me voler dix minutes. Et puis, tout à coup, je lus dans une poussée de fièvre, avec une gloutonne avidité de l'esprit, exaspéré de la lenteur des yeux à suivre sur le papier la stupéfiante envolée de la pensée. Qu'on me pardonne, mais il est bon que je note en peu de mots l'attitude, ou, pour mieux dire, les attitudes psychologiques que j'eus alors. Je parcourus une sorte de champ prismatique mental et, en quelques instants, j'en explorai tous les segments diversement colorés. Je l'ai dit : au premier abord, ce fut l'ennui d'avoir à m'occuper d'une sottise commise par mon domestique. Et puis ce fut une sorte de stupeur. Comment ce valet écrivait-il cela ? Et ensuite, une véritable sympathie pour la « vérité » de ce que je découvrais. Oh ! cela ne dura pas. Je m'échappai de cet état d'âme, mais je dois convenir que, l'espace d'une page, j'étais en plein ciel, en plein astral et que je vivais avec les âmes désincarnées.

Fragilité de nos assurances philosophiques, de nos attestations de doctrinaires devant la béatitude et l'aveugle confiance des cerveaux imbibés de foi, macérés dans le mystère ! J'avais passé ma vie à creuser, dans le domaine de la matière, le sillon où je récoltais peu à peu mes lois fondamentales. Et il suffisait qu'au cours d'une matinée tout emplie d'un labeur prosaïque, brillât l'éclair d'une indéniable poésie, que cette poésie prit la forme d'une révélation directement apportée sous mon toit par un messenger de l'autre monde, pour que je me visse illuminé d'une clarté soudaine, d'un trait de foudre qui allait pulvériser mes idoles d'argile ? Cela ne dura pas. J'ai parlé d'un éclair, et c'est bien le mot qui convient à cette défection de ma certitude. L'excuse que je me fournis, après coup, je la trouve tout entière dans ma carrière de scientifique. Un bref instant, j'ai cru, disons mieux, j'ai failli croire, posséder la preuve que l'Au-delà des visionnaires était démontré. Puisqu'il y avait preuve, qu'avais-je mieux à faire que d'abdiquer ? Mais pour qui connaît le scrupule dans lequel vit incessamment le savant digne de ce nom, il n'y aura aucune difficulté à admettre que, moins de soixante secondes après ce « coup de tonnerre dans un ciel noir », je m'étais déjà ressaisi. La preuve ? Où donc était-elle, la preuve, le C. Q. F. D. sans lequel nous n'affirmons pas ? Tout ce récit restait pittoresque et d'une contexture émouvante. Mais les jeux des poètes, quelle que soit leur beauté, n'ont pas plus d'importance, dans le *Corpus* des Principes qui font la doctrine-mère des laboratoires, que ces pages de lyrisme éperdu où les imaginations combinées d'un Dante et d'un Milton agençaient, en un langage qui voulait être celui de Dieu parlant à Moïse sur le Tabor, des fables propres à réjouir les bénévoles lecteurs de la *Revue spirite* et du *Voile d'Isis*. Aussi vite je m'étais abandonné, aussi vite, redescendant des paradis des Réincarnés, je me retrouvais au plan de la terre, brandissant contre le fantôme, comme une massue, ma solide raison de positiviste. Je continuais à lire avec la même impatience de savoir la fin de cette histoire fantastique, mais elle n'était plus pour moi que du délire à la Swedenborg. Je me vengeais même en raillant impitoyablement, en riant de la niaiserie formidable, illimitée, qui caractérisait cette œuvre de fou mystique. Je me faisais honte, pour tout dire, d'avoir été non point au moment de lâcher pied, mais d'admettre l'éventualité même du monde futur. Des derniers paragraphes, je fis la lecture debout, presque à haute voix, marchant dans mon cabinet de travail, pesant du talon sur les ramages du tapis comme pour écraser sous

voudrait considérer – à tort – ce livre que comme un roman d'imagination. Le Docteur X...

mes pieds toute l'absurdité qui, régnant encore dans un monde épris de sens pratique, contrebattait sous le crâne des pauvres d'esprit tout notre acquit de matérialistes maîtres des grandes lois de la nature et répliquant aux « partisans de Dieu » ce que Laplace répondait à Napoléon : « Nous n'avons pas besoin de cette hypothèse ».

Voici ce qu'avait écrit mon stupide valet. Assoiffées de miracle, une « agitée » du baquet de Mesmer, une des amoureuses de Cagliostro, n'eussent pas répudié ce factum illusionniste :

« Je vous ai décidé, Philippe, à quitter votre lit, cette nuit, et à descendre dans ce bureau retiré, en prenant soin de n'éveiller personne, parce que j'ai besoin de vous pour une mission de bonté et d'amour. Vous avez, sans le savoir, la faculté d'écrire sous la dictée des morts. C'est une médiumnité précieuse et je vous invite à bénir la Providence qui, vous choisissant pour la réalisation de ses desseins, vous l'a attribuée à partir d'aujourd'hui et vous la maintiendra, jusqu'à ce que l'œuvre dont vous êtes l'instrument soit accomplie sur la terre et dans le ciel. Vous viendrez plusieurs fois, ici, devant cette machine que je désire utiliser. Elle est silencieuse, on ne l'entendra pas. Dans cette grande demeure, le bruit de votre clavier ne sera point perçu. Je préfère cette pratique à celle du crayon. Vous ne pouvez reconnaître les touches ? Ma main guidera la vôtre. Ne vous défendez pas. Laissez l'esprit de Paul Leclayre vous conduire. Copiez le texte en trois exemplaires. L'un sera pour le comte de Marigonde, l'autre pour mon père, Elvire et François Schulze. Vous conserverez le troisième. Ma volonté est que, tous, vous fassiez ce que je viendrai vous demander. Les objurgations des bons Esprits ne sont pas de celles que l'on discute longtemps. N'oubliez pas que, lorsqu'ils sont de ma catégorie, leurs conseils sont précieux et leurs désirs sont des ordres.

Parce premier message, je ne veux que vous rassurer, vous donner les preuves que, mort, je suis vivant et vous mettre dans l'état qu'il faut pour accepter la vérité et l'instruction de l'Invisible.

Et d'abord, mon pauvre ami, soyez consolé. Je ne veux plus que vous soyez affecté par le souvenir de ma fin. Il faut que vous continuiez à vivre sans porter le poids d'une faute dont vous n'êtes coupable en aucune façon. C'est là ma volonté absolue et je vous aiderai à accepter, bientôt sans arrière-pensée, que vous êtes étranger à ma mort. L'accident dont j'ai été victime n'a pas l'origine, ni la signification qui ont pu lui être données. Sans doute, a-t-on cru que les deux premières cartouches ont été singulièrement retirées de l'arme par la prudente main de maman Clotilde ou de maman Estrella. C'est une erreur que d'adopter cette version, et d'y faire intervenir le rôle des hôtes de l'Astral. Comment pourrait-on admettre qu'une balle de fusil a le pouvoir de faire le malheur d'un pauvre homme, s'il est protégé à la fois par l'âme de la mère qu'il eut sur la terre, et par l'âme d'une autre mère qu'il retrouva dans le ciel ? Si ces deux âmes *avaient pu* sauver ma vie ce jour-là, elles l'auraient fait en intercédant pour mon salut, et elles n'auraient, du reste, eu aucune crainte pour moi, quel que fût le péril, s'il n'avait été définitivement écrit au livre du destin, que ma dernière heure terrestre était enfin arrivée. Au-dessus du vœu des Esprits, il y a la volonté de la Providence, et c'est parce que la Providence l'avait décidé, que je suis mort d'un accident, auquel il est facile de trouver des raisons fortuites et toutes naturelles, sans prêter une défaillance aux Esprits qui veillaient sur moi. Tout simplement, les deux premières cartouches, par une imperfection du fusil ancien, avaient, du barillet, glissé dans le canon. Lorsque partit la troisième cartouche, elle rencontra l'obstacle et la triple charge fit éclater le métal. Ne cherchez pas d'autre explication, dans le plan où vous vivez, et dans le plan céleste : *Ceci est la vérité*. Et je suis tombé, le crâne ouvert, au moment où j'allais saisir l'un des plus nobles bonheurs de la créature, unir ma vie, que je croyais longue, à celle de ma bien-aimée Elvire. Les projets que font les hommes sont de l'argile dans la paume de Dieu. Il les modèle à son gré et continue d'heure en heure, depuis le premier jour, à créer le monde. Comment pourriez-vous, dans un immense

orgueil, croire que vous participez à ce divin labeur ? Qu'il vous suffise de vous savoir toujours protégés et, quels que soient vos malheurs, dans le creux de la Main qui vous a tirés du néant.

Quand vous et les autres relirez ces lignes, vous n'en croirez rien tout d'abord. Bien que, tous, vous soyez dès maintenant prévenus que les défunts se survivent, vous aurez de la difficulté à accepter que Paul Leclayre est là, et qu'il parle, et qu'il s'efforce d'organiser, pour le plus de joie et le plus de réconfort, l'existence de ceux qui ont la faiblesse de le pleurer. Le fait, que tant d'hommes nieraient, est pourtant incontestable. Vous en conviendrez assez promptement. Et vous attendrez mes communications, d'ici peu, avec impatience, comme si je vivais seulement dans un pays très éloigné, mais avec lequel les courriers s'échangent ponctuellement et sans naufrages.

J'admets, pour le présent, que vous ne croirez pas, tout d'abord, à la vérité de ce fait, si certain pourtant : « Paul est en communication avec nous ». Je n'eus pas votre incrédulité, en arrivant au ciel habité par ceux que tant d'ignorants croient *défunts*. Sitôt ma mort, les yeux de mon esprit se sont ouverts à la radieuse réalité de l'au-delà. Je sais bien que, dans certaines écoles de spirites, on professe une autre thèse, selon laquelle les trépassés, avant de concevoir leur état, ont une période de coma, où ils attendent la vague qui les emportera vers leur destinée céleste et qui les avancera vers leur sphère. Il ne faut dire que la vérité. Le véritable avancement vers la vérité de Dieu est, à la fois, le véritable avancement vers la vérité des hommes, et le véritable avancement vers la vérité des hommes est le véritable avancement vers la vérité de Dieu. Il faut donc réfuter dans le monde, autour de vous, et à toute occasion, que les morts, et particulièrement ceux qui furent arrachés à la vie par une circonstance violente, restent quelque temps dans ce que certains Esprits, communiquant imparfaitement l'enseignement de l'Astral, ont appelé *le noir*. Ce renseignement, donné dans cette forme, est inexact. Cette fausse opinion sera corrigée et remise au point dans les livres de doctrine, d'ici peu d'années, Sachez seulement qu'on a tort de supposer que la connaissance de la vie de Dieu *vient seulement aux morts de la terre quand ils ARRIVENT dans le ciel*. Contredisant toutes les opinions faites, je vous dis qu'ils connaissent leur sort, dans toute son étendue, *aussitôt qu'ils sont morts et qu'ils SONT SORTIS de l'enveloppe terrestre* : cela est la vérité de Dieu.

Ne pensez donc pas que mon âme ait été fracassée comme mon corps. Je ne dormais point, j'étais éveillé, déjà, quand vous portiez, baignée de sang, mon enveloppe de chair, à travers les pelouses, vers le château.

Ceci acquis, laissez-moi vous demander, mes amis, de faire un effort pour comprendre que, si le cerveau humain est une admirable mécanique, il reste cependant pétri de matière, et pesant, et inapte à concevoir ce qui, dans nos sphères, nous paraît d'une clarté si éclatante. Je vais être obligé de vous décrire des royaumes, des situations, des événements que vous ne pouvez imaginer, par vos faibles moyens, sous leurs fidèles apparences. Ma difficulté à vous instruire est d'autant plus grande que toutes vos théories, même les meilleures, sont erronées et chancellent faute de bases. Je viens de vous en donner un exemple. Vos religions ont détruit le pur enseignement des Prophéties en les accommodant pour l'œuvre de leur domination sur les âmes. Vos sciences, même les plus directement inspirées de Dieu, s'égarèrent en des concepts dont les prémisses sont déjà faussées. Vos sens suffisent à vos besoins, mais quel mur compact se dresse devant eux dès qu'ils prétendent voir, entendre, toucher, respirer et goûter tout ce qui fait la forme, la musique, la couleur, le parfum et la saveur du monde où me voilà transporté ! Les plus libres, les plus dégagés des esprits terrestres sont maintenus étroitement dans les fers. Leurs plus beaux discours ne sont que des balbutiements. J'éprouve un malaise presque insurmontable à choisir parmi vos mots, à en composer ma parole. Il importe que j'adapte ma pensée à la vôtre, et mon récit sera bien vague, je le crains, et bien incomplet. J'essayerai néanmoins, et, s'il est

nécessaire, peu à peu, je vous renseignerai plus complètement, quand mes vibrations et vos fluides, Philippe, se seront mieux accordés.

Sachez donc que je me voyais tout à coup dans un pays inconnu. Vous dirai-je qu'il y avait là des arbres, des prairies parées de fleurs, des rivières, et même des maisons ? Vous ne me croiriez pas, bien que je ne sache plus mentir. A proprement parler, ce n'étaient ni vos maisons, ni vos rivières, ni vos fleurs, ni vos arbres, mais d'autres, d'une substance distincte et qui me paraissaient, quoi qu'il en fût, de la même substance que les décors où vous vivez. Il m'est encore bien plus ardu de vous faire consentir que ces apparences et ces volumes n'étaient pas réduits à trois dimensions, qu'ici la quatrième dimension est une évidence au moins pour les esprits de ma classe. Plus difficilement encore vous figurerez-vous que, sous leurs aspects, toutes ces images ne sont point fixes et immuables, qu'elles modifient leurs contours sous l'influence de la musique, sous celle de courants qui passent. Ne cherchez point à vous expliquer comment ce que je suis bien obligé de nommer un palais, une terrasse, un bosquet, changent incessamment de coloration, de dispositif, si nous assemblons nos pensées dans un certain élan spirituel, si nous réunissons nos énergies pour vous aider, ou encore si nous prions, si nous chantons. Et c'est bien là traduire gauchement la vérité. Lumière, sons, parfums, saveur, idées émises, gestes faits, chaleur projetée, sensations tactiles ne sont, dans nos régions, qu'une même manifestation de la vie de l'Astral, que l'expression homogène de la force universelle, arbitrairement classée par vos savants en modalités hétérogènes.

Au premier instant où je me reconnus dans la campagne, alors que j'ignorais vers quel horizon porter mes pas, je n'avais aucune idée de ce prodige. Je l'ai appris, depuis, en explorant la magnifique région où j'ai eu le privilège d'être conduit, et où je me tiendrai parmi les Esprits mes frères, jusqu'à ma prochaine réincarnation. Sitôt que j'eus le courage de relever la tête et de promener mon regard autour de moi, je remarquai les perspectives riantes qui m'entouraient et sans m'étonner d'aucune manière de l'étrangeté de ma position, ainsi perdu dans un site aimable mais désert, je me laissai aller au plaisir du voyageur qui goûte l'agrément de panoramas nouveaux. Toutefois, et dans le même moment, je me sentis soudain tout pénétré d'un irrésistible bonheur, que troublait à peine un sentiment de tristesse, à l'évocation de ceux que j'avais laissés sur la terre et que je voyais, dans le salon du château, disposant mon corps sur un lit hâtivement improvisé. Ce n'est qu'un peu plus tard que j'en vins à compatir à leur désespoir. Mais en entrant dans le ciel, je m'y laissai submerger, emporter par la joie du prisonnier que l'on vient de mettre en liberté.

Qu'Elvire, en lisant ces pages, ne m'en fasse pas reproche. C'est la Loi et la Règle. Je ne me disais pas : « Où est-elle ? Pourquoi l'ai-je quittée ? Elle doit certainement m'attendre. Au plus vite, il me faut trouver les moyens de la rejoindre. Ne devons-nous pas nous marier ? » Je ne pensais à mon père, à Schulze, à notre maison, à la bague de fiançailles que j'avais ciselée de mes mains, qu'à travers une sorte de brume qui estompait les contours de la vie et des affections terrestres, jusqu'à les faire presque disparaître à mes yeux. J'étais dans le ravissement de la Nouvelle Lumière.

Enfin, je me levai, car je m'étais assis sur une pierre au bord d'un chemin, et je marchai un peu, en traversant une plaine. Je n'étais point fatigué, je n'avais pas faim. Ces misères et ces exigences de la chair m'étaient épargnées désormais. Je n'éprouvais qu'un désir, en comprenant que, si j'étais arrivé dans le royaume des Cieux, je n'avais pas encore foulé le sol de la province où je devrais vivre. Je souhaitais donc qu'un guide parût, me prît par la main et m'aidât à accomplir la seconde étape.

Précisément, je vis venir à moi deux femmes. L'originalité de leur costume me surprit, à distance.

Et j'étais stupéfait que de purs esprits pussent avoir, aux yeux d'un nouveau venu, une telle apparence de réalité terrestre. Lorsque maman était apparue chez nous pour écrire sur la glace, elle n'était qu'un nuage pâle. Mais, là-haut, ces deux êtres semblaient se draper dans des voiles matériels, longs, blancs et si purs, qu'ils rayonnaient de vibrante clarté d'entre leurs beaux plis retombants. Un autre voile, rabattu et que je supposai transparent, masquait leur visage. Je les abordai en leur prodiguant des marques de respect.

« Cher petit, prononça une voix, sous la gaze légère.

Et une autre : « Allons, il faut lui dire qui nous sommes. »

Aussitôt, la plus grande des femmes releva doucement son voile et je reconnus ma mère, Clotilde.

– Est-ce vous, maman, m'exclamai-je, saisi de stupeur, vous qui venez m'accueillir dans la patrie des morts !

– Mon enfant, c'est bien moi, répartit la chère défunte, et je suis accourue pour te recevoir. Ne t'inquiète pas : Celle qui m'accompagne t'aime bien aussi.

Je voulais embrasser ma mère, mais j'étais pénétré d'une telle allégresse que je m'immobilisais sur place. Je considérais la forme bien aimée, ma bonne maman, et, dans ma joie, je bénissais l'heureux instant qui m'avait fait Esprit comme elle, dans la béatitude céleste. Maintenant, nous allions vivre ensemble, et, je le croyais, pour n'être plus jamais séparés. Elle avait fait un long voyage et je la retrouvais dans le merveilleux pays où l'on échappe à tout souci.

Ainsi en présumas-je, sur le chemin, devant les deux femmes silencieuses, et je me méprenais fort sur la véritable carrière des âmes dans l'Astral, lorsque la voix maternelle – oh si douce ! – reprit :

– Mon petit Paul, te voilà donc parmi nous. Je t'attendais. J'étais prévenue de ton arrivée. Nous allons te conduire...

– Mais où irai-je donc ? Me séparera-t-on de toi ?

– Non. Tu resteras à mes côtés. Je vois bien que tu n'as pas peur de la mort.

– Je l'ai trop vue de fois, face à face, à la guerre.

– C'est pourquoi tu l'as acceptée en souriant. C'est bien, mon fils. Vertueux sur la terre, tu devais être heureux parmi nous, dès le premier instant.

– Oh ! ma mère bien aimée, je suis heureux comme je ne l'ai jamais été !!

Elle m'avait pris la main, et me regardait avec une immense tendresse. Et la deuxième femme, qui écartait son écharpe, prenait mon autre main, et elle me considérait, elle aussi, avec des yeux chargés d'une affectueuse bonté. Je ne savais encore qui était cette étrangère et pourtant, j'entendais une voix intérieure qui me disait : « Mets-toi donc à genoux. »

– Paul !

– Rafael !

Ensemble, mes guides avaient parlé, et je les avais toutes deux comprises. Comme si un bandeau se fût déchiré devant mes paupières, je reconnaissais, à côté de maman Clotilde, une autre mère que j'aurais eue, dans une autre existence, et je lui donnais un nom et je murmurais tour à tour :

– Clotilde ! Estrella ! et ces deux êtres me paraissaient également chers.

– Oui, c'est bien moi, *querido* Rafael, prononçait l'autre femme et tu ne te trompes pas. Je suis ta maman aussi. J'ai deux fois béni ta naissance, quand tu sortis de mon sein et quand tu sortis du sein de ma compagne. Nous te protégeons sur la terre et, d'un même cœur, nous faisons des vœux pour toi. Mais nous avons lu, au grand livre des âmes, que la tienne ne tarderait pas à nous rejoindre, et te voilà avec tes deux mères, dans la sphère où, mortes, elles vivaient de la seule véritable Vie, en attendant ta venue.

Emouvante révélation ! En renaissant dans le monde sublime des Esprits, je retrouvais deux

femmes qui, avec la même tendresse, m'avaient pressé contre leur cœur. Un flot de réminiscences m'envahissait. Comme si l'une à l'autre était enchevêtrée, je revivais mes deux plus récentes existences, mon père Leclayre et mon père Fuentes, l'atelier de bijouterie et les jardins de Vimianzo, la clairière sanglante, à Villemenou, et le canot chaviré sur les Roches-Traîtresses, dans la baie de Mujia. Mieux encore : plus loin dans le passé, je croyais distinguer d'autres vies, un long tournoi de guerre avec des Croisés, dans les sables de la Palestine ; une échoppe de modeste artisan, – à quelle époque, grand Dieu ! – sur les rives de la Seine, au pays de Lutèce ; des fers aux pieds dans un troupeau humain, poussé par des hommes demi-nus, vers la Rome des Césars. Mais ces complexes visions se noyaient sous un brouillard, et, dans cette minute ravie autant que douloureuse, je ne reconnaissais bien que le plus jeune Passé, ranimé devant moi par la présence de maman Estrella et de maman Clotilde.

Alors, je m'agenouillai pour recevoir deux bénédictions. Je pleurais. La conscience du deuil que je laissais derrière moi venait de se préciser tout à coup dans ma pensée. Grisé d'amour dans le ciel, je retournais ma commisération vers l'amour qui gémissait sur la terre. Et j'eus de la peine, en songeant à l'affliction des vivants. Je disais : Oh ! ma malheureuse Elvire ! Comme elle a dû souffrir ! N'est-elle pas morte aussi ?

Mes guides m'exhortaient, penchées vers mon visage : « Nous veillons sur elle. Tu nous aideras à De grands oiseaux blancs, lumineux comme des astres, passaient sur la campagne... Et je me laissai entraîner. »

Ma dactylographe frappait à la porte. C'était l'heure de dicter le courrier.

– Entrez, dis-je... Avez-vous lu cela, Christiane ? Je désignais les feuillets que j'achevais de dévorer.

– Je n'en ai rien lu. J'ai parcouru les trois premières lignes, et quand j'ai vu que c'était une lettre adressée à Philippe, je vous l'ai apportée.

– Et pourquoi ne la lui avoir pas remise, à lui ?

– En effet, je ne sais pas.

– Soit. Il se trouve que vous avez bien fait. Je dicterai les lettres cet après-midi : laissez-moi.

J'avais hâte d'être seul. Malgré son énorme sottise, la divagation écrite par Philippe, et dont il avait perdu un exemplaire, m'attirait, m'incitait à mille réflexions. J'aurais voulu faire venir cet homme, l'interroger, mais il était sorti une heure plus tôt, chargé par moi de diverses courses dans le centre de Paris. Dès qu'il rentrerait, je lui montrerais son élucubration et lui dirais de s'en aller. Je ne pouvais garder chez moi un fou, un individu qui se levait la nuit pour taper sur ma machine à écrire. Pourtant, après quelques minutes, ma résolution n'était plus si absolue. Si, par impossible, ce valet prétendait clandestinement faire de la belle prose, comme le cordonnier Hans Sachs faisait de la poésie, j'étais bien obligé de reconnaître qu'il ne manquait pas d'un véritable talent. Dans son récit, étaient ménagés des effets heureux, par une habile progression. Il y avait là de l'émotion, de la couleur, et un sens réel du fantastique. Devais-je supposer que Philippe céda au démon des belles-lettres, en tirant parti, adroitement, des incidents ou des accidents de sa vie ? Car, à envisager son cas de plus près, il n'avait enjolivé d'images, dans ces pages folles, que des événements dont je connaissais une partie. Il citait le comte de Marigonde, faisait allusion au château où s'était passé le drame dont m'avait parlé mon ami Z... Le reste n'était sans doute que broderie dont j'ignorais les figures et les arabesques.

Ce garçon déroba-t-il sous la livrée le mystère d'une destinée rompue, d'un passé qui l'aurait vu dans une condition sociale supérieure à celle qu'il occupait sous mon toit ? On connaissait de ces exemples où, sur l'océan de la vie, roulés par des vagues mauvaises, de beaux et magnifiques espoirs, partis pour la haute mer, étaient rejetés aux récifs de la rive et s'y brisaient dans le plus

brutal des naufrages. Avais-je pour valet un bachelier qui cachait ses talents, un intellectuel écœuré de la vanité de l'esprit et faisant, plumeau en main, l'acte de contrition du sage qui préfère humblement servir qu'orgueilleusement dominer ? Philippe payait-il dans l'effacement d'une vie de domestique les fautes d'un premier âge où il avait mésusé de son savoir, mal employé les facultés de son cerveau, et souillé peut-être les débuts d'une brillante carrière par un acte que la justice des hommes ne pardonne pas ?

Ainsi la folle du logis recommençait à danser une sarabande sous mon crâne et je me sentais incapable de la retenir dans cette chorégraphie éperdue, si nouvelle chez moi. Cet incident avait-il donc eu la puissance de perturbation nécessaire pour me faire sortir du cadre de toutes mes méthodes usuelles, pour rompre, en quelque sorte, mon armure de sang-froid et de scepticisme professionnels et pour me laisser nu, hésitant, troublé, incliné sous tous les vents de l'esprit, devant quelques feuilles de papier dactylographiées par un Ruy Blas moderne, atteint d'une assez peu commune dégénérescence mentale ?

Certes oui, le cas se limitait à cela même : la découverte d'un sujet intéressant et rare, et digne d'être étudié. Quelle candeur était la mienne et pourquoi m'apercevais-je si tard, après avoir tourné dans le labyrinthe de tous les doutes, de toutes les interventions du Divin, de toutes les magies des morts vivants, qu'il y avait là seulement un beau spécimen de psychose et que la chance l'apportait dans ma maison au moment exact où l'affection, jusqu'alors latente, entrait dans sa période aiguë et éclatait sous mes yeux pour la plus propice des observations ! C'était donc à merveille, et je retiendrais Philippe dans le champ de ma lorgnette. Je prendrais des notes autant qu'il en faudrait pour charpenter de constatations nombreuses le rapport que je signerais et déposerais sur le bureau de l'Académie de médecine, touchant ce genre de démence mystique où le malade éprouve un irrésistible besoin de consigner par écrit ses hallucinations auditives et visuelles. Pour commencer et pour me donner l'assurance que je m'étais complètement ressaisi, je montai à l'étage des serviteurs et pénétrai dans la chambre de Philippe. La première impression que j'en eus fut toute favorable. Mon valet de chambre avait de l'ordre et le souci de la netteté des choses. Avec le soin méticuleux d'une ménagère hollandaise, je le voyais, dans toute la maison, veiller à entretenir le poli des vieux bois sur les crédences, les bibliothèques, les tables et les fauteuils anciens. J'avais jugé qu'il était ennemi de la poussière et à la façon qu'il avait de faire la toilette matinale des objets, j'avais compris qu'il devait avoir pour le soin de lui-même des attentions égales. L'aspect de la chambre ne me détrompa point, bien au contraire. Philippe, je l'ai dit, était sorti, et, très exceptionnellement, de bonne heure. Or, tout, chez lui, était en place, irréprochablement.

Mais je ne venais pas là pour admirer les qualités domestiques de cet étrange personnage. Ce qu'il m'importait de découvrir, c'était, l'indice où je reconnaitrais la cause déterminante de sa douce et inoffensive aliénation. Selon toute vraisemblance, il ne tirait pas de son fonds propre ces récits astraux et ces inventions d'outre-tombe. Il avait lu, il cachait des ouvrages dans sa malle. Je devais découvrir qu'il pratiquait le spiritisme en chambre. Sur ces premières données, j'appuierais les faits que je mettrais à jour, plus tard, en interrogeant mon patient. Ma besogne de police commença tout aussitôt.

Il y avait précisément, contre la porte, un petit guéridon. Je savais que ce meuble léger était dans cette pièce depuis plusieurs années. Simple rencontre. Mais elle eût pu servir les goûts de mon valet. Ce guéridon, bien qu'encombrant un peu, n'avait pas été transporté par Philippe dans la chambre-grenier où l'on rassemble toutes les « inutilités ». Il l'avait gardé à ses côtés. L'employait-il la nuit ? Je ne le croyais pas : on aurait entendu le battement du pied sur les planchers. Néanmoins, il me fallait essayer de m'éclairer sur ce point. Le plateau présenté

obliquement, devant la fenêtre, sous un franc rayon de soleil, ne me montra aucune trace de doigt sur le bois. Mon bertillonage faisait faillite. Le soigneux Philippe, eût-il questionné les Esprits par l'alphabet des coups frappés, ne se fût pas permis de terminer la séance sans restituer, au meuble ciré, toute sa netteté, sous le triple frottis d'un chiffon de laine.

Je replaçai le trépied dans son coin et me retournai vers la malle entre-bâillée.

Il y avait peut-être quelque indiscretion à ouvrir ce meuble, mais je ne me laissai point retenir par des considérations si secondaires. La science excuse et légitime tout le hardi de certaines enquêtes et je relevai le couvercle, sans m'attarder à un plus long scrupule. Je vis, également rangés par piles bien bâties, des mouchoirs, des chemises et tout ce qui peut composer la lingerie d'un homme simple mais attentif à ne manquer de rien : le tout parfaitement repassé et, qui mieux est encore, catalogué dans un petit calepin que je trouvai dans une pochette à soufflet. C'est toute la littérature que contenait le bagage de Philippe. J'en excepte une liasse de lettres nouées d'une faveur dont le rose avait pâli depuis les temps et où, sans lire, je remarquai d'un coup d'œil que l'encre était presque absolument décolorée. Peut-être les suprêmes vestiges d'une lointaine aventure d'amour. Je sais bien que, en bonne logique, ces lettres pouvaient m'être d'un grand secours. Ce n'est pas dans les années immédiatement écoulées que l'on peut toujours, en matière de troubles mentaux, découvrir les causes génératrices du mal. Il est très possible que la liasse aux encres ternies eût pu me servir à titre de document plus ancien, mais après l'avoir tenue un instant dans le creux de ma paume, je la replaçai où je l'avais prise et fis le geste de saisir le rabattant de la serrure pour fermer la malle.

C'est à ce moment que s'est produit un phénomène qu'à ne parler que le langage de l'honnêteté du savant, je m'explique avec quelque difficulté. La position accroupie où je me trouvais me plaçait face au mur et tournant le dos au lit. La porte d'entrée et le guéridon qui l'avoisinaient étaient à environ trois mètres de moi, à droite et en arrière. J'abaissais le couvercle lorsque, simultanément, la porte, que j'avais fermée, s'ouvrit et le guéridon se renversa sur le plancher.

Surpris, et on l'eût été à moins, je me redresse, et sors sur le palier des domestiques. Pas âme qui vive. Je rentre dans la chambre, referme la porte, rétablis la petite table sur ses pieds et, incapable de repousser la discussion, avec moi-même, de ce double fait dont les raisons physiques m'échappent, je prends, en un instant, et pour en finir avec ma perplexité, le parti d'admettre que la porte s'ouvrit et que le guéridon chavira sous l'action d'un influx nerveux émané de ma personne. L'état de tension où je suis rend plausible, au moins je m'oblige à l'admettre, cette brusque extériorisation de force X, de fluide encore inconnu qui est en nous.

Et, sans me donner le temps de rechercher si cette explication dynamique me satisfait complètement, je m'approche d'une armoire où la clef est restée sur la serrure. C'est là, je le présume, que sont les bouquins où Philippe a appris le vocabulaire de l'astral et frayé avec la fable des morts immortels. J'ouvre. Rien qui ressemble à un manuel, à une bible spirite : des vêtements, des chaussures, et, sur la planche basse, enveloppé d'une étoffe qui laisse, par un coin, apparaître un luisant de métal, un objet que je veux connaître aussitôt. Je défais les plis de la gaine et mets à jour la partie inférieure d'un canon de fusil, largement éclaté. Le métal est comme mâchuré, barbelé par l'explosion.

Cette fois, je n'étais plus en pays inconnu. Je tirai de ma poche la copie du « message » et relus le paragraphe où il est dit : « Tout simplement, les deux premières cartouches, par une imperfection du fusil ancien, avaient, du barillet, glissé dans le canon. Lorsque partit la troisième cartouche, elle rencontra l'obstacle et la triple charge fit éclater le métal. Ne cherchez pas d'autre explication... *ceci est la vérité.* »

Je tenais donc entre mes mains un débris du fatal fusil qui avait tué ce Paul Leclayre, dont la

mort, à Villemenou, était encore toute récente. Philippe, extrêmement frappé par l'accident, en avait conservé une commotion telle qu'il en traduisait les effets, depuis vingt-quatre heures, par un somnambulisme d'un genre particulièrement original. Ainsi déduisais-je, en replaçant le lugubre souvenir de la chasse, sur sa planche, lorsque pour la seconde fois, la porte s'ouvrit et le guéridon s'abattit en travers du seuil. La manifestation ne me surprit plus, mais elle m'agaça. Je redescendis dans mon bureau : une demi-heure durant, je m'obstinai à lire le premier livre qui me tomba sous la main et à la page où il voulut bien s'ouvrir. C'était Platon, *le Banquet*. Je ne m'arrêtai qu'au paragraphe où Eryximaque prend la parole pour réclamer des discours et des chants : « Qu'allons-nous faire, Alcibiade ? Allons-nous rester ainsi, sans parler ni chanter après boire ? Allons-nous boire tout bonnement comme des gens altérés ? – Eryximaque, répondit Alcibiade, excellent fils du meilleur et du plus sage des pères, salut à toi. – A toi aussi, dit Eryximaque ; mais qu'allons-nous faire ? – Ce que tu ordonneras, car il faut obéir. Un médecin vaut à lui seul beaucoup d'autres hommes. Prescris donc ce que tu veux. »

Beaucoup d'autres hommes ? Médecin, j'étais pourtant, ce matin-là, bien mécontent de ma science. J'aurais voulu pouvoir prescrire pour moi-même quelque remède à la façon d'Eryximaque afin de me délivrer de ce malaise trouble dont je souffrais sans avoir le courage de me le définir.

Je retournais la copie en tous sens et me sentais de plus en plus perplexe. Sans m'en expliquer encore la raison, j'étais satisfait que Philippe dût revenir seulement à l'heure du déjeuner. Et tout à coup, je compris pourquoi cette absence était préférable à un interrogatoire immédiat. Comment n'y avais-je pas déjà pensé ? M. de Marigonde était triste. Je tenais là une excellente occasion de le distraire, ou de l'instruire. A bien réfléchir, ne devais-je pas le prévenir ? Somme toute, j'étais maintenant en droit de douter de la probité de son ex-serviteur. Et c'était là une version qui, pour n'avoir plus rien de scientifique, pouvait tout arranger, et mes incertitudes d'enquêteur, et la simple vérité d'un fait divers, qui ne valait ni tant d'errantes supputations, ni tant de graves hypothèses. D'où venait ce Philippe ? Que connaissait-on de son passé ? Dans cette histoire d'accident de chasse, quelle part un juge d'instruction eût-il pu faire, s'il en avait été prié, à la responsabilité du valet ? N'y avait-il pas davantage et pire, dans ce malheur ? Un esprit suspicieux pouvait l'admettre en considérant la fameuse communication de l'Astral comme un ingénieux plaidoyer *pro domo*. S'innocenter, ne fût-ce qu'à ses yeux, était peut-être le but que poursuivait, sciemment ou non, cet individu en rédigeant une fable aussi grotesque. Le « morceau » avait, certes, toute l'apparence d'une littérature d'aliéné, mais enfin, peut-être y avait-il là quelque mobile qui m'échappait. Mon voisin de la rue Dumont-d'Urville était un galant homme, et Philippe, qui sait, un fripon. Non, je ne devais pas conserver cette révélation pour moi seul. Je renverrais le domestique et j'avertirais l'ancien maître. J'eus, en un instant, trouvé l'adresse téléphonique que je cherchais et quand le comte fut à l'appareil, un curieux dialogue s'engagea.

– Monsieur de Marigonde ?

– Lui-même. Qui parle ?

– Monsieur le docteur X...., l'ami du député Z.... qui nous a présentés l'autre jour, avenue Kléber.

– Ah ! très bien, monsieur. Que me vaut l'honneur...

– Un fait assez étrange, relatif à... Philippe.

– Allons donc ! Mais encore...

– Monsieur, je crois nécessaire de vous rencontrer au plus tôt. J'ai mis la main, ce matin, chez moi, sur un document plutôt déconcertant, où il est question de vous et de faits qui vous ont

douloureusement affecté...

De Marigonde, au bout du fil, s'exclamait :

– Est-ce possible ?... Mais je sais ce que vous voulez dire ! Philippe vient de déposer chez mon portier un texte analogue...

– Et sans doute, répondis-je, – j'y pense maintenant, en effet, – il est allé porter le troisième exemplaire à ce M. Schulze dont il est parlé...

– Non, pas à Schulze, rectifiait le comte. A M. Leclayre, le père. Mais, il est délicat de converser de ces questions au téléphone. Voulez-vous me permettre de venir à l'instant chez vous ? Philippe est dans Paris, dites-vous ? C'est parfait.

– Il ne rentrera pas avant midi. Et je serai heureux de vous recevoir.

– Au mieux. Veuillez donc, je vous prie, me rappeler votre adresse... Pardon, vous dites ?... Ah !... C'est à deux pas. J'arrive.

Moins d'un quart d'heure après, on m'annonçait M. le comte Louis de Marigonde.

* * *

Dans le peu d'instant qui s'étaient écoulés entre le coup de téléphone et l'arrivée de mon visiteur, et après tant de brusques variantes dans mes interprétations, j'avais rapidement résumé la situation, telle qu'elle se présentait à moi, soudaine, imprévue, fantastique. Il me fallait bien en convenir, quelque répugnance de « sectaire » que j'eusse à approcher des problèmes qui faisaient la risée des Académies où je prenais mes dogmes, l'occasion m'était enfin fournie d'étudier, au moins le présumais-je, des phénomènes afférant à cet Au-delà où les spirites croient découvrir une foule d'extravagantes « certitudes ». J'allais peut-être me voir confronté avec tout un monde de phénomènes et de lois en absolue contradiction avec les constatations et les principes scientifiques dont j'avais été nourri, avec ce code de vérités acquises au seul examen de la matière, et qui, par des chemins divers, concouraient à me donner, depuis que je pensais, une philosophie, une morale, une méthode de vie, une très suffisante image du monde créé. Pour moi, et jusqu'à plus ample instruction, le cerveau sécrétait la pensée, comme le rein sécrétait l'urine. Dans l'architecture de l'écorce cérébrale, dans les méandres de l'encéphale, dans les rapports de la substance grise et des centres nerveux, par le jeu des cellules, des fibrilles et de leurs prolongements, j'expliquais, en anatomiste, tout le mécanisme d'une émerveilleante mais très plausible horlogerie. Je m'en tenais au polygone du professeur Grasset pour concevoir la différence des impulsions, des automatismes, de l'instinct et de l'intelligence en possession de son libre arbitre. Et c'est exactement à cause de ce libre arbitre même, et du droit que je revendiquais, pour l'homme, à l'examen indépendant, à la critique, à la preuve, que je ne croyais ni à l'âme, ni, par conséquent, à sa survie et à son immortalité. Je tenais pour des gobeurs ceux qui attendaient ou recevaient des révélations des morts. J'avais encore plus de pitié que de mépris pour les malheureux esclaves non seulement des dogmes élaborés au caprice des Conciles, mais encore de la foi religieuse, qui, béatement, acceptaient, pour postulat essentiel, le devoir de croire d'abord et de ne pas discuter ensuite. Je considérais les foules des fidèles, et de toutes confessions, comme des trembleurs devant la menace d'un châtement, comme des espèces de lâches qui ne pouvaient assumer la responsabilité de la vie droite et nette sans se garantir contre les repréailles de leur Dieu par la précaution, cousue de fil blanc, d'une absolution donnée à la dernière minute de leur existence trop souvent affranchie de scrupules. Dans les philosophies et les sciences, je m'exaspérais de voir se glisser timidement ou s'afficher avec éclat les métaphysiques et les « parts de responsabilité laissées à *la force créatrice*, au *principe initial*, dans la constitution des

mondes. » Force créatrice ? Principe initial ? Que signifiaient ces définitions vagues, ces verbiages prudents ? A quoi de telles concessions tendaient-elles ? A un déisme qui n'avait même pas le mérite de la franchise. J'aimais mieux ceux qui disent : « Il n'y a rien, que ce qui nous est tangible. Je suis *fini* ; au-delà de mon champ visuel, c'est l'*infini*. Entre moi et l'infini, il n'y a pas de commune mesure. » Je gardais sous les yeux, au plus respectable rayon de ma bibliothèque, la superbe édition de Gaspard Lavater, *L'art de connaître les hommes par la physionomie*, publiée en 1806 et 1807, et illustrée de 500 gravures exécutées sous l'inspection de M. Vincent, peintre, membre de l'Institut. C'était la seule concession que je faisais à la « Science en marge », et, bien entendu, malgré la notoriété de feu Desbarolles, je classais dans la même famille d'illusionnistes les chiromanciens, les somnambules, les interrogateurs du tarot, ceux du marc de café et du blanc d'œuf, les visionnaires de toutes catégories, les cabalistes, les occultistes, les naïfs du trépied des familles, les liseurs de la Clé des songes, les mages et, d'un mot soit dit, tous les sorciers modernes. Je déplorais que de remarquables personnalités, William Crookes, Stead, Flammarion, Myers, Maxwell, le professeur Richet, se fussent laissées égarer, hors des voies de la raison strictement matérialiste, par les prestidigitateurs du spiritisme, par les Robert Houdin évocateurs de spectres. Toute ma certitude tenait entière dans ce crâne que le Broca en redingote retourne entre ses doigts, sur son socle, à l'angle du boulevard Saint Germain et de la rue de l'Ecole-de-Médecine.

Cependant, et sans laisser entamer cette conviction rigoureuse, je ne dissimule pas que je me tenais prêt à regarder, à entendre, à apprécier sans ironie tout ce dont j'allais peut-être bientôt devenir témoin. Je n'avais à cela aucun mérite : j'estime que j'obéissais, en cédant à ce désir de contrôle attentif, au meilleur esprit scientifique, à celui qui ne doit rien répudier systématiquement, les faits à observer fussent-ils diamétralement contradictoires à ceux qu'après une mûre analyse, on considère comme définitivement acquis. La science a ses tours d'ivoire, et il faut le regretter. Dans ces tours, vivent quelques reclus opiniâtres qui, pourvus d'une suffisante provision d'axiomes et de formules, ont décidé de ne plus ouvrir les portes de leurs logis et d'attendre la mort, en se nourrissant sur leurs réserves. Les nouveaux aliments offerts par l'expérience à l'enquête ne les tentent plus. Ils sont satisfaits du pain rassis qu'ils ont autrefois pétri de leurs mains. La vraie connaissance pourtant est le contraire de cet exclusivisme. *L'homo sapiens*, quand il est loyal, redevient enfant dès que se dresse devant lui une manifestation inconnue. Le laboratoire n'est pas un temple : c'est l'école aux grammaires sans cesse retouchées. Quand le comte de Marigonde fit son premier pas dans mon cabinet de travail, je lui tendis la main. Par ce geste, j'accueillais, avec lui, le mystère et la « possibilité théorique » de tout ce que j'avais condamné. Qu'on ne l'oublie pas pourtant : cette courtoisie envers l'homme et les divulgations qu'il apportait, le cédèrent en moi, immédiatement, à l'esprit scrutateur le plus âprement tendu pour mettre en défaut le miracle et pour découvrir, sous le fait apparemment prodigieux, la loi naturelle... ou l'escroquerie.

J'attendais que l'entretien fût limité à quelques explications rétrospectives sur les personnages et les événements dont il était question dans l'improvisation de mon valet, mais je fus aussitôt submergé. En un langage clair, ordonné, et au reste avec un art de diseur fort agréable, mon hôte me dévoilait, confiant, de vastes horizons où bientôt s'accumulèrent tant de circonstances fabuleuses, que je dus faire effort pour enchaîner et associer, dans ma mémoire sursaturée, une énorme et stupéfiante suite d'épisodes. Nous partîmes de la rue Dumont-d'Urville, un matin du mois d'avril et je n'ai pas à décrire les sentiers où nous courûmes, dès lors, ni les océans qu'il nous fallut traverser, puisque ce sont exactement ceux où fut conduit le lecteur depuis qu'il a ouvert ces pages. Tant il est vrai qu'à me passionner au déroulement de ce conte magique, déjà, je reportais à

plus tard le soin d'étudier, en chimiste et en biologiste, la prétendue résurrection de Rafael Fuentes, pour n'être plus séduit que par l'idée d'agencer, chapitre par chapitre, en écrivain de jolies fables, les aventures de M. de Marigonde. C'est ainsi que, dans la suite, obsédé par le démon des romanciers, j'ai obtenu de mon voisin, qui est maintenant mon ami, son adhésion à la publication de RÉINCARNÉ.

Pour le présent, je surveillais cet homme, à vrai dire un inconnu pour moi. Bien qu'il y ait des détraqués qui parlent en montrant plus de bon sens que beaucoup d'êtres sains, le comte Louis n'était pas fou. Il s'exprimait avec une irréprochable logique et, deux fois, il se ménagea un *a parte* pour m'avertir qu'il se savait devant un médecin, qu'il n'ignorait pas ma secrète pensée préoccupée du cas psycho-pathologique, et qu'il concentrait tous ses efforts pour me dire, froidement, la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité. J'eus une franchise égale à la sienne, et je lui répondis qu'en effet, jusqu'à plus ample informé, je guettais en sa parole l'indice d'un déséquilibre cérébral. Il sourit, me serra la main encore, et continua : « Essayez. Nécessairement, je n'apporte pas de preuves... sous forme d'équations, ou de pièces anatomiques, telles que vous les concevez. » – « Je ne vous en demande pas », répliquai-je, « allez droit devant vous. »

– « Voici donc la suite. »

Ce duel ainsi engagé fut le plus délicieux de tous ceux où j'ai pu croiser le fer avec des malades à mentalité suspecte. Je n'en sortis pas touché, mais extrêmement désireux de recommencer la passe d'armes, quitte à laisser tomber mon fleuret, un jour, et à déclarer au comte qu'il avait, d'un coup droit, vaincu en moi le matérialiste. Cette victoire, je ne la lui ai pas donnée. Aujourd'hui encore, je reste fidèle à Broca. Mais on comprendra, en connaissant la fin de cette histoire, que j'en aie été assez intrigué pour demander à mes confrères de ne pas rejeter *ex abrupto* l'hypothèse des forces inconnues, à la façon que les imaginent, avec des nuances de chapelles, les spirites de toutes écoles. Il m'apparaît très nettement que dans un siècle, les obstinés incrédules de 1920 seront jugés comme de bien coupables savants s'ils descendent au creux de la tombe drapés dans leur autorité infaillible, avant d'avoir au moins prononcé le « Peut-être ? ». de Rabelais et le « To be or not to be » du prince d'Elseneur...

* * *

Le châtelain de Villemenou terminait son récit : j'apprenais que le crâne et les ossements de Francisco Fuentes avaient été enterrés, en présence du maire Pelissonnier, dans le cimetière du village. Nous nous accordions sur la nécessité de ne rien laisser deviner, à mon domestique, de ce que ses écrits éveillaient de curiosité en nous. Je me retins de faire connaître ma visite à la chambre du médium-valet et surtout, de parler d'un guéridon fantastique, ainsi que d'une porte pour le moins bizarre, qui m'avaient, une heure plus tôt, donné à réfléchir. Le comte quittait son fauteuil et se rapprochait d'une vitrine où j'ai réuni une collection d'ivoires anciens, lorsque, dans l'entre-bâillement de la baie qui, par un petit vestibule, conduit vers le hall, nous vîmes, debout, immobile, Philippe qui nous regardait. Il était rentré plus tôt que nous ne le supposions, et, incident qu'il eût été préférable d'éviter, il surprenait chez moi M. de Marigonde. Contrarié, je lui demandai assez brusquement ce qu'il faisait là et pourquoi il s'autorisait à pénétrer dans mon cabinet de travail sans signaler sa présence. Je n'obtins comme réponse qu'un sourire évasif. Philippe recula un peu, en jetant un coup d'œil rapide et inquiet sur ma table, où restaient éparpillés les feuillets perdus par lui. Le comte s'inclinait vers mon oreille et murmurait :

– Il a l'air étrange.

– Enfin, répondrez-vous ? insistai-je. Que venez-vous faire ici ? Je déteste ces façons, et tenez-le-

vous pour dit.

Philippe reculait encore, en saluant gauchement. Derrière lui, j'apercevais la sortie sur la galerie, et par où, évidemment, il allait s'en aller. Il prit, à ma plus grande surprise, un autre chemin, se porta, non à gauche, mais à droite, dans une bibliothèque close par une haute grille de fer forgé. Je m'élançai. Qu'allait faire cet hurluberlu dans une pièce sans issue ? Mais je ne pus retenir un cri. Philippe avait disparu, sans qu'il eût le temps matériel d'ouvrir la grille de fer. Je fis cinq pas du côté d'un salon où il était possible qu'il fût entré : la porte en était fermée à clé, et la clé sous ma main, dans la serrure.

J'eusse été abasourdi à moins. En me retournant, je vis que M. de Marigonde souriait.

– Personne, lui dis-je. Qu'en pensez-vous ?

– Rien que de très naturel et qui s'explique aisément.

– Mais encore ?

De Marigonde alluma une cigarette, et :

– Je suis persuadé que c'est... son double. Ce garçon, depuis ce matin, est alarmé. Il n'a retrouvé que deux copies. Il a présumé que la troisième vous a été remise. En ce moment, il est peut-être à un kilomètre d'ici, ou dans le métro, du côté de la Madeleine, et l'obsession le hante, et – ne vous moquez pas – il s'est dédoublé pour venir voir...

– Vous voulez rire ?

– Je ne ris pas du tout. D'ailleurs, c'est bien simple, téléphonez à votre concierge... Vous saurez s'il est là.

Vérification faite sur-le-champ, Philippe n'était pas revenu :

– Que vous disais-je ? triomphait l'hôte.

Je me défendais.

– Non, non, je n'empocherai pas cela si facilement. Nous venions de parler de lui. Toute votre mirobolante féerie m'a sans doute plus impressionné que je ne veux le laisser paraître. Nous avons cru... Ah ! mais non ! N'y comptez pas. Demain, vous me demanderiez de voir la Sainte Vierge de Saint-Honoré d'Eylau dans les arbres de la place Victor-Hugo... Minute !...

– J'attendais cela... L'hallucination communicative... Ah ! ces bons savants ! Tout ce qui ne fait pas pencher les plateaux de vos balances n'existe pas.

Je reconduisais le sympathique « gobeur ». Malgré sa complaisance à accepter d'emblée la réalité des mirages, et à cause de cela même, il me plaisait de plus en plus. Nous nous serrâmes cordialement la main sur le perron. Et c'est alors qu'au passage de la porte cochère, je vis s'avancer Philippe, chargé des paquets qu'il avait été chercher dans Paris, sur mon ordre. J'avais distinctement entendu le timbre de la sonnerie, à l'entrée, et aussitôt, le bruit du lourd vantail qui se refermait. Mon domestique avait le visage coloré et transpirait un peu. Celui qui, trois minutes plus tôt, avait surpris notre conversation, était blême, mais ce que j'observai de commun aussitôt, entre le « fantôme » et le vivant, ce fut ce bref regard que leva vers moi Philippe, un regard qui, de même que dans mon cabinet de travail, disait : « Avez-vous trouvé ? Avez-vous lu ? Avez-vous l'intention de me congédier maintenant que vous savez ? ... ».

De Marigonde, dissimulé dans une saillie de la pierre, n'avait pas été aperçu ; il retenait mes doigts et, malicieusement, clignait de l'œil. Je ne sus que lui répondre.

– C'est entendu... Mais que cela prouve-t-il ?... Nous en reparlerons.

* * *

En m'éveillant le lendemain matin, j'étais fermement décidé à ne pas m'en laisser imposer par

l'Au-delà. Le roman de Francisco Fuentes ressuscité était amusant, mais celui qui me l'avait conté n'en divaguait pas moins. Suggestionné, j'avais vu l'ombre de Philippe : c'était là, aux doctrines du comte, une concession d'ordre nerveux et émotif que, du reste, je m'expliquais aisément par d'autres raisons. Mais, des concessions de ce genre, assurément, je n'en ferais pas d'autres. Je m'observerais, me raidirais dorénavant devant tous les « phénomènes » éventuels. L'incident ne restait pas inutile. Il m'avait appris, par une expérience personnelle, le rôle considérable et majeur que tient la suggestion dans toutes les vocations spirites des Polyeuctes qui veulent détruire le paganisme des incroyants. Je redoublerais donc de précautions et je répondrais, aux fumées de trop beaux mirages, l'arme au poing, pour passer à travers et dire aux initiés de la Grande Mystification : « Vous voyez, messieurs, ce n'était que cela. Soyez donc plus sérieux à l'avenir. » Je me confirmai dans cette résolution en cherchant aux rayons de ma bibliothèque un livre qui pût m'aider à réagir contre l'absurde. Or, ma main se posa, au hasard, sur *L'Ame est immortelle*, de Gabriel Delanne. Déjà, pages 112 et suivantes, je lisais : « Si l'on peut admettre quelquefois l'hallucination pour cause du phénomène (des fantômes vivants), il est hors de doute que le plus grand nombre ne peut se comprendre qu'en admettant la bi-corporéité de l'être humain... Si l'on tient compte que l'image est matérialisée suffisamment pour ouvrir ou fermer une porte, – coïncidence vraiment frappante, c'était mon cas, tout à l'heure, donner des baisers, tenir un livre de prières, causer, etc., il faut admettre qu'il y a autre chose qu'une simple impression mentale. Nous concevons mieux un dédoublement momentané. Pendant la vie, l'âme est unie intimement au corps et ne s'en sépare complètement qu'à la mort, mais, sous l'action de diverses influences : sommeil naturel, sommeil provoqué, troubles pathologiques, ou émotion forte, il lui est possible de s'extérioriser assez pour se transporter, presque instantanément, dans un lieu déterminé ; arrivée là, elle peut se rendre visible de manière à être reconnue... La forme visible de l'âme est la copie absolue du corps terrestre il y a identité complète entre une personne et son double. » Ainsi, d'après Delanne, je n'avais pas rêvé les yeux ouverts. C'était là, à mon sens, un postulat gratuit, malgré les preuves fournies par Saint Antoine de Padoue, Saint François-Xavier, Marie d'Agréda et tels autres exemples rappelés par l'auteur spiritualiste Je discuterais donc, pied à pied, cette opinion audacieuse, le cas échéant.

Replaçant, non sans un peu de mauvaise humeur, le volume sur son rayon, j'en appelai encore à l'auxiliaire des livres en attirant, sans vérifier le titre, un autre ouvrage, sur le rayon supérieur. Confiant en la revanche que me donnerait le hasard, j'ouvris et lus : « Le surnaturel frappait à chaque instant les esprits des Grecs ; c'étaient des statues qui pleuraient et se déplaçaient ; c'étaient des temples fermés qui s'ouvraient d'eux-mêmes. – Ma porte, encore ma porte ! – Les récits d'Hérodote sont pleins de prodiges, dont quelques-uns ont de la poésie et de la grandeur. Quand les Perses sont près d'entrer dans l'Attique, il s'élève tout à coup sur la route qui conduisait à Eleusis une poussière mystérieuse et inexplicable, comme s'il passait une procession invisible, et on entend dans les airs la voix divine d'Iacchos ; ce sont les Dieux qui se retirent. Mais, d'autres prodiges sont bien étranges ; ainsi, il nous parle d'un temple près d'Halicarnasse où il poussait de la barbe à la prêtresse, quand quelque malheur se préparait... »

Une fatalité me poursuivait. En colère, je retournai l'ouvrage et lus, sur le dos, son titre et le nom de son auteur.

Le Christianisme et ses origines, de E. Havet, ne pouvait m'être, ce matin-là, d'aucune utilité ; je le remis en place et tendis la main vers *Force et matière*, du vieux matérialiste allemand Büchner, lorsque l'appel du téléphone retentit. C'était de Marigonde.

– Allô ?... Philippe est déjà sorti dix minutes ce matin, cher monsieur ?

– Je ne sais pas.

- Si. Il est venu m'apporter un deuxième message, dicté cette nuit.
- Je brûle d'en savoir le contenu, répondis-je. C'est à mon tour de vous demander d'aller vous voir sans délai.
- J'allais vous en prier.

Peu d'instant après, je serrais la main du délicieux crédule. En même temps que moi était arrivé à l'hôtel de la rue Dumont-d'Urville, un homme qui, dès le premier coup d'œil, me parut vieilli avant l'âge. Il était accompagné d'une jeune fille dont le visage pâle, aperçu d'abord dans l'écartement d'un long voile de deuil, avait, sous l'expression de la plus cruelle douleur, une beauté touchante. Dans le salon, je sus tout de suite que les visiteurs matinaux étaient Denis Leclayre, le bijoutier, et la malheureuse Elvire, infortunés héros d'une tragédie que, depuis la veille, je connaissais tout entière. Ils dirent que, pressentant une seconde dictée de Paul, ils n'avaient pu se déterminer à attendre que Philippe la leur fît parvenir par la poste, et qu'ils accouraient pour s'enquérir si leur grand ami n'avait rien reçu déjà. Et puis, ne fallait-il point parler de ce prodige encore, se concerter, bénir ensemble la Providence qui permettait, entre le cher mort et ceux qui le pleuraient, un trait d'union si miraculeux ? Et enfin, ne devait-on pas confesser l'irrévocable projet de la fiancée en larmes ? Paris lui était devenu odieux. Elle n'y pouvait plus vivre. Avec sa grand-mère Zéphirine, elle retournerait bientôt au doux pays de Savoie, là-haut, dans la montagne accueillante, à l'ombre des glaciers, tout près du ciel !

De Marigonde s'élevait contre une telle intention. Pourquoi fuir ! La comtesse nourrissait une autre espérance. Malade depuis la catastrophe de Villemenou, elle se relèverait assez promptement sans doute et Elvire Aiguebelle, sous son toit, serait comme la fille de la maison. Zéphirine aurait sa chambre ; elle y ferait de la dentelle, tout à son gré.

- Paul Leclayre n'était-il pas mon cher fils réincarné ? Vous alliez devenir sa femme, Elvire ; vous serez mon enfant !

A travers ses sanglots, la pauvrete déclinait l'offre si magnanime. Mais elle essuya les pleurs qui troublaient ses yeux couleur de l'eau du torrent. Son « père » lisait la deuxième lettre du mort :

« Le moment n'est pas encore venu de vous dévoiler, mes bons amis, ce que je prépare pour vous, mais ce moment ne tardera pas. Mon plus rayonnant bonheur, maintenant, serait de réussir à atténuer votre peine. J'y parviendrai, je le sais, avec l'aide des esprits maternels qui me guident. Écoutez la parole de celui qui n'est plus parmi vous, et qui, pourtant, n'a jamais été plus vivant. Papa et toi, Elvire, vous n'en doutez pas : vous savez que votre fils, que votre époux n'est point mort. Qui donc, il y a quelques heures, a transporté deux roses devant le portrait de maman Clotilde ? Elles étaient dans ma chambre et près de mon portrait. Elles ont traversé le mur et vous les avez retrouvées contre le cadre où se penche la douce image qui, là-haut, est, en ce moment, si souriante et si belle, inclinée sur mon épaule. »

- C'est vrai, intervint Denis. Le fait s'est produit hier soir, pendant le dîner. Je t'en ai fait part ce matin, n'est-ce pas, Elvire ?

Intimement et roidi dans ma cuirasse, je pensais : « Voilà le délire qui commence ».

De Marigonde continuait :

« La main qui a fait ce geste, c'est la mienne. Elle en fera d'autres. Celui-ci est pour vous remercier d'avoir si bien fleuri ma tombe. Je suis allé la voir au cimetière de Saint-Ouen. Mon enveloppe terrestre y repose. J'ai regardé mon visage mutilé et je n'ai pas eu peur. Non, je n'ai pas eu peur, car il n'est pas horrible. Tout ce qui est couché là n'est rien. Ce n'est qu'un misérable vêtement délabré. Avant peu, je ne le reconnaîtrai plus. Ne versez pas de larmes sur ce sol à peine refermé : vous me feriez bien du chagrin. Mon âme, encore une fois, n'est pas là. La visite au champ des défunts ne doit plus être pour vous qu'une occasion d'unir un peu plus vos pensées à la

mienne. Mais soyez bien avertis que je suis très souvent avec vous, dans notre maison, à l'atelier. Voulez-vous apprendre un détail qui vous étonnera ? Hier, c'était l'après-midi, – je suis revenu m'asseoir dans ton bureau, papa. Elvire est entrée. Elle s'est précisément laissé tomber sur le fauteuil où j'étais. Alors, sans rancune, je me suis placé à sa gauche, debout, et, sans qu'elle pût s'en douter, j'ai embrassé deux fois ses beaux cheveux d'or blond.

Il est bon que vous appreniez ceci dès aujourd'hui. Je suis prévenu que le malheur peut vous conseiller de prendre certaines décisions qui pourraient n'être pas raisonnables. En tout cas, elles ne sont pas celles où je veux vous voir vous fixer. Mon devoir est de vous éclairer si, en agissant inconsidérément, vous contrariez votre destinée. La sphère où je réside est plutôt élevée. Je suis mort jeune à Mujia, et jeune à Villemenou. Les courtes existences sont réservées aux êtres dont l'esprit s'est suffisamment réincarné pour qu'il puisse espérer le privilège de ne plus redescendre qu'une ou deux fois sur la terre et de vivre, ensuite, heureux, épuré, dans les seuls domaines de l'Astral. Je ne ferai plus qu'un unique voyage, revêtu d'un corps humain, au pays d'exil des âmes.

Je me connais douze existences terrestres dans le passé. Certaines furent bien dégradantes, d'autres les ont rachetées par la souffrance et l'effort sincère que j'y fis pour m'élever au-dessus de l'erreur et de la faute. Je dois beaucoup de ma rapide libération au fait d'avoir versé des larmes en voyant un jour passer, près de moi, ployant sous une croix, un homme où je devinais un dieu. Celui-là était le Christ et j'étais de la foule qui le vit supplicier. La volonté de mes juges est que je dois renaître encore au monde des humains, mais quand je le quitterai, je serai pour toujours un Esprit, rien qu'un Esprit. Je puis hâter cette délivrance en subissant une nouvelle vie corporelle dans un temps très prochain. C'est une épreuve, mais elle m'aidera à briser plus tôt la chaîne qui m'attache encore à la matière. Je l'accepterai volontiers et je vous en reparlerai sans vous faire attendre longtemps, car, mieux que personne, vous pouvez me servir dans cette œuvre émancipatrice.

Pour le présent, retenez seulement que ma condition spirituelle m'interdit d'utiliser divers moyens trop élémentaires, trop physiques, qui pourraient permettre à d'autres esprits de communiquer avec vous, tels, par exemple, que la table tournante. Si j'ai l'occasion d'y avoir recours, ce sera donc par l'intermédiaire d'un esprit de nature moins subtile que la mienne. Comprenez que je l'emploierai comme agent moteur. C'est assurément s'exprimer d'une façon bien « scientifique », soit dit pour employer un mot creux qui vous est cher, mais si les savants voulaient être moins matériels, les « fantômes » pourraient s'entendre avec eux pour l'adoption d'un commun langage. Je vous embrasse tous très tendrement et je vous bénis. Mes deux mères, Estrella et Clotilde, me chargent de vous assurer qu'elles vous protègent. »

J'avais impassiblement écouté cette épître, et souri – moi aussi sans rancune – à la pointe ironique, lancée, *in cauda*, contre les savants réfractaires à la vérité de l'autre monde. L'Ange Paul nous avait raconté des histoires très distrayantes et il eût fallu avoir un cœur de plomb pour n'être pas sensible à sa bonne pensée de nous bénir au dernier mot. La seule infirmité de son message, c'est qu'il était tissé de haute métempsycose et d'évangélisme à bon marché. Je n'y trouvais personnellement rien de solide à en retenir. Si : peut-être un peu plus d'admiration pour le génie imaginatif de mon valet de chambre. Le seul fait curieux était celui du transport des roses. Leclayre, questionné, m'affirma que, toutes portes absolument fermées, les fleurs n'avaient pu se frayer un chemin, d'une pièce à l'autre, qu'à travers la maçonnerie. Le moment n'était du reste guère propice à une enquête minutieuse. L'auditoire se déclarait émerveillé par la communication et le comte Louis en prenait texte pour réitérer à la jeune fille son vœu ardent de ne pas la voir quitter la capitale. Mais la Savoyarde se montrait obstinée autant que l'eût pu être une Bretonne et c'est à cet instant qu'à plusieurs reprises, dans un angle du salon, nous

entendîmes de violents craquements. Nous nous approchions, quand les bruits se renouvelèrent avec insistance. Ils parlaient d'un guéridon triangulaire à trois pieds où étaient empilés de vieux numéros du journal l'Aisne ⁴. Cédant à un brusque énervement, je poussai les journaux qui s'éparpillèrent sur le tapis et plaçai le guéridon au milieu de la pièce.

– C'est cela, approuvait Fuentes-Marigonde, il faut essayer. C'est ... l'agent moteur !

Il approcha fiévreusement deux sièges, contraignit Elvire à prendre place, s'assit devant elle ; tous deux imposaient les mains. Et après moins de deux minutes, le meuble s'inclina vers la fiancée du trépassé. Déjà les pieds retombaient, frappaient des coups. De ma poche, j'arrachai le Figaro du jour, et, tout en méprisant le grossier expédient de ce meuble parlant, sur la marge du journal, un crayon en main, je notai, après chaque temps d'arrêt, les lettres épelées.

La table, assez promptement, s'immobilisa. Le message-était « passé ».

– Cela a-t-il du sens ? demandait le comte anxieux, et dont le front s'emperlait de sueur.

Je lus :

« Je ne veux pas qu'Elvire aille en Savoie. Elle me fera plaisir et surtout elle accomplira son véritable devoir en restant à Paris : vous saurez pourquoi. Qu'elle croie son petit Paul qui, aujourd'hui, mêle à sa tendresse d'autrefois la saine et calme raison des Clairvoyants de l'Astral. Monsieur de Marigonde, pour m'exprimer ici, je me sers du vieux mendiant Diego, qui une nuit, dans la rue, à Vimianzo, vous a révélé tant de faits, et qui est tombé, sans vie, il y a une heure, subitement, devant la *posada* où vous l'avez rencontré naguère. »

En entendant énoncer ce dernier détail, j'avais frémi d'aise. Enfin, je les tenais tous ! Le comte et la jeune Aigubelle avaient commis la sottise de renoncer au ton vague de l'oracle pour préciser une circonstance, donner une date, signaler le décès d'un individu dans un lieu repérable. C'était de l'audace. J'exigerais que l'on fit une enquête.

Le pied de table épelait un adieu dans la bonne forme : « Vivez tous en paix. » Je crois bien que je lançai au guéridon un regard vainqueur et que je marmottai, entre mes dents, quelque menace comme : « A nous deux ! »

Une circonstance que je ne prévoyais pas m'obligea à quitter Paris, le lendemain 8 juin, et à voyager, dans l'ouest, pendant deux semaines. Cette absence prit fin le dimanche 22. Avant de partir, je n'avais prévenu personne, chez moi, des habitudes nocturnes de Philippe. Je comptais sur la prudence du valet, et sur son habileté à ne pas se laisser surprendre, s'il advenait que, par hasard, quelqu'un s'avisât de ses promenades dans l'immeuble. Les faits me donnèrent raison : on ne me signala rien d'anormal, et la machine à écrire avait été si soigneusement recouverte de son enveloppe que ma dactylographe me parut avoir complètement oublié l'incident du papier ramassé derrière la table.

Pourtant, Philippe était descendu à plusieurs reprises et, docile à l'ordre qui lui avait été donné dès le premier message, s'était empressé, à la suite de chaque séance, de faire parvenir les exemplaires à leur adresse. Plusieurs de ces documents me furent communiqués à la fois. Je les transcrivis avec un minimum de commentaires, pour ne pas alourdir le récit.

« En mon troisième entretien, je veux vous faire approcher un peu plus d'une vérité qui vous sera

⁴ Je sus plus tard que de Marigonde possédait, non loin de Soissons, quelques fermes, d'ailleurs ravagées par la guerre.

très prochainement connue. Je ne vous la révélerai pourtant pas encore, car elle peut blesser en vos cœurs des sentiments pieux et louables, et j'ai le devoir, comme tous les esprits penchés vers leurs frères d'en bas, de ménager vos douleurs tout en les réconfortant. Habituez-vous seulement à la pensée que les lois morales sur lesquelles vous vous appuyez pourraient utilement supporter d'importantes retouches et que vos plus grands philosophes, vos plus illustres législateurs ne surent, pour policer les sociétés, qu'ébaucher des architectures puérides et vaines.

Vous vivez sur ces systèmes comme les mathématiciens vivent sur leurs équations et comme les religions s'équilibrent sur leurs dogmes. Ma première stupeur lorsque, arrivé dans l'Astral, je me suis retourné vers vos « vérités » fondamentales et toute la charpente de vos connaissances, a été de constater que tout n'y était bâti qu'à chevilles, clous, et pièces rajoutées, pour une œuvre dont la piètre stabilité fait pitié aux hôtes du firmament. On n'imagine pas que vous puissiez être fiers de cette construction aux mille tours baroques sur le sommet desquelles vos ministres des dieux païens, vos légistes des Codes sans justice, vos philosophes des manuels sans certitudes, vos chimistes et vos physiciens, gesticulent à grands bras pour attester à la fois, devant le Ciel, de leur supra-clairvoyance, et devant les hommes, des lumières dont ils prétendent avoir, pour son bien, éclairé l'humanité. Ces pauvres fantoches affligent ceux qui ont passé, comme moi, les portes de la connaissance de l'harmonie et de la vie éternelles, et nous ririons de vos égarements si nous n'avions le devoir fraternel d'en pleurer. Nous restons, mes frères désincarnés et moi, stupéfaits de ce que contient de fatuité, de vanité, d'orgueil impie, d'ignorance organisée, de points de vue sacrilèges, de blasphèmes dégradants, tout ce qui fait sur votre terre le Chiffre et la Loi, la Morale et la Croyance.

Et que ne vous dirais-je de vos habitudes sociales, des usages qui régissent vos deuils, du respect monstrueux que vous prodiguez à la chair des morts, des règles que vous mettez en œuvre pour ordonner, dans son détail, l'existence des vivants, afin que chacun donne à autrui ce que vous avez la candeur d'appeler le meilleur exemple ! Les traditions consacrées, bien souvent archaïques et désuètes, incomprises et faussées parce que vous en avez oublié les pures et logiques origines, commandent vos gestes, vos actes, vos décisions, et guident tous vos pas. Toutes ces traditions sont généralement devenues inopportunes et insensées pour avoir été déformées au mépris de leur séculaire raison d'être. Vous saurez avant peu les motifs qui me portent à vous parler de ces erreurs humaines, sur un ton encore énigmatique. Laissons-les pour l'instant dans l'ombre : le voile s'écartera et je vous montrerai la lumière.

Pour vous diriger vers l'Intelligence et la Clarté, je vous demande aujourd'hui de mettre vos chères mains dans les miennes et de marcher avec assurance à travers les merveilleuses régions où je vais tenter de vous élever avec la permission de mes Guides spirituels.

Depuis que j'ai rouvert mes yeux dans l'harmonieuse paix de l'Astral, depuis que j'ai l'exacte notion du vrai destin des âmes sorties de la prison de la matière, je sais quelle est ma première mission d'outre-tombe. Elle est plus admirable que toutes celles que j'eus à assumer après mes divers séjours sur la terre. J'aperçois votre affliction dans toute son étendue. Je sais comment je pourrai effacer vos larmes et faire renaître votre bonheur. Un ardent projet s'est formé en moi : je n'aurai de joie complète qu'au matin où j'acquerrai la conviction de le voir aboutir.

Je vous en ai déjà fait la confidence, en des termes vagues. Relisez mes messages. C'est pour courir au-devant de cette aube bénie, pour consommer, aussi précipitamment que possible, le sacrifice tant espéré, que j'ai demandé à deux esprits-guides, descendus, à ma prière, des sphères supérieures, de m'escorter jusqu'au lieu où je savais obtenir *l'appui et l'autorisation*. *Appui*, parce que l'œuvre ne peut être réalisée de mes seules mains et qu'il y faut le soutien des Puissances qui administrent ma destinée et la vôtre. *Autorisation* parce que mon vœu ne peut devenir réalité

qu'avec l'octroi des Grands Juges qui disposent de mon avenir dans le monde des Anges et dans le monde des hommes. Mes amis, pourquoi ne puis-je pas trouver la forme de langage qui conviendrait à vous décrire ces royaumes éblouissants ? Ce n'est que par images approximatives qu'il faut essayer de vous en révéler les beautés.

Nous partîmes et déjà je sentais, autour de moi, un plus vivifiant rayonnement, la caresse d'une « atmosphère » plus suave et plus épurée. Nous touchions les frontières d'un monde nouveau. Je voyais derrière moi celui que je quittais. Une angoisse me contraignait à ralentir mon essor. Les esprits étincelants qui me guidaient m'exhortèrent au courage, et j'osai m'avancer encore. Mais, à mes yeux, apparaissait comme un large gouffre où je comprenais bien que je m'engloutirais si quelque secours ne m'était apporté pour rejoindre l'autre rive. Je me considérais, humble Esprit bleu, perdu dans ces radieux domaines inconnus, et malgré le bon sourire de mes compagnons, je ne pouvais me retenir d'avoir peur. Je viens de vous dire que je suis un esprit bleu et je vous dois à ce propos une explication que vous n'oublierez pas.

Selon leur état d'affranchissement et de pureté, les âmes des prétendus défunts se classent au ciel dans des régions superposées et distinctes. Les esprits lourds, encore attachés à la matière par de nombreux liens, sont de sombre couleur. Les esprits plus épurés ont des tonalités plus claires. J'ai le bonheur d'être parmi les élus de couleur bleu céleste, un peu foncé. Mais, au-dessus de moi, et jusqu'aux gammes colorées les plus suaves, quelles merveilles ne vois-je pas, au prisme des plus nobles âmes ! C'est vers ces régions des Esprits de pure lumière que j'allais, et en tremblant plus que jamais, depuis que, devant moi, s'était ouvert le gouffre infranchissable...

Alors, et au moment où je désespérais, du bord opposé, je vis se détacher comme un fuseau de lumière blanche. Il se coucha, large pont d'argent, sur l'abîme, et nous avançâmes. Je distinguais, au loin, à la sortie du « pont », l'esprit guetteur qui venait de créer pour moi ce chemin ferme et droit. Quand nous fûmes près de lui, le pont se brisa, et l'hôte, affectueux pour le pèlerin, dit : « Allez sans crainte. »

Nous étions dans une contrée beaucoup plus radieuse que celle où j'avais résidé jusqu'à ce moment inoubliable. Nous voyions tout autour de nous circuler des esprits d'une blancheur immaculée, et je compris que ceux-là devaient avoir vécu des jours bien plus édifiants que les miens. Je me souvenais de toutes mes fautes, et me reconnaissais indigne de frôler ces âmes d'élite. Pourtant, pas une ne me refusait son salut et assurément j'étais reçu en ami. Je crus même comprendre que chacun de ces Esprits, en passant et en posant sur moi son affectueux regard, me déléguait un peu plus de vaillance, pour continuer mon chemin redoutable. Quand j'en eus croisé un certain nombre, je me sentis l'allure plus légère, le pas moins pesant. Pourtant, il me paraissait que je gardais une sorte de notion du temps, car j'osai dire à mes compagnons que la route était bien longue. On m'expliqua que c'était là seulement une illusion, car, en vérité, nous franchissions des espaces prodigieux avec une rapidité beaucoup plus grande que celle de l'éclair. Mais ma nature d'esprit inférieur était la cause du sentiment que j'éprouvais, et il me fut affirmé que nous atteindrions sans obstacle le terme proposé.

Ainsi, nous en vîmes à un second précipice au fond duquel je voyais tourbillonner, comme les eaux d'un torrent de lumière, des arcs-en-ciel enchevêtrés, fracassant l'un contre l'autre leurs arcs tout diaprés de ce que vous appelleriez les sept couleurs du spectre, mais où, avec le regard de l'esprit, je reconnaissais des milliers et des milliers de tonalités ! Vous ne pouvez vous en donner idée, même approximative, fissiez-vous étinceler dans la clarté d'un midi radieux les pierreries les plus précieuses. Presque aussitôt un nouveau pont fut projeté par un veilleur dont la tunique, d'un éclat presque impossible à soutenir, brillait, dans la distance, comme un soleil.

J'avais cru, chez les esprits blancs, voir les âmes les plus éblouissantes de nos sphères. Ils étaient

si beaux, ces frères sublimes de la neige ! Cependant, combien pâles restaient-ils, si je les comparais à ceux qui m'entouraient depuis mon arrivée dans cette autre patrie des plus dignes Elus ! Leur blancheur défie ici toute comparaison avec la plus immaculée pureté dont se peuvent parer les ailes de vos cygnes et de vos colombes. Je renoncerais à vous la faire concevoir. A peine oserai-je vous suggérer que je poursuivais mon étape dernière au milieu d'un monde de constellations. Toutes vibraient en lumière, en chaleur, en harmonies sonores et colorées. Je fermais les yeux, aveuglé par ces astres glorieux. Ne m'eût-on soutenu encore, et presque porté parce que je défaillais, que j'eusse été dans l'impuissance de me détacher de l'endroit où quelques-uns d'entre eux venaient de m'accueillir avec des témoignages d'affection toute fraternelle.

Cédant à la fin au conseil de mes mentors, j'essayai de soutenir le fulgurant aspect de ces Elites. J'avais peine à croire, bien qu'on me le donnât comme certain, que pussent exister, plus loin, et... plus haut, des désincarnés d'une essence infiniment plus parfaite, et tels, en leur béatitude, que les esprits de la zone où nous étions ne pouvaient en aucune manière s'imaginer la sublimité de ces Puissances. Ce sont ceux-là que vos religions nomment les Archanges, les Séraphins, les Béatitudes et les Trônes.

Nous approchions du but qui me paraissait de plus en plus reculé. Ne croyez pas, je vous le demande de toutes mes forces, que j'allais comparaître devant un tribunal, subir l'interrogation d'un juge. Dans cet ordre d'idées, – je ne vous le redirai jamais assez, – tous les dogmes humains ont corrompu la vérité de l'Au-delà. La justice règne parmi les Esprits, il est vrai, mais en aucune façon sous la forme que lui prêtent les Églises, toutes les Églises. Elles ont dénaturé, – et comment eût-il pu en être autrement ? – la beauté des arbitrages spirituels où la loi du châtement éternel est inconnue et où, pour le coupable, le rachat est toujours permis. Pas une âme n'est irrémédiablement perdue par une répréhensible existence terrestre. Le droit d'œuvrer pour son ascension reste acquis à la plus noire, à la plus souillée. Toutes montent ! Toutes, après le calvaire des épreuves, se rédiment et touchent le seuil des extases conquises. D'autres gravissent et graviront, éternellement, derrière elles, dégagées des ténèbres de ce que vos biologistes appellent, dans un autre ordre d'idées et de faits, « l'existence embryonnaire ». Et celles-là prennent leur rang parmi les autres, s'élèvent sur l'échelle sans fin, et d'autres s'y accrochent sur leurs traces, qui se libèrent du néant. Et toutes « gagnent leurs degrés », retombent, se ressaisissent, émergent de la nuit pour entrer, au prix de l'épreuve réitérée, dans la lumière du paradis conquis.

Je devais vous prévenir de cette certitude, car elle est capitale. Elle vous servira pour comprendre que je n'entrais pas au prétoire, en m'avançant jusqu'auprès des Purs à qui je me disposais à adresser ma supplique, avec les marques d'un respect que vos Rois ne connaîtront jamais. Ce souhait d'une âme prête à un nouveau sacrifice allègrement désiré n'était pas de ceux qui doivent être écartés sans examen. Bien d'autres âmes en avaient formé d'analogues, et avaient vu couronner aussitôt leurs espoirs. Une seule considération pouvait me faire échouer : c'était qu'un rôle m'eût déjà été assigné, qui ne fût point conciliable avec le sort que je souhaitais. Nous avons, dans l'Au-delà, selon nos mérites et nos aptitudes, bien des missions à remplir. Ne tentez pas de déchiffrer ce qu'elles peuvent être. L'une d'elles m'était peut-être réservée, sans que j'en fusse averti... Mais mon imploration fut si fervente qu'elle émut les maîtres de mon avenir. J'eus l'exaltante récompense d'apprendre que mon ambition n'était pas condamnable, et je fus même félicité pour avoir préféré, à un long repos, l'activité et les fatigues qu'elle entraîne. Par les mêmes admirables voies, je fus reconduit dans ma famille d'Esprits bleus. J'étais si ému, je me sentais si bouleversé par la joie d'avoir triomphé, par l'ivresse de repartir avec l'approbation des Grands Juges, que je franchis les deux ponts sans m'alarmer de la profondeur des ravins vertigineux.

Nous revînmes par une route très détournée. Elle m'amena sur la berge d'un large fleuve que je dus accepter de traverser aussitôt. Fébrile, sans peur, je me livre au courant furieux. Je sais que je toucherai l'autre bord. Chaque flot me soulève, m'avance et je ne sais si ce n'est ma confiance ou mon allégresse qui me portent.

Promptement, je prends pied sur le sable fin, et je cours, en criant mon bonheur ! Je ne retrouve un peu de calme qu'aux bords de mon ciel familial, pour remercier les deux bienfaiteurs à qui je dois d'avoir pu accéder aux régions interdites. Depuis lors, un si doux contentement ne m'a point quitté. Je vis avec lui ; je suis baigné dans son onde fraîche, j'y suis bercé de vague en vague et je vous dirai pourquoi, jusque dans la vie de la terre, vous devez vous y plonger avec moi. »

Quand j'eus terminé ce troisième morceau de littérature spirite composé par l'imaginaire Philippe, je ne pus retenir un semblant d'admiration pour ce romancier égaré dans la rubrique des gens de maison. Était-il possible que, dès l'école primaire, un instituteur n'ait pas discerné dans ce littérateur-né l'étoffe de ce qu'il eût pu devenir, si, gratifié de bourses par le ministère de l'Instruction publique, on l'avait poussé jusqu'au baccalauréat. Philippe époussetait mes meubles : il était moins qu'un tapissier. Louis XIV l'eût peut-être fait coucher au Louvre !

Le message numéroté IV était d'un caractère moins poétique. « L'auteur » essayait d'y faire comprendre, aux pesants ignares que nous sommes, et dans un bizarre langage scientifique, le mécanisme de l'énergie dans l'Astral. Cette abstraction ne le détournait pas de l'objectif encore obscur, et probablement très concret, qu'il s'était proposé en allant saluer les arbitres de la haute Obédience.

« Il est nécessaire que je vous entretienne un instant de la transmutation de l'énergie. Ne vous étonnez pas de me voir aborder de plain-pied, et sans autre préambule, une question qui vous paraît si éloignée des préoccupations sentimentales de vos cœurs blessés. N'oubliez-pas que, tout en connaissant beaucoup des secrets que vous ignorerez toujours, les Esprits ne cherchent point à briller par leur science. Ils veulent seulement instruire ceux qu'ils aiment et qu'ils désirent conduire vers des certitudes mieux fondées que les misérables hypothèses de vos Sorbonnes terrestres. Ce que je vais vous dire vous aidera à comprendre, dans une mesure malheureusement toute relative, l'action que j'exerce en ce moment sur vous pour vous amener à dédaigner certains des « usages sociaux », des préjugés et des scrupules dont je vous parlais hier. Vous lutterez, mais j'agis, et je finirai bien par être plus fort que vous. Je vous amènerai à céder à ma volonté, et très vite, parce qu'à cette volonté s'ajoutent celles de cinq éminents compagnons célestes décidés à me prêter leur auxiliaire. Quand vous saurez le mobile de cette affectueuse bataille, entre vous et moi, vous ne tenterez pas de la prolonger longtemps. Vous souffririez, vous me feriez souffrir. Nous perdrons du temps. Et, à quoi bon, puisque vous devez déposer les armes ?

Laissez-moi vous demander d'oublier la définition grossière que vos savants vous donnent de l'énergie telle qu'ils la comprennent, dans leur extravagance sans limites. Leurs dernières découvertes sont peut-être moins complètement absurdes que leurs affirmations passées, mais ils auraient tort de jurer, du haut de leurs chaires, qu'ils ont enfin établi les justes formes de pensée et de langage qui fixent à tout jamais la signification du mot *Energie*. Il faut comprendre ce mot dans un tout autre sens qu'ils ne le font, et, tenant compte de l'imperfection de votre entendement, je crois trouver la plus claire formule en vous disant que, pour nous, l'énergie est l'agent psychique qui transforme l'émission de la volonté en une force effective, mesurable, capable d'influencer l'esprit des êtres vivants et de discipliner la matière inerte jusqu'à la faire obéir, sans erreurs ni défaillances, aux lois fondamentales de la Vie. C'est par cette puissance motrice et créatrice constamment en action dans nos sphères, que, – selon la qualité des Esprits conseillers, – sont inspirés en bien ou en mal, vos cerveaux, non seulement sur la terre, mais dans Mars et

dans tous les mondes habités. C'est par elle que, de saison en saison, d'âge en âge, ces mondes voient leurs formes renouvelées, tant dans la vie des végétaux que dans la vie animale et dans tout ce que vous nommez, sans trop savoir ce que vous dites, les « manifestations de la nature ». Nous sommes ici entraînés pour cette fonction animatrice, et nous pouvons, par la projection de nos volontés sur le plan terrestre, engendrer cette formidable vague de vibrations qui déferle dans les espaces et qui, touchant aux rivages des humains, y suscite tous vos élans vers le bien, vers le progrès, vers la connaissance, en même temps qu'elle fait fleurir vos roses, qu'elle poudre les ailes des papillons et donne la santé à vos enfants.

Voilà, mes amis, en dépit de tous les systèmes matérialistes, ce qu'est l'énergie ! Récemment, vous avez vaguement soupçonné cette vérité en essayant de prouver dans vos laboratoires que toutes les molécules de l'atome ne sont que vibrations. Élargissez l'orbite de ces gravitations minuscules. Amplifiez-le jusqu'à l'infini, et vous verrez mieux la lumière de la Divine Révélation. Vos chimistes et vos biologistes, du jour où ils ont accepté cette théorie des « bombardements » moléculaires, sont devenus, sans le savoir, – et peut-être seraient-ils furieux d'en être prévenus, – comme les grands prêtres d'une religion nouvelle qui ne pourrait sauver l'humanité vautrée dans la boue des doctrines où l'âme n'intervient pas, mais qui peut la mettre en marche, d'un pas mieux assuré, vers la vérité de l'Esprit. *Votre toute dernière explication de la matière, c'est l'aurore du véritable spiritualisme enfin triomphant.*

Je vous prie de me pardonner ces commentaires qui, j'en ai peur, vous déconcertent beaucoup ; je ne vous en accablerai pas. Même réduits à ces quelques rudiments, je pressens qu'ils porteront en vous de bons effets. Elvire, c'est à toi maintenant que je m'adresse. Ecoute-moi, crois-moi, accepte ma parole comme celle d'un ami sûr, incapable de te mentir et éperdument désireux de toucher ton âme après avoir été passionnément attaché à mériter ton cœur. C'est sur toi que je concentre la plus grande part de cette énergie par laquelle je veux préparer ton bonheur. Tu sais comme je t'ai aimée. Cet amour d'en bas n'était rien, cependant, si je le compare à celui que j'ai pour toi aujourd'hui. Te donner une existence heureuse, c'est ma première tâche, celle que je me traçais près de toi, dans la maison paternelle. C'est la même qu'il me reste à poursuivre.

Tu sauras demain ce qu'il faut consentir pour répondre à cet amour de ton époux de l'Au-delà, comme il est sage qu'il y soit répondu. Mon père et les bons amis qui t'entourent te prendront la main et te diront : « Ce que te conseille ton Paul, fais-le ». Et tu répondras : « Oui, j'obéis, *parce que je ne doute pas de la clairvoyance de sa pensée vivante.* »

Décidément, Philippe avait le génie des progressions. Il montrait, certes, pour la Science et les scientifiques un mépris bien irrévérencieux, mais c'était sans doute là une mesquine querelle personnelle. Il se vengeait ainsi d'avoir à épousseter chaque matin, comme je lui en avais donné l'ordre, les dix-huit rayons de ma bibliothèque médicale et philosophique, ce qui, il faut en convenir équitablement, est une besogne assez maussade. Mais j'avais hâte de connaître le mystérieux projet de Paul Leclayre. Le message V m'en dévoila l'audacieuse originalité.

« Ma bien-aimée Elvire, cette communication est expressément faite pour toi. Quand tu la liras, je me tiendrai à tes côtés et je te donnerai assez de force morale pour que tu ne rejettes point le papier et que tu ne sanglotes pas. Retiens bien que toutes les larmes que tu verserais retomberaient sur moi comme des gouttes de métal fondu et me feraient cruellement souffrir. Voici déjà quelque temps que je suis mort ou, pour mieux dire, qu'a eu lieu ma naissance dans le royaume de la Vie Eternelle. Le monde, autour de toi, ayant su ton malheur et conformant son verdict sur le jugement moyen de la société, estime que tu dois rester accablée, des années et des années encore, sous le poids de tes voiles noirs. Le monde se trompe et le monde est cruel. Avant six mois tu seras mariée. Ma chère veuve spirituelle, tu seras mariée avec François Schulze. C'est

là ce que je veux, et c'est là ce qui sera. Ne te révolte pas. François t'aimait, il t'aime encore. Je suis descendu en lui et j'ai vu qu'il est bien malheureux. Après mon enterrement, il est retourné en Alsace. Il pleure souvent. Il pleure son ami, il pleure d'amour, et d'un amour qui ne peut être avoué de bien longtemps. Je le vois rôder, comme une bête blessée, dans ses carrières de Lutzelbourg, dans sa maison de Saverne, jusque dans les rues de Strasbourg. C'est un pauvre garçon. Il est droit, il est digne, il est honnête et il est bon. Il s'accuse du crime de penser toujours à toi. Il ne se juge pas assez loin de Paris. Il veut vendre tous ses biens et aller risquer je ne sais quelles folles aventures au Brésil. Mais je veille sur lui. Bientôt je lui suggérerai de revenir près de toi. Il luttera, mais ploiera. Ma décision est irrévocable. Elle est liée à celle des Juges qui ont souscrit à mon tendre espoir. Ils l'appuient de leur autorité magistrale et chez toi toute idée de résistance serait vaine. Mes maîtres sauraient bien te faire obéir. Vous serez unis avant la Toussaint prochaine. Et il vous naîtra un fils aux beaux jours de l'été. Elvire, c'est ma volonté formelle.

Sur ces derniers mots, une suspicion effroyablement matérielle naquit en ma pensée. Je dois convenir qu'elle faisait un hideux contraste avec toute la poésie de ces fiançailles dans le ciel : « Combien, me demandais-je, oui, combien Philippe a-t-il touché de Schulze pour manigancer cette « carte forcée » ? Cet Alsacien éploré sait quelle importance a le rôle des valets dans la bonne comédie ! »

Le message VI était bref, catégorique.

« Ma bien chère amie, tu es la seule à avoir dit « non ». Tu veux rester la gardienne de mon tombeau : tu as tort. Tu dois faire ton devoir, devoir conjugal, devoir maternel. Tu ne peux égarer ta vie, parce que j'ai perdu la mienne. Tu dois prendre un compagnon parmi les hommes. C'est la règle de Dieu et toutes les douleurs doivent le céder au flot qui roule du présent à l'avenir, en portant sur sa crête le germe des futurs bonheurs. Tu auras des jours de grande joie, et de quiétude complète. Tu auras aussi ta part de souffrances. Mais pourquoi te priver de l'allégresse du cœur, puisque tu dois aussi, comme tout le monde, en connaître les déchirements ? Vis pour l'amour et non pour la mort. La mort, c'est la vie qui recommence ! Mon père et M. de Marigonde ont compris, bien qu'ils aient été d'abord étonnés. Ils ne doutent plus qu'en te parlant ainsi, je te dicte la vraie loi de Dieu et de ses Anges. Je n'ai pu être ton époux, je serai ton fils. Tu n'as pu être ma femme, tu seras ma mère. Ce que je suis allé demander dans le royaume des Esprits éblouissants, c'est la faveur de ne pas m'attarder aux sphères du repos. J'aurais pu attendre plus de cent années avant de redescendre sur la terre. J'aime mieux revenir au monde pour être bercé dans tes bras. Vous donnerez, à l'enfant que je serai, les prénoms de Paul-Raphaël-Denis-Louis, au souvenir de moi-même, du fils de Fuentes, de mon père Leclayre et de M. de Marigonde qui, en d'autres temps, fut mon père aussi. »

« Je n'ai pu être ton époux, je serai ton fils. Tu n'as pu être ma femme, tu seras ma mère ». Cela, c'était la trouvaille des trouvailles ! Après en avoir ri aux éclats, j'en restai un instant tout émerveillé.

Le message VII était plus court encore :

« Tu mollis dans tes résolutions, Elvire. François Schulze va venir à Paris. Il y est attiré par une force irrésistible. Je te ferai un présent le matin de tes noces. Je vous bénis tous. Mes amis, mes amis, aidez Elvire à dominer ses craintes. Tout le bonheur de sa vie, toute la félicité de celui qui fut son fiancé et qui va être son enfant, dépendent de sa soumission aux ordres de l'Esprit. »

A ces divers documents, et pour ne me rien laisser ignorer des pièces du stupéfiant dossier, le comte Louis de Marigonde avait eu l'obligeance de joindre une traduction de la réponse que venait de lui adresser le curé de Vimianzo, prié par lui de l'instruire sur le décès éventuel du

vieux mendiant Diego :

JÉSUS-MARIE-JOSEPH,

15 juin 1920.

Priez pour nous !

A monsieur le très illustre comte Louis de Marigonde, respectueusement.

Monsieur le Comte,

D'une humble plume, je viens vous apprendre que j'ai bien reçu votre lettre. Vous m'avez fait l'insigne honneur de m'écrire pour me demander s'il est vrai que le malheureux Diego trépassa, devant la *posada* de Manuel Barleta, le matin du 7 juin dernier. La mort de ce pauvre chrétien égaré est en effet survenue ce jour-là même, et au lieu désigné par vous, monsieur le comte. Je tremble que vous en ayez été prévenu par le diable lui-même, car vous m'écrivez, pour être renseigné, presque à l'instant où l'on a ramassé ce grand pécheur promis à l'enfer. Je déplore de toute mon âme qu'il soit décédé sans avoir reçu le viatique de la Sainte Eglise dont il avait pourtant besoin plus qu'aucun de mes fidèles. Une telle fin, sans Sacrement, ajoute à la longue série d'actes impies dont ce païen recevra punition dans l'autre monde. J'y vois, pour ma part, le dernier péché de Diego qui passa sa vie à tromper, à mystifier ses amis et connaissances et qui sans doute a cru jouer un tour malicieux à son vieux curé, en lui enlevant, par un trépas si soudain, l'occasion de sauver peut-être une âme qu'eût pu toucher, sous la prière des agonisants, un suprême repentir. Je frémis pour ce défunt : il comparaitra en mauvais état devant le trône de Dieu. Plaise au ciel qu'il n'aggrave pas son cas en continuant, de l'autre côté, à se moquer de son Juge et à écouter les conseils du Malin. Tel que je l'ai connu, je l'estime bien capable d'inventer par là quelques mauvaises espiègleries : je ne puis que solliciter pour lui, matin et soir, l'indulgence du divin Sauveur.

Monsieur le comte, dans mon humilité réitérée, je vous implore de me croire votre très déferent serviteur et je prie Notre bien-adoré Seigneur Jésus-Christ, pour votre salut éternel, avec une intention toute particulière.

(Nom illisible)

Curé de Vimianzo.

P. S. – Oserai-je vous faire connaître un fait troublant qui vient de se produire ici ? Nous avons été très surpris, dimanche matin, en ouvrant l'église, de remarquer, glissé entre le mur et le cadre du tableau représentant feue Estrella Fuentes, bienfaitrice du pays, un superbe bouquet de roses rouges, encore toutes couvertes de rosée. Je suis bien sûr que personne n'est entré dans le sanctuaire et n'a pu approcher de l'autel de la Très Sainte-Vierge depuis la veille au soir où j'ai fait mes prières, à quelques pas du tableau, sans rien remarquer d'anormal. »

Ayant lu et relu tous ces textes qui me rejetaient en pleine fantasmagorie, je ne dois pas dissimuler que je m'intéressai plus que jamais aux amours astrales et terrestres de M^{lle} Elvire Aiguebelle. Je ne souhaitais à cette jeune et charmante personne – est-il besoin de l'écrire, – que beaucoup de bonheur à la suite de si cruelles épreuves. Je regrettais seulement qu'une telle réparation fût accompagnée d'une mise en scène absolument grotesque et, pour ce qui concernait l'attitude de M. François Schulze, passablement astucieuse. La ruse, toute cousue de fil blanc, de faire intervenir la médiumnité de mon valet, m'éccœurail un peu. Mon hypothèse d'accord secret entre les deux hommes reposait, somme toute, sur des possibilités très acceptables. Ils s'étaient vus, une première fois, le soir où de Marigonde avait pénétré dans le logis de Denis Leclayre. J'avais su que Philippe, retour d'Espagne avec son maître, attendait sur le palier de l'orfèvre.

François était sorti un instant, quand Félin s'en était allé après la séance de matérialisation. Est-ce à ce moment que l'Alsacien et le valet avaient fait connaissance ? On en pouvait douter, mais au moins ne s'ignoraient-ils plus depuis cet instant, et le fiancé évincé, plus tard, avait-il pu envisager tout l'auxiliaire qu'il trouverait, pour atteindre à ses fins, en ce témoin des miracles de Mujia et de la catastrophe de Villemenou. La fameuse médiumnité était peut-être née d'un complot entre le candidat à la main d'Elvire et le... meurtrier (?) de Paul. Même, sans qu'il y ait eu assassinat, on pouvait admettre que Schulze avait saisi, c'est le cas de le dire, *la balle au bond*, pour organiser ce beau roman de l'Astral. N'y avait-il rien de louche en son arrivée soudaine à Paris, quelques heures après la mort de son ami, avant qu'il ait été touché par un télégramme ? Car, c'était un fait : il était accouru de Saverne en disant : « Je savais ! j'ai tout vu dans la forêt ! » Billevesées ! Dans le milieu spirite où il tombait, ce conte avait trouvé crédit, mais je n'en étais, pour moi, point dupe. Au moins j'y entrevoyais une présomption de complicité et de guet-apens. Il va de soi que je me gardai bien d'en faire part à personne. J'attendais mon heure pour parler, si besoin était et à peu près convaincu que je ne desserrerais pas les dents. Après tout, si ces jeunes gens aimaient se marier devant les autels de la Religion du Fantastique, c'était leur droit. C'est ainsi que je préférais conclure mon enquête policière, en écartant, enfin de compte, la supposition, qui me semblait épouvantable dans ce curieux drame d'amour, d'un monstrueux imbroglio où Schulze aurait été l'inspirateur et Philippe l'artisan d'un crime.

Aussi bien me lavais-je les mains de tous ces mystères. Un seul point me laissait dans l'embarras et quelque peu honteux de mon manque de sagacité. J'avais, certain jour où la table parlait, chez de Marigonde, lancé un coup d'œil tout chargé d'ironie au guéridon qui venait d'annoncer la mort du vieux Diego : « Je les tiens », avais-je dit. Or, je ne les tenais pas du tout. C'est eux qui, sur ce point, me tenaient. La lettre du curé espagnol précisait, et je ne pouvais le nier, que le mendiant était mort presque au moment où le comte, à Paris, écrivait : « N'est-il pas vrai qu'il vient de mourir ? » J'avais, pour me défendre, la ressource de la coïncidence, de la télépathie, mais la coïncidence me paraissait bien extraordinaire et je ne croyais pas volontiers à la télépathie. Cette, position fautive de mon raisonnement, cette apparence de démenti donné par les faits à mes idées, me gênaient, je le reconnais ici sans honte. C'est vraisemblablement à dater de ce jour que parut en moi un état d'esprit différent, sinon rallié, au moins nouveau sous certains points. Les derniers épisodes de cet ouvrage feront, mieux que toute précaution oratoire, comprendre au lecteur ce que je veux dire.

II. Paul-Raphael-Denis-Louis⁵

Nous avons décidé, presque tout à coup, ce voyage de compagnie vers les provinces retrouvées, vers Strasbourg, Metz, Colmar et Mulhouse. On était aux plus beaux jours de juillet 1920 et il nous plut d'aller saluer le Rhin, au cours d'une promenade circulaire ingénieusement tracée, de telle sorte que nous puissions être au pont de Kehl, aux jours mêmes où, en 1914, la menace de la guerre se précisait au-dessus de l'Europe anxieuse et de l'Alsace-Lorraine frémissant d'un immense espoir.

Louis de Marigonde et la comtesse avaient été retenus assez tard dans la saison, à Paris, pour diverses raisons auxquelles les faits déjà consignés en ces feuillets ne sont pas étrangers. Enfin, ils avaient pu aller passer quelques semaines à Villemenu, mais ils en étaient assez promptement revenus, après avoir en vain essayé de surmonter le sentiment de désolation tenace que, malgré les messages du fiancé d'Elvire, provoquait en eux la vue du domaine où s'était produit un drame si récent encore. Le baron Renevel, agacé par la vie de Deauville où de futiles amis, comme il s'en rencontre parfois chez les gens du monde, s'étaient obstinés à l'entraîner, rentrait dans la capitale, bien résolu à y profiter des vacances des personnes de sa classe pour lire, avec le calme requis, tout un lot de doctes publications et d'ouvrages philosophiques dont l'avait trop longtemps éloigné, aux mois d'hiver et de printemps, l'existence des clubs et des dîners fastidieux. Le père Leclayre, bien seul en son logis depuis le départ de Schulze et d'Elvire, avait rougi de plaisir à la proposition d'une excursion dans les Vosges : ce serait pour lui l'occasion de s'arracher aux tâches professionnelles que, par scrupule, il s'imposait avec une sorte d'acharnement, depuis que de Marigonde avait mis de l'argent dans son affaire de bijouterie. Il irait à Saverne, contraint, forcé, joyeux pourtant, cédant à l'offre impérieusement amicale de son bienfaiteur, puisqu'il n'avait pas eu, jusqu'alors, l'énergie de prendre sur lui la décision d'aller voir, là-bas, ceux à qui il pensait tout le jour et dont il rêvait la nuit.

En ce qui me concerne⁶, – et les de Marigonde comme le père Denis étant devenus, en si peu de mois pourtant, des amis si intimes et si chers, – j'étais ravi d'une invitation qui me favorisait les moyens de « documenter » de près l'épilogue d'un roman vécu. J'emmenais mon valet Philippe, sur qui je n'avais pu, depuis la lecture des sept messages de juin 1919, recueillir aucun indice qui m'éclairât sur sa duplicité ou sa parfaite bonne foi dans cette affaire de commerce avec les hôtes de l'Astral. Je n'avais qu'à me louer de lui sans réserve.

⁵ Toute cette dernière partie a été presque entièrement écrite, au cours de deux nuits consécutives, en collaboration intime avec le docteur X... alors – c'étaient les 21 et 22 juillet 1920 – qu'il venait à peine de revenir de ce voyage d'Alsace où se déroulèrent les derniers épisodes que l'on va connaître. Nous avions hâte d'en terminer. Mon inspirateur voulait conserver à ces pages finales le mouvement et la fièvre des jours qu'il venait de vivre, à Strasbourg et à Saverne. C'est le 24 juillet que nous nous réunîmes avec deux autres amis pour discuter ce livre et essayer d'en expliquer rationnellement les mystères. Le manuscrit fut envoyé le lendemain à l'imprimerie et composé avec une rapidité extrême. Avec un même zèle (et dont ils méritent d'être félicités), les typographes ajoutèrent au livre, alors que l'auteur le croyait bel et bien achevé, les pages inattendues, écrites à la suite des dernières épreuves de mise en page, lorsque se furent produits des événements où, soudainement, je fus personnellement mêlé. L.-G.

⁶ Pour donner à ce dernier chapitre toute sa vivacité et toute sa couleur, il a été convenu, à son retour d'Alsace, entre le docteur X... et moi, que nous écririons ces pages, ces « choses vues », à la première personne et par conséquent en lui laissant la parole directe, qu'il prit à la page de ce livre, au début du chapitre : *Le mort vivant*. Qu'il reste bien entendu que c'est mon ami, témoin visuel et auditif, ET non MOI-MÊME, qui continue à user du *je* et de *moi*. – L.-G.

A l'usage, j'avais dû reconnaître que son service était parfait, ses mœurs absolument irréprochables, et qu'il montrait en toutes choses une honnêteté rigoureuse. Il était loin de supposer, assurément, que je l'observais. Les communications avec l'Au-delà se faisaient plus espacées et l'on m'excusera de ne point les mentionner en leur détail, car dans un langage parfois très elliptique et farci d'expressions bizarres⁷, elles affectaient de plus en plus une forme évangélique et prédicants que j'estimais particulièrement ennuyeuse. C'étaient des recommandations très pures, des préceptes vertueux et des litanies d'amour divin qui pouvaient avoir leur beauté, peut-être, pour des mystiques, mais qui me semblaient, malgré l'étonnante richesse de leurs usages et la noblesse de leur fond, tenir du prône anglican et sentir de loin le clergyman et le pasteur.

Le jeune Paul Leclayre, si Paul Leclayre il y avait, s'était, dans l'autre monde, fait un superbe vocabulaire et un rare choix d'idées morales. Mais je le trouvais bien austère et n'effleurais que d'un regard distrait ses sermons en vérité trop séraphiques pour le païen que j'étais. Philippe, qui n'avait plus rien de secret pour nous, les estimait admirables. Il m'en avait fait la confession un matin, le plumeau à la main. Ce garçon singulier, qui se trouvait être le porte-plume d'un ange de l'Eternel, prendrait place à la gauche de mon chauffeur et j'avais la très ferme certitude que, pendant la courte et si plaisante randonnée, mon orthodoxe serviteur, secrétaire spirite du malheureux trépassé, pourrait nous être de quelque utilité. Renevel, laissant le coupe-papier à la première page de ses maussades bouquins, voulut bien me faire le plaisir d'accepter une place dans ma voiture. Une autre automobile nous précédait, le surlendemain matin, sur la route de Paris à Strasbourg, et elle emportait, avec le doux Leclayre, M. de Marigonde et sa femme.

Je me garderai bien de détailler nos étapes jusqu'à Nouvel-Avrincourt, car je comprends trop qu'on soit impatient de se retrouver dans le vif du récit. Il faut cependant que, sitôt traversée l'ancienne frontière, je m'attache un peu plus au spectacle des campagnes et aux diverses pensées qu'elles suggérèrent en moi. Qu'on se rassure ! Ce sera un rapide tableau. Il n'est pas inutile, dans une action si fantasque et si enchevêtrée. Au reste, sous les dehors du pittoresque, il contribue à préparer les proches épisodes : on verra même qu'il y participe intimement.

... C'était aux approches du crépuscule. Deux heures plus tôt, une forte pluie venue des montagnes s'était abattue sur la plaine, mais, maintenant, vers l'est, tout un large pan du ciel était teinté de bleu tendre évoluant à l'horizon en des tons d'absinthe, tandis qu'au sud, l'espace se murait d'un rempart de nuages ardoisés dont le soleil couchant habillait la partie haute de tout un placage de cuivre roux. Une lumière très fine, d'une fraîcheur d'aquarelle, exaltait en de délicates harmonies tout le coloris du vaste paysage. Les verdure mouillées, aux clartés avivées, s'étaient en longues bandes sur les grasses cultures, se massaient en frises aux lisières lointaines des forêts. Nous avions, de longtemps, laissé derrière nous les derniers témoignages de la

⁷ Renevel nous expliqua ce mystère. Les Esprits, en s'acclimatant dans l'Astral, sans y perdre la notion de leur langage terrestre, s'y habituent souvent fort vite à l'emploi d'un vocabulaire et d'une grammaire d'un caractère particulier où nos mots augmentés de préfixes, voire même conjugués arbitrairement comme des verbes, prennent des sens qui ne peuvent être compris qu'à l'aide de clefs fournies aux médiums écrivains et clairaudients par les Esprits eux-mêmes. On m'a même signalé à Paris un médium qui essaie d'établir en ce moment, – au prix de quels efforts ! – un « Dictionnaire de l'Astral ».

dévastation, sitôt perdue de vue la gare de l'ancien Deutsch copieusement bombardée par nous, au premier jour de la guerre, et nous avançons dans un pays radieux qui, s'il avait entendu le canon de Verdun et fait, aux heures du début, l'objet de la convoitise de nos soldats imprudemment, en marche vers Sarrebourg, n'avait pas connu les horreurs de la bataille. Ici, c'en était terminé avec les fermes et les églises en ruines, avec les grands dépôts de fils de fer rouillés, avec la sinistre cavalerie des chevaux de frise, dont les croix de Saint-André, en Lorraine, restaient encore couchées, au ras des pâturages. Tout était prospère et vivant. C'était la riche Alsace, avec, à l'entrée des villages, les noms désormais inscrits en français. Renevel me désignait, dans les vergers, dans les enclos fermés de haies fleuries, les hautes perches obliquement croisées qui soutenaient, contre le ciel, les retombantes écharpes de houblon.

Nous nous taisions. Par-dessus les épaules de Philippe assis sur le siège, je voyais, sur la route sinueuse, rouler devant nous la voiture des de Marigonde. Vraisemblablement, nos compagnons de voyage devaient goûter autant que nous-mêmes le charme de cette heure exquise, toute la saveur un peu émouvante de cette entrée, par un beau soir, dans ce décor alsacien où plus rien ne parlait de l'Allemagne.

Philippe... Il advint qu'en regardant son dos rond, je pensai à tout ce qui, depuis peu de mois, nous avait été révélé par l'intermédiaire de cet homme à qui nous avons un jour, à la suite du huitième message, déclaré qu'il était inutile de se cacher de nous, que nous, nous intéressions à ses dictées nocturnes, et que, désormais, il était chez moi, en même temps qu'un domestique, une façon de collaborateur. Après avoir quitté le comte Louis pour ne plus le revoir et ne plus autant songer à l'effroyable coup de fusil, il se retrouvait, depuis lors, presque continuellement en présence de son ancien maître et ne pâlisait plus d'épouvante rétrospective lorsque la comtesse braquait vers lui son face-à-main. La volonté du mort, c'est lui qui nous l'avait tout entière transmise et si, depuis le 14 octobre 1919, Elvire Aiguebelle était devenue Mme François Schulze, c'est parce que lui, tout le premier, avait, dans le silence de ses nuits inspirées, rédigé le contrat de mariage, à la machine à écrire.

A ce propos, tout en roulant vers Brumath et son clocher bulbeux, tout en longeant les bois avant de traverser le canal à Vendenheim, je me remémorais les circonstances de ce mariage, François Schulze-Elvire Aiguebelle, où j'avais eu l'honneur d'être témoin et d'apposer ma signature sur le registre d'état civil, à côté de celles de M. le comte Louis de Marigonde, du baron Renevel, de Denis Leclayre et de la bonne vieille Zéphirine. Aussitôt après la célébration de l'union civile à la mairie, nous nous étions tous ensemble rendus à la paroisse dont dépendait le quartier où demeuraient Elvire et sa grand'mère. Inutile ici de citer quelle fut cette église. On va comprendre pourquoi en lisant les deux premières phrases du généreux et troublant message que Paul Leclayre dicta quelques jours avant le mariage. Nous nous défendons de vouloir blesser tout à la fois la dignité des prêtres de l'église parisienne où la bénédiction *eût dû* être donnée, et la foi des lecteurs qui, en méditant ce livre, pourraient s'offusquer de nous voir juger leurs croyances sur un ton fait pour leur déplaire. Il n'y a, chez nous, que respect pour la liberté des opinions et respect pour la personne des religieux comme pour la forme des religions.

Nous ne pouvons cependant, sans courir le risque de dénaturer notre récit, en retrancher un fragment quelque peu délicat, lorsque le cours des circonstances l'amène sous notre plume. On voudra donc bien accepter, tel qu'il est, le message de Paul adressé en réponse à cette question : « Devons-nous nous marier à l'Eglise ? » Voici ce qu'un soir l'Esprit du mort répondit nettement, devant M. et Madame de Marigonde, devant Renevel et moi, – j'avais prié mes amis à dîner et Elvire, souffrante, n'avait pu venir ce jour-là, pas plus que Schulze resté auprès d'elle. Philippe, devant nous, écrivit *de sa main*, dans mon cabinet de travail et avec une rapidité extrême, les

lignes suivantes. On en remarquera le langage à la fois élevé et archaïque. Au moins les lecteurs estimeront-ils que cet archaïsme n'est pas douteux. Renevel, dont on connaît l'opinion par une note figurant au bas de l'une des pages qui précèdent celle-ci, assure qu'il ne peut et ne doit pas être autrement : « les esprits, dit-il, ont bien raison de mépriser nos grammaires, nos syntaxes, nos règles. Ils usent de la répétition, parlent en versets et donnent à bon nombre d'expressions des sens qui ne nous sont pas coutumiers. Ne discutons pas leurs textes : aucun de nos frères et de nos guides désincarnés ne prétend plus à l'Académie française. »

Message de Paul Leclayre au sujet du mariage de François et d'Elvire.

« Vous me demandez si vous devez vous marier à l'église. Je vous dis que vous avez le devoir de vous rendre à la maison de Dieu et de vous adresser à Lui, fût-ce en dehors de toute communication avec ses vagabonds, ordinaires et réguliers adorateurs⁸. Vous avez le devoir de vous adresser à Lui avec la conviction que, par le seul amour du Créateur, votre prière pour le bonheur conjugal peut être plus directe que si vous demandiez des conseils pour vous avancer dans la vraie direction de la vie amoureuse et adoratrice de la Vie éternelle qui vous est promise. Malgré votre amour du vagabondage et de la vie aventureuse dans la vague de la paresse à vous avancer vers la vie éternelle de Dieu et des Anges, vous avez avancé votre connaissance de la vie éternelle en vous avançant dans la connaissance de votre vie terrestre par les moyens de votre cœur.

Je vous donne la véritable loi de la vie de cette terre et je vous en voudrais si vous oubliez de la suivre. Au commencement de la grande aventure qu'est le vagabondage amoureux de la vie terrestre, vous avez à vous convaincre que le devoir des époux est de vouloir être des modèles de la vie terrestre et de la vie éternelle qui leur est proposée en adoration. Vous avez à vous avouer⁹ que le devoir de la connaissance de votre compagnon et de votre compagne est celui de la vie éternelle et de la vie des hommes sur cette terre de malheur. Vous avez à vous convaincre que la vie des hommes sur cette terre de malheur est de vouloir être des vagabonds de la vertu¹⁰ et de la vaillante lutte pour le bien et la vagabonde aventure de la vie adoratrice de Dieu et des Anges. Vous avez à vous avouer que le devoir de votre compagnon et de votre compagne est de vouloir avoir le dévouement et la morale pour buts et que vous avez à les respecter sur la terre comme vous aurez à les respecter dans le ciel. Et vous avez à vous avouer que le devoir de la vie des

⁸ Pour la première fois apparaît, dans ce message, le mot *vagabond* ; on l'y retrouvera çà et là. L'Esprit n'y attache pas uniquement un sens péjoratif. En tenant compte de l'étymologie de ce mot, il lui donne les interprétations les meilleures. Vagabonder, c'est, il est vrai, errer sans but, aller à l'aventure, mais c'est aussi, dans le langage de l'Astral, aller loin, en ligne droite ou par des chemins sagement préconçus, à travers des obstacles et des périls, vers la Vérité et la Lumière. C'est encore, et c'est surtout, être porté de vague en vague, par la vague de la connaissance à la vague du désir de Dieu, de la prière, de la foi, de la pénétration dans l'Astral, et de l'accession à la Béatitude des Anges. Dans l'Océan de l'Infini, de vague en vague, l'esprit progresse vers le Créateur : et c'est là du *vagabondage*, de *l'avagabonderie* ou du *vagabondement*. En acceptant ces traductions et amplifications du mot *vagabond*, dans ces sens très élargis, le lecteur comprendra mieux pourquoi l'Esprit l'emploie avec fréquence. (*Note établie par le baron Renevel.*)

⁹ *Avez, avouer* : assonance qu'un auteur d'ici-bas eût cherché à éviter. L'Esprit est complètement indifférent à ces subtilités et dit ce qu'il a à dire, sans s'occuper de ce que nous appelons la musique des mots. Cette musique n'est qu'une affaire d'art superficiel et de médiocre sentimentalité philologique, si l'on peut ainsi dire. Sur ces jeux secondaires, l'Esprit donne le pas à la Pensée. (*Note du baron Renevel*)

¹⁰ *Vagabond*, pris ici dans le bon sens.

Anges est celui de la vie des hommes. Vous avez à vous avouer que le devoir de la vie des Anges a été donné à la vie des hommes pour qu'ils en usent avec convenance pour le vagabondage de la vie éternelle et de la vie adoratrice de Dieu¹¹.

Cela est la véritable manière de concevoir le mariage et la vaillante entreprise de fonder un foyer sur cette terre.

« Votre ami Paul qui vous bénit ».

C'est cet obscur message dont j'avais conservé une copie sur moi que je venais de tirer de mon portefeuille, et de relire, avec Renevel, dans ma voiture. Du coup, le charme des routes alsaciennes, quelque captivant qu'il fût en cette somptueuse fin de jour, avait cessé de nous retenir autant. C'est qu'un souvenir extraordinaire restait attaché à celui de la visite que mariés et témoins avaient faite ensemble, à l'église paroissiale d'Elvire, le soir du 14 octobre 1919. Et c'est ce souvenir-là qui nous avait tout emplis, au seul vu de l'ordre écrit où Paul Leclayre disait à ses amis : « Allez à la maison de Dieu ».

On avait interprété cette instruction en en déduisant que tout sanctuaire est un lieu propice au rapprochement de la créature et du Créateur, sans qu'il soit absolument utile d'y rechercher le ministre de Dieu. Le devoir, au jour de l'union, était donc d'aller à l'église, pour prier, de cette *prière-méditation* qui n'est dans aucun catéchisme, mais qui, sous quelque forme qu'elle jaillisse, est l'élan fervent et sincère des âmes vers le ciel. Au reste, le milieu littéralement imbibé d'esprit de piété, qu'est une Eglise, était favorable, plus que tout autre, à la délégation de la pensée religieuse des jeunes époux, vers Celui à qui ils demandaient sa tutélaire bénédiction¹². Ce fut là le commentaire fourni par Renevel et de Marigonde. Leclayre père y souscrivit aussitôt, les époux s'inclinèrent. Je laissai dire, puisque ces questions restaient en dehors de ma compétence de matérialiste, et, à l'heure prévue, je suivis tout le monde, en bon apôtre, jusqu'au pied des autels.

En cette église où il ne faisait point chaud, il n'y avait à l'heure où nous y entrâmes, que quelques vieilles femmes agenouillées çà et là, dans le demi-jour des chapelles. Nous nous trouvâmes, après avoir avancé dans la nef centrale, devant les marches que longeait la grille du chœur. Au-dessus du tabernacle, une lampe éclairait d'un clignotement d'œil rouge une partie d'un tableau suspendu contre les colonnes axiales de l'abside, et cette portion de la toile nous montrait, dans une clarté pauvre et étrange, tout juste la face convulsée et réaliste d'un grand Christ agonisant sur la croix.

Je regardais Schulze et sa femme et je regardais aussi leurs amis debout et silencieux. J'observais leur évident malaise. Ils étaient venus pour adorer le Dieu invisible et partout présent, le grand architecte du monde, le Démonstrateur qui est *au-dessus* des Religions et qui, à en croire Paul, ne demande aux hommes que d'avoir la Foi sans se préoccuper de la diversité et des contradictions

¹¹ La répétition du mot *pour* devant deux propositions consécutives ne choque pas l'Esprit. Ce qu'il importe à son jugement, c'est que sa pensée soit comprise. Et foin de Vaugelas, professeur de cette vanité qui s'appelle le bien-parler. (*Note du baron Renevel.*)

¹² Renevel nous fit curieusement remarquer que les collectionneurs d'œuvres d'art provenant d'anciens sanctuaires – châsses ciboires, chasubles, autels, retables, sculptures, peintures représentant Dieu le Père, le Christ, la Sainte Vierge et tous les saints – vivent sans le savoir, et fussent-ils les plus radicaux matérialistes, dans une véritable atmosphère d'« amour de Dieu » – dont ils bénéficient d'ailleurs ! – atmosphère constituée au cours des siècles, par le *dépôt fluidique* de la vénération extériorisée, vers les symboles, images et objets du culte, par des milliers et des milliers de fidèles.

des dogmes confessionnels. Ils étaient venus pour détourner leurs yeux des images peintes, des statues de plâtre et des symboles plastiques et pour s'adresser au Souverain Constructeur, un peu comme Jean-Jacques et Robespierre croyaient parler à l'Être Suprême. Et ils ne savaient plus où découvrir Dieu dans son temple. D'antiques hérédités, des lambeaux de croyances déchirées et imparfaitement recousus par la Révélation toute récente, se trouvaient confrontés avec l'aspiration vers une Divinité toute abstraite qui emplissait la cathédrale de la nature entière sans qu'il fût nécessaire, avait laissé entendre le Messager, de dresser, pour l'abriter, des forêts de piliers, des voûtes entrelacées et des contreforts jetés autour de l'édifice comme des bras de pierre afin d'en écarter la souillure de la vie profane. Ces malheureux étaient littéralement désorientés et ils en convinrent dans la suite lorsque je les sollicitai prudemment de s'expliquer sur ce douloureux malaise.

Renevel, comme nous approchions de la région montagneuse, en fit confession une fois de plus, tout en allumant un cigare :

– Je reconnais, me dit-il, que nous étions mal à l'aise et que nous avons, ce soir-là, une certaine peine à nous accommoder de la prescription de Paul Leclayre. Peut-être aussi étions-nous, sans nous en apercevoir, fort troublés déjà, par ce qui allait nous arriver d'extraordinaire dans cette église, par ce mystère prodigieux dont vous et moi, resterons, quoi que vous en disiez, frappés toute notre vie.

– Il est vrai, répondis-je, que, *cela, je ne le comprends pas*.

– Vous ne le comprenez pas, parce que vous avez votre système d'incrédulité bâti dur comme fer et que vous êtes un affreux païen ! Vous ouvrirait-on les yeux jusqu'aux oreilles, vous refuseriez de voir clair. Ainsi aveugle-né vous n'admettez pas la réalité de l'apparition que nous avons tous pu constater dans la chapelle de Saint-Joseph ?

– Je l'admets en tant qu'hallucination...

– Ah ! vous m'agacez. Avez-vous vu ?...

– J'ai fait comme vous, j'ai *cru voir*.

– C'est bien cela ! Vous êtes incurable ! Et vous avez bien mauvaise opinion de vos prunelles.

– Elles sont excellentes.

– Eh bien, alors, homme plus opiniâtre que saint Thomas, comment pouvez-vous prétendre n'avoir rien vu ?

– Plaignez-moi, raillai-je en repliant le message.

– Oh ! je vous plains de tout mon cœur.

Nous traversions un village. Des gamins couraient autour de la voiture. Je feignis de m'intéresser à leurs gambades pour ne pas répondre au baron Renevel dont la pitié « m'agaçait » un peu, soit dit pour employer son mot.

Après la dernière maison, je me rejetai dans le fond de mon siège et je fermai les paupières, comme pour me reposer un instant. Mais je pensais plus que jamais à l'événement « extraordinaire » dont, si je voulais être honnête avec moi-même, je ne pouvais nier l'évidence.

Voici ce qu'avait été ce prodige.

Nous nous disposions à nous éloigner de l'autel, après que les jeunes époux avaient tenté d'adresser leur pieuse oraison au Dieu sans mandataires humains, lorsque de Marigonde, s'étant retourné le premier, ne put se retenir de pousser une brève exclamation. Nous suivîmes son regard et, devant une chapelle latérale où la clarté oblique des vitraux polychromait la statue du compagnon de la Vierge, nous vîmes – j'ai maintenant la probité d'en convenir – debout derrière leurs prie-Dieu, trois fidèles en méditation. C'étaient deux femmes avec, entre elles, un homme qui, par sa silhouette d'ensemble, semblait jeune et dont on ne pouvait distinguer les traits car ils

étaient masqués sous un pansement complexe, fait de bandes entrecroisées sur tout le visage et autour de la tête.

« Quelque malheureuse victime d'un cruel accident », pensai-je en ce moment, « et sa mère, sa sœur peut-être qui viennent implorer la Providence pour sa guérison. »

Mais de Marigonde, d'une main fébrile, touchait nos épaules, nous groupait et je le voyais blêmir et je l'entendais dire « C'est Estrella ! » et, simultanément je voyais Leclayre, Elvire, Schulze chanceler et je percevais dans leurs murmures étouffés par l'angoisse : « C'est Clotilde, c'est Paul ! »

Cloués sur place par une horreur sacrée, ils n'osaient plus faire un mouvement. Renevel seul paraissait avoir gardé quelque liberté d'esprit. Il voulut faire un pas, mais le comte le saisit par le bras et le contraignit à l'immobilité.

Près de trois minutes, nous assistâmes de loin à cette invraisemblable vision d'un fils défunt, priant entre ses deux mères, celle qui l'avait enfanté à Paris, et celle qui, dans d'autres âges, l'avait enfanté en Espagne. De Marigonde prononçait des phrases inachevées : « Bien elle... C'est la mantille... le visage en olive... le feu du regard ». Leclayre faisait sa partie en sourdine : « Ma chère femme... là, ... elle est venue assister... avec lui ! Pauvre martyr... son front bandé, ses plaies saignantes... »

Elvire et François avaient joint leurs mains et, les yeux exorbités, considéraient les trois fantômes. Nous étions placés dans l'ombre d'un pilier, de telle sorte que les rares personnes dont nous devinions les silhouettes dans les nefs de plus en plus obscures ne pouvaient s'étonner de notre attitude pour le moins peu respectueuse. Clotilde, Estrella et Paul étaient à dix pas de nous. La lueur de quelques cierges achevant de se consumer sur une herse nous les rendait plus visibles que tout le reste du sanctuaire et je ne sais comment tout ce drame muet se fût achevé si un vicaire n'était soudainement sorti par une petite porte que nous n'avions pas soupçonnée, au voisinage immédiat des spectres qu'il vit, en s'éloignant, *sans deviner que ces êtres en prière n'étaient plus de ce monde*. Le pas de l'ecclésiastique s'éloignait vers un confessionnal, à l'entrée de la nef latérale gauche. J'entendis un petit banc se renverser sous ses pieds, alors que sans doute il prenait place au créneau de Dieu pour voir arriver les péchés du monde, en hordes épaisses, et les vaincre un à un. De Marigonde, ressaisi, s'avancait entre les chaises, comme pour aller dialoguer face à face avec les morts. Et c'est alors que, devant son intention, ils se dédagèrent de la rangée des prie-Dieu, saluèrent de notre côté, et, sans hâte, pénétrèrent dans la sacristie dont la porte se referma sans bruit sur leurs ombres évanouies.

Le premier, j'avais reconquis mon sang-froid entier. Avec une sorte de rudesse, je dis, je commandai presque : « Sortons ! Hâtons-nous de sortir ». On me suivit. Au portail, en voyant passer devant nous le flot agité de la rue parisienne, en entendant la corne des autos, les cris des marchands de journaux, nous fûmes si brutalement rappelés au plan de la réalité et de la matière qu'un tremblement nous gagna. Pressé d'en finir avec le Miracle, de fuir le fantôme et de rentrer dans la vie, j'ordonnai encore : « Montons en voiture, et partons ». Je ne me sentis vraiment délivré d'une anxiété sans précédent dans mon existence que lorsque les chauffeurs eurent tourné l'angle de la première rue.

Depuis, nous avons souvent reparlé de cette « cérémonie nuptiale », célébrée à la façon que l'avait voulu l'Esprit de Paul Leclayre. Seul de ceux qui en avaient été témoins, je restais rebelle à l'intervention des hôtes de l'Astral. Pourtant, le choc avait été rude pour mon positivisme impénitent, plus rude encore qu'au jour où j'avais lu, écrite de la main du curé galicien, la confirmation du décès de Diego devant l'auberge.

C'est ce *prodige*, diront les uns, cette *illusion*, diront les autres, que je faisais revivre en ma

pensée, tout en pénétrant plus avant en Alsace, tandis que, près de moi, et devinant peut-être pourquoi j'observais de Conrart le silence prudent, le baron de Renevel tirait laborieusement sur son cigare qui n'était pas de la bonne boîte.

Quoi qu'il en fût, François Schulze était le mari d'Elvire Aiguebelle depuis ce jour de haute fantasmagorie et, s'il fallait en croire les assurances de Paul Leclayre dont les messages étaient redevenus fréquents, et désormais dans une forme plus grammaticale – sauf quelques exceptions, – l'œuvre de la Réincarnation était déjà virtuellement commencée. Elvire, dès novembre, était enceinte. Elle attendait son enfant aux premiers jours d'août, peut-être même avant, et ce nouveau-né, ce serait le noyé de Mujia, l'infortunée victime de l'accident de Villemenou, ressuscités en une même personne. Dans un temps très proche, le fils d'Estrella et de Clotilde deviendrait le fils de la blonde Savoyarde, qui, cédant à l'ordre d'en haut, avait accepté d'être sa mère puisqu'elle ne pouvait plus être sa femme.

Il était d'un puissant intérêt de venir en Alsace pour assister à une telle fête des cœurs et applaudir à l'heureux couronnement de tant de surnaturelles péripéties. Presque jour sur jour, on allait d'étonnements en étonnements. Depuis environ cinq mois, l'esprit de Paul décrivait l'émerveillant acheminement qu'il faisait des sphères bleues au ventre maternel. On avait ainsi recueilli un compact dossier de feuillets, qui, plus tard, sera peut-être publié, et où une âme relatait l'inconcevable transmigration qui, peu à peu, la détachait de l'Au-delà pour la réincorporer à une enveloppe terrestre. Encore deux ou trois messages et ces entretiens avec le mort prendraient fin. L'esprit serait définitivement entré dans sa prison de chair, dans cette demeure matérielle qu'en de nombreuses visites déjà il avait préparé pour le recevoir. Paul Leclayre ne se souviendrait plus de Rafael Fuentes, ni de personne, dans le passé comme dans le présent. Il ne serait qu'un bébé entre les bras d'une maman et pour lui, dans les opaques ténèbres de l'état animal, après toute la lumière et toute la connaissance des mystères infinis, une existence nouvelle s'ouvrirait.

Tandis que se rapprochait la ligne ondulante des cimes vosgiennes, Renevel, qui avait jeté son cigare, décidément infumable, s'était repris, emporté par son zèle d'apôtre, à me vouloir expliquer ce que je pourrais appeler le mécanisme physico-psychique de cette résurrection. Le baron, si totalement rallié aux doctrines de l'Occulte, ne doutait point qu'il exposât le problème des naissances selon la seule Vérité. Doué d'une mémoire stupéfiante, il appuyait ses dires audacieux de citations, de témoignages, empruntés aux revues spirites du monde entier. Pendant la traversée d'un charmant village enfoui au milieu des bois, il n'invoqua pas moins que la *Revista de Estudios Psiquicos*, de Valparaiso, *Luce e ombra*, de Rome, *The Progressive Thinker*, de Chicago, *Psiquis*, de Cuba, *Spiritistica Revue*, publication tchéco-slovaque éditée à Ostrava-Slezko et l'organe norvégien *Morgendaem ringen*. Ai-je dit que cet homme est un polyglotte extraordinaire autant qu'un insondable puits de science ? Attaché à mes points de vue, je réagissais de mon mieux.

Très vite, nous fûmes en pleine montagne. Nous suivions la belle route qui, de Lutzelbourg, par l'étroite vallée de Stambach où l'on vient de fort loin pour trouver une bonne chère, rejoint Saverne. Plus loin, ce serait la rase campagne. Nous coucherions à Strasbourg. C'était la consigne expresse donnée par la jeune maman. Elle n'avait pas voulu que nous vinssions la voir, avant que son fils, – car ce serait un fils, et Paul Leclayre, on s'en souvient, avait lui-même fixé ses prénoms masculins, – fût au monde. Nous nous promènerions en attendant son bon plaisir. Elle aurait notre adresse tous les soirs ! Quand elle nous télégraphierait : « Il est là », nous arriverions en quatrième vitesse. Mais ce soir même, nous devons rencontrer François, place Kléber, et dîner avec lui à la Taverne alsacienne. Décidé à continuer à son compte l'exploitation des carrières rouges, il était à Strasbourg, ce jour-là, pour affaires. Nous aurions bientôt des détails et des détails encore sur la vie du jeune ménage.

Respectueux de l'ordre qui nous intimait de passer au large, nous ne demandâmes point, dans Saverne, où était la rue de la Garenne. Après la dernière maison, les deux automobiles accélérèrent l'allure. Tout le ciel s'était coloré de mauves défaillants, mais, dans le recul de la plaine, un mince fuseau de lumière rose, posé aux plus hautes dentelures, sur la flèche de la cathédrale, nous désignait le terme de la randonnée.

* * *

J'avais bien raison de vous dire qu'il était important, ne fût-ce qu'en un preste croquis, de décrire la plantureuse et magnifique contrée que nous avons traversée au cours de l'après-midi, Tandis qu'à l'heure du café et du verre de quetsche, le bon François Schulze, fidèle au rendez-vous, nous racontait son heureuse vie depuis son installation, avec sa chère femme et Zéphirine la grand-mère, dans la souriante demeure d'Alsace, je revoyais, en écoutant ses paroles simples et émues, toute l'accueillante beauté de cette terre de souffrance et d'amour. Dans la taverne, la fumée des pipes ennuageait les plafonds. Les servantes, agiles et adroites, apportaient, aux tables d'alentour, de grands verres de bière blonde. L'endroit était excellemment choisi pour apprécier un récit où était célébrée, à l'Erckmann-Chatrian, la douceur de vivre au pays des Kugelhopfs et des larges rubans noirs.

– Oui, disait modestement François, comme un peu honteux de son bonheur, voilà l'œuvre de ce pauvre Paul. Nous n'aurions jamais supposé que tout dût s'achever ainsi ? J'étais désespéré, Elvire non moins que moi. Vous le savez bien, puisque c'est vous qui l'avez réconfortée, alors que j'avais fui pour cacher ma douleur et mon espoir coupable, dans les vallées de nos montagnes. Je voulais aller à l'autre bout du monde, à Rio de Janeiro, afin de me refaire une vie. Vous m'avez rappelé. Il m'a rappelé, devrais-je dire plutôt. Vous connaissez la suite, le mariage, notre départ. Nous n'agissions point mal, n'est-ce pas, puisqu'il le voulait ainsi. J'avais pris le parti le plus sage. Les carrières de l'oncle étaient de bon rendement. Les ouvriers m'avaient fait un accueil amical. J'ai continué l'entreprise. Maintenant, je suis marchand de meules. J'en envoie à Paris, à Lyon, à l'étranger. Adieu la bijouterie, papa Leclayre, et vous ne m'en faites pas reproche, j'espère. Elvire est contente. Aux premiers temps, elle avait presque peur de la solitude, du calme, de l'inaction dans notre petite maison. Mais tout de suite, elle a eu de quoi s'occuper. Quel événement ! Et si vite ! Ainsi, c'était donc vrai ? Paul revenait parmi nous. Ma pauvre femme l'avait pleuré, à Saverne comme à Paris, d'abord, et j'avais sangloté avec elle. Mais quand elle m'eut dit que nous allions avoir un enfant, elle devint grave, pendant quelques jours. Et puis, après avoir relu les messages, elle se transforma toute : ce n'était plus la même femme, elle s'égayait : elle chantait ! Nous vivons tout de même une aventure bien extraordinaire...

Soudain rêveur, Schulze regardait sa chope vide. La fille qui passait, vigilante, lui substituait une chope pleine.

– Alors, reprenait l'Alsacien, commença l'existence égale, à peu près sans soucis, dont je vous ai parlé dans mes lettres. Vous verrez ma maison, mon jardin. On y est bien. C'est de là que, le matin, deux fois par semaine, je partais après avoir embrassé la « maman ». Je prenais le train, j'arrivais à Lutzelbourg. Et puis, d'un pied alerte, je me rendais à ma carrière, sur la route de Phalsbourg. Depuis, il n'y a rien de changé. C'est encore et ce sera toujours, si Dieu le permet, le même va-et-vient entre là-bas et chez moi, l'étroit sentier, derrière l'église, au bout du village, la côte à suivre à travers bois, et bientôt les hommes au travail, le chantier de la taille, les meules fines rangées au fond de la grande charrette plate, avec une branche verte piquée dans le trou du milieu, les bœufs impatients de partir sur le chemin pavé du village, le reflet du canal de la Marne

au Rhin dans le vallon, les sifflets du petit train qui s'en va à Drülingen. Je vous dis tout cela – pardonnez-moi – je ne sais pas pourquoi. Peut-être simplement parce que je le ressens bien, et que c'est une partie de mon bonheur. Si vous aviez le temps, j'aurais du plaisir à vous montrer mes belles meules glissant de la crête de falaise sur le plan incliné, dans un nuage de poussière, sur le train de poutres ; je vous mènerais parmi les cavités profondes de la roche rouge taillée à pic par nos ancêtres, je vous ferais entendre les coups de pics, dans le silence ; je vous promènerais par les sentes où la parure des buissons paraît plus verte sur un sol qu'on croirait saupoudré de brique écrasée. Oui, oui, pardonnez-moi, je vous le répète, tout ceci n'est que de la poésie et j'ai tort de m'y abandonner, comme un incorrigible artiste que je suis, parce que, maintenant, – il ne faut pourtant pas l'oublier, si l'on veut être sérieux, – François Schulze est un gros industriel et qu'il n'a plus le droit de rêver.

Ceci dit, je ne vois pas que j'aie beaucoup à ajouter. Dans une semaine, tout allant bien, je serai père d'un gros et solide garçon et je reste seulement saisi d'une sorte de vénération pour une Providence que tant de gens, que la presque totalité des hommes ignorent, lorsque je pense que ce garçon-là, ce sera notre Paul, mon vieux frère d'armes, votre fils, papa Denis... et le vôtre aussi, M. de Marigonde. »

Simultanément, Renevel et Leclayre avaient saisi une main de Schulze et la pressaient affectueusement sur la nappe aux carreaux rouges et blancs. La comtesse, oubliant que, pour la première fois de sa vie, elle était assise dans une taverne, toussa un peu, sans doute à cause du nuage de tabac, mais peut-être aussi parce que l'émotion la serrait à la gorge. Pour moi, je considérais avec une immense sympathie ce brave homme de qui j'avais douté et qui, en termes si touchants, remerciait le sort de lui avoir été enfin favorable : je me réjouissais, pour lui, qu'un drame aussi enchevêtré se terminât par une aussi souriante idylle.

Il semblait, en cet instant d'émotion partagée, que tout fût terminé du récit que nous étions venus entendre devant ces petites tables rondes disputées maintenant, dans la taverne aux fumets complexes, par un flot de Strasbourgeois de plus en plus impatients de boire frais. Nous allions donc sortir et laisser la place aux nouveaux venus, lorsque Schulze, après avoir refusé de la bière, fit un signe pour en redemander. Il avait, de toute évidence, gardé pour la dernière minute, un secret dont il se décidait soudainement à nous faire la confidence. Sans mot dire, il souriait en entrouvrant son veston de gros drap et en défaisant maladroitement une épingle de nourrice qui fermait la poche intérieure, du côté du cœur. Nous vîmes sortir un portefeuille sans élégance, de vieux cuir tout mâchuré, devenu incolore, fripé, brisé aux angles, mais que sans doute François conservait car il portait dans ses pochettes tout le souvenir parfumé de longues années d'amitié. De fait, nous apprîmes que ce portefeuille avait « fait » toute la guerre, depuis la fuite d'Alsace jusqu'à l'armistice, et qu'il conservait des titres à la reconnaissance de son possesseur.

– Mais, ajouta le bon carrier de Lutzelbourg, ce n'est pas pour vous le montrer seulement que je l'ai tiré de ma poche. C'est pour l'ouvrir devant vous et en extraire... ceci. Vous me direz ce que vous en pensez.

Il mettait sur la table, entre les rondelles de carton qui absorbent le surplus des mousses débordantes, une photographie. C'était une épreuve de petit format, du genre carte de visite. Sur le fond plutôt opaque, les jeunes époux, Elvire et François, apparaissaient à mi-taille, dans une de ces poses affectueuses que le photographe fait choisir à ses clients avec un génie de l'à-propos qui atteint trop souvent la perfection du ridicule. Complaisamment, le couple avait cédé aux injonctions de l'opérateur et l'inclinaison des bustes, la juxtaposition des visages, le figé du sourire, avec ce je ne sais quoi de crispé que jette brusquement sur les lèvres le « ne bougeons plus » de l'homme de l'art, tout contribuait à faire de ce double portrait l'un des spécimens les plus

typiques du genre. Les amoureux, qui, pourtant, avaient du goût, n'avaient point aperçu la niaiserie de l'attitude imposée, dans le moment qu'on la leur faisait prendre. Et ils ne l'avaient point constatée depuis. A leur excuse, il faut reconnaître qu'ils avaient bien mieux à voir sur ce carton illustré de leur image, et que ni les de Marigonde, ni Renevel, ni Leclayre n'eurent le temps de sourire, tout saisis qu'ils étaient déjà par la singularité de cette photographie où les personnages principaux passaient, dès le premier coup d'œil, au second plan. Il fallait être sceptique et ironiste incurable comme je le suis, pour ne pas faire grâce instantanément à la stupidité de l'iconographie de ce tableau familial et ne pas rester cloué d'étonnement devant le phénomène dont j'étais présentement témoin.

Schulze avait repris la photographie et, têtes rapprochées, nous regardions avec lui ce qu'il était impossible de nier. Il y avait là, entre la tête du mari et de la femme, *la tête de l'enfant*. La tête de l'enfant qui n'était pas né, ou, pour mieux dire, de l'enfant qui déjà, deux fois, à notre connaissance, était venu au monde. C'était le fils de Fuentes et le fils de Leclayre. Il se retrouvait, par un étonnant mélange des traits empruntés, sur cette effigie de jeune homme qui, penché entre les épaules de ses nouveaux parents, souriait au bonheur d'une vie où il n'avait pas encore poussé son premier vagissement.

– Indiscutablement, nous disait de Marigonde, il y a, en cette tête d'adolescent, des caractères communs à ceux de la tête d'Estrella, dans le portrait de l'église à Vimianzo ; je constate surtout la ressemblance dans cette vivacité du regard qui ne me trompe pas : cette image venue de l'Astral sur la plaque s'apparente par des signes indéniables avec le portrait de Mme Fuentes morte en Espagne au temps jadis et enterrée au petit cimetière galicien.

– J'en dirai tout autant que vous, prononça à son tour Denis Leclayre qui s'était absorbé dans l'examen du prodigieux document. Il y a là, dans l'ensemble, un rappel d'expression et tout un reflet de mon bien aimé Paul. Vous l'avez connu : la forme de son visage est encore présente à vos yeux. Rendez-moi cette justice que le dessin de l'ovale, que la bouche et le nez sont bien à lui, viennent bien de lui, et que nous ne sommes pas complaisants au point de reconnaître des traits de comparaison entre le mort et le portrait, pour le seul plaisir de faire dire au docteur que nous sommes des hallucinés.

Je dus corriger d'un mot la déplorable opinion que l'on avait de moi.

– Mon cher monsieur Leclayre, notez que je n'ai rien dit et que j'ai regardé seulement cette épreuve où de Marigonde et vous-même voyez des similitudes de traits et d'expression avec deux défunts. Je ne m'étonne pas, je ne discute pas. Je demande tout au plus une explication.

– Elle est bien simple.

C'était Renevel qui parlait.

– Elle est bien simple. Le jour où Schulze et sa femme sont allés chez le photographe, l'Esprit de Paul Leclayre qui, ne l'oubliez pas, va devenir l'esprit de leur enfant, les a accompagnés dans l'atelier de l'opérateur. Là – et par des moyens dont le détail nous échappe, mais dont la possibilité ne fait aucun doute à ceux qui ont pénétré un peu dans le monde de l'Astral – l'esprit de Rafael Fuentes, devenu plus tard l'esprit de Paul Leclayre et prêt à devenir l'esprit du fils Schulze-Aiguebelle, s'est suffisamment matérialisé pour projeter sur la plaque, entre l'image de ses parents, son image propre.

– Vous voulez dire l'image qu'il aura vers l'âge de dix-huit ans ? objectai-je ; car je vois là un jeune homme qui doit à peu près avoir cet âge...

– L'esprit, poursuivit Renevel, s'est matérialisé à l'âge qu'il a voulu : il eût aussi bien pu apparaître à l'âge de quelques mois, tel que l'enfant attendu par Elvire sera, dans un an, par exemple. Il s'est montré adolescent et...

– Permettez. Doit-on admettre que cette photographie est celle du jeune homme, du fils de François, lorsqu'il aura dix-huit ans ?

– C'est bien possible. Dans dix-huit ans, nous reviendrons voir nos amis de Saverne, si nous sommes de ce monde, et même si nous n'en sommes plus, et nous comparerons le garçon et sa photo...

– Anthume !

– Anthume si vous voulez, et puisqu'il n'existe pas de mot pour dire : d'avant la naissance.

– Disons donc : sa photographie utérine !

J'essayais de me tirer, par une boutade, de la situation difficile où je me trouvais. Mes amis me regardaient avec un sentiment de compassion qui m'eût peut-être légèrement énervé si je ne me fusse senti, à ce moment, très perplexe, dans le secret de ma pensée, au sujet de ces photographies de l'Invisible dont, je ne l'ignorais pas, on conservait et on montrait tant de preuves troublantes dans les groupes-métapsychiques de l'Europe et de l'Amérique, et notamment à la *Psychical Research Society* de Londres, au *Bureau Julia*, au *British College of Psychic Science*, et à l'*Institut métapsychique de Paris*. Qu'y avait-il de vrai en tout cela ? Je tenais pour l'explication extrêmement arbitraire de... la photographie de la pensée, de la formation d'images sur la rétine, de la projection de ces images sur la plaque. Rien des Esprits dans ce phénomène ; une simple réaction chimique sous l'influence d'un élément psycho-physique assez mal défini.

Mais je sentais mon raisonnement vaciller sur des bases trop incertaines pour essayer de l'opposer triomphalement à la certitude de mes compagnons. Pour eux, il n'était question que de matérialisation d'un être passé de l'autre côté de la frontière de la vie terrestre, et j'étais, d'avance, vaincu en toute discussion, sur un terrain où la Critique n'eût été que pot de terre devant le pot de fer de la Foi.

J'achevai donc mon verre de bière, par une dégustation lente et mesurée et je fus heureux d'entendre presque aussitôt notre bon ami le carrier changer le sujet de la conversation :

– A propos, demandait François, de quel jour date le plus récent message ? Vous ne me l'avez pas envoyé.

– Le voici, répondit le comte Louis. Nous l'avons reçu la veille de notre départ.

De son portefeuille – et c'était un beau portefeuille si on le comparait à celui où venait de rentrer la photographie du visiteur astral, – de Marigonde tirait un papier qu'il déploya et étala sur la table : « Mes bons amis, je vous parle aujourd'hui clairement, dans votre langage terrestre, pour être parfaitement compris de vous. Je vous quitterai avant peu. Mais vous me retrouverez, dans un berceau, où vous savez. Je naîtrai. Je vivrai sous le toit des êtres bien aimés. Je vivrai même longtemps, assez pour leur fermer les yeux, assez pour conserver, bien après leur fin, le souvenir de leur chère présence. Je ne quitterai cette terre qu'à quatre-vingts ans, en l'an 2 000. Ainsi je compléterai d'un coup le stage que je dois encore accomplir, avant de n'être plus qu'un esprit parmi les Esprits, éternellement. Mais je ne veux pas que ce soit notre dernière entrevue. A Strasbourg, montez sur la plate-forme de la cathédrale, un soir. Je serai près de vous. Et je me manifesterai. Je vous serre tous entre mes bras. Vous me rendrez ce baiser dans quelques jours en embrassant le nouveau-né. »

– Demain soir, 18 juillet, à l'anniversaire de la déclaration de l'*autre* guerre, me dit allègrement François en se levant, nous irons là-haut, avec votre Philippe, Monsieur le Docteur. La place et le jour sont bien choisis pour un adieu qui ne sera qu'un au revoir.

J'avais cru respirer un parfum bucolique en suivant par la pensée François Schulze dans les bois de Lutzelbourg. Je me trompais. Sans le savoir, cet époux trop heureux nous conduisait au-devant d'une tragédie.

En un terrible rebondissement, l'action, si apaisée après tant d'épreuves, allait s'enlever jusqu'aux cimes de l'épouvante. Nous fêtions, le verre en main, la fête du couronnement de l'amour récompensé. Et nous allions sentir s'abaisser sur nos fronts la grande aile froide du destin, acharné à faire pleurer les hommes, à faire saigner leurs cœurs au moment où ils palpitent de la joie la plus pure. Les antiques, dans leurs écrits pour le théâtre, ont connu ces magnifiques et formidables contrastes et les foules pressées aux gradins de pierre, sous les étoiles du firmament hellène, n'attendaient jamais autant le rude pas de la Fatalité la plus cruelle qu'au moment où, devant les chœurs célébrant l'allégresse et la paix, se déployaient les figures stylisées des danseuses attachées l'une à l'autre par la guirlande des roses épanouies. Nous regardions le ciel bleu de l'Alsace et nous ne savions pas quels coups de tonnerre allaient y éclater. Nous jouions le cinquième acte d'une pièce où nous croyions en avoir fini avec le classique traître et ses embûches accumulées. Mais nous allions bien voir que nous n'étions pas à l'Ambigu et que jusqu'à la dernière minute du spectacle, il fallait nous sentir accablés par de sombres catastrophes. Heure par heure, notons ce que fut cette inoubliable journée du 18 juillet 1920. Si elle n'eût été aussi agitée, ce livre se fût terminé sans couleur ni relief. Le dieu des romanciers, terrible autant que généreux, véritable Vichnou, dévorateur d'hommes et perturbateur des « situations » livresques les mieux établies, voulut que nous fussions, ce dimanche-là, violemment, effroyablement secoués. A quelque chose malheur est bon : le lecteur – ce cher ami égoïste qui ne cherche ici que son plaisir – ne s'en plaindra pas.

Dans la matinée, rien de particulier, les de Marigonde se reposent. Renevel, Leclayre et moi faisons la promenade du touriste : vieux Strasbourg, les bords de l'Ill, Broglie, Gutenberg, Kléber, la maison Kammerzell. Flânerie délicieuse, mais passons. Déjeuner, tous ensemble, chez Sorg. Projet : aller au pont de Kehl, voir couler le Rhin. Les autos sont à deux pas dans la Judengasse. Nous sortons et, devant le restaurant, le comte Louis s'exclame : « Vous, ici ? » Un homme allait traverser la rue. Et c'était Jean Félin, le médium ! Stupéfiante rencontre. Le tailleur pour dames explique comment elle est possible, quoique si invraisemblable. Il quitte la France, temporairement, emmené en Russie par une sorte d'anarchiste élégant, venu d'Angleterre et qui manie l'argent à pleines mains. C'est, selon toute apparence, un agent bolcheviste. Un hasard lui a permis de connaître Féliu à Paris. Immédiatement, il lui a fait l'offre du voyage à Pétrograd. Ce slave est spirite, Il s'est mis dans l'esprit de conduire, près du dictateur rouge, un conseiller de l'Au-delà. Lénine, débordé par l'ampleur de son rêve réformateur du monde, est mystique comme un tzar. Il vient de chasser Yi Pa k'ien, le sorcier chinois à qui il demandait souvent d'interroger les forces inconnues. Incontestablement, Féliu sera bien accueilli, « J'ai accepté, dit le médium en souriant : on me couvre d'or. »

– C'est comique, répondait de Marigonde. Et vous quittez Strasbourg...

– Demain. Mon bolcheviste, muni d'ailleurs de tous les papiers en règle, a voulu s'arrêter ici deux jours avant de traverser l'Allemagne.

Le comte eut une idée soudaine.

– Vous êtes libre aujourd'hui ?

– Je n'ai rien à faire.

– Voulez-vous monter ce soir, sur la terrasse de la cathédrale, avec nous ?

Féliu avait l'habitude de ne s'étonner de rien. Il accepta :

– A quelle heure ?

– A six heures, devant le portail central.

– J'y serai.

Je devinais l'intention de mon ami. Elle ne manquait pas d'à-propos. Il espérait renforcer les facultés de Philippe par celles de ce voyant qui avait fait ses preuves. La « séance » pouvait singulièrement y gagner en intérêt.

Du bord du trottoir, je souris donc au mystérieux personnage que nous retrouverions à la fin du jour et j'allais le saluer à l'instant de monter en voiture, lorsque le médium, soulevant le premier son chapeau, s'approche de moi et me dit :

– Je vous demande pardon, monsieur, mais je ne crois pas inutile de vous signaler une petite erreur dont – comment pourrais-je bien m'exprimer sans vous froisser ? – vous vous êtes rendu... coupable à mon endroit.

– Une erreur, monsieur ? En ce qui vous concerne ? Et laquelle, s'il vous plaît ?

– Oh ! ce n'est pas bien grave. Je ne vous en parle que pour deux innocentes raisons. La première, c'est que j'ai en tout, même dans les moindres détails, le goût de la vérité et de la correction. La seconde, c'est qu'il n'est pas d'expériences inutiles pour convaincre, à la fin, les incrédules.

– Mais que voulez-vous dire ? L'incrédule, c'est moi, sans doute ? Suis-je aussi l'incorrect ?

Mes amis s'étaient rapprochés.

– Qu'y a-t-il ? demandait Renevel.

– Je ne sais pas encore, déclarai-je en riant, mais Monsieur veut, paraît-il, tenter une expérience pour vaincre mon scepticisme...

– Je ne veux pas tenter, rectifia l'homme qui était devenu grave, l'expérience est toute faite. Vous portez, Monsieur, à l'intérieur de votre veston, dans la poche droite, un menu calepin rouge où depuis quelque temps, n'est-ce pas, vous notez des impressions vagues ou des observations précises au sujet de tout ce dont vous êtes témoin depuis que vous avez à votre service le valet Philippe.

– En effet.

Et je posai ma paume gauche à plat sur mon costume : sous mes doigts, le calepin formait un imperceptible relief.

– Je vois ce calepin, continuait impassiblement le tailleur pour dames, et, soucieux de n'y pas laisser subsister une petite faute d'orthographe qui y est trois fois répétée, je vous demande, monsieur, de bien vouloir rectifier mon nom aux pages 17, 19 et 23.

Non sans une pointe d'ironie dans le regard, l'homme me tendait un crayon.

– Vous l'avez en effet, par inadvertance, écrit Félin. Or je ne m'appelle pas Félin, mais Féliu. Ce n'est rien, et croyez bien que je ne suis pas susceptible, mais, je vous l'avoue, je suis maniaque d'exactitude. Un savant tel que vous, Monsieur, ne peut se froisser de ce scrupule.

Je regardais Féliu. Il était redevenu impassible. Et tandis qu'avec la vigilance d'un agent de police invitant le voleur à rendre les titres qu'il cache entre chemise et peau, il m'observait sans perdre le moindre de mes gestes, je déboutonnais mon veston, atteignais le calepin rouge, le feuilletais sous les yeux de mes compagnons amusés. Page 17, en effet, j'avais écrit : « Que faut-il penser des prétendues facultés de ce Félin ? »

– Vous avez raison, concédai-je, et, ma foi...

– Pardon, voyez page 19.

Je n'avais qu'à obéir. Et page 19, je lus, à haute voix, en vérité comme si j'en avais reçu l'ordre : « Demander un jour à Félin s'il veut venir se prêter à quelques épreuves de contrôle, à la Salpêtrière. »

– Je ne sais pas, dit froidement le médium, ce que vos gens de la Salpêtrière concluraient à mon

sujet, mais veuillez donc, Monsieur, voir à la page 23 et vous conviendrez que ce farceur de Félin a tout de même raison quelquefois.

Je tournai donc les feuilles et ce fut le clairvoyant lui-même qui lut : « J'aurais fait un grand pas si j'arrivais à démontrer que dans l'une de ses tranches ce farceur de Félin a usé d'un subterfuge. »

Ce fut un éclat de rire et je dois reconnaître que la situation était plaisante pour tout le monde... excepté pour moi. Je tendis la main, sans rancune, à ce Féliu, et lui dis : « Eh bien, vous êtes un félin tout de même, car un chat ne prend pas mieux la souris ».

– Vous ne m'en voulez pas ?

– Oh ! pas le moins du monde.

Il partit, en saluant très bas vers Mme de Marigonde.

– Eh bien ? me dit le comte... Expliquez-vous ce curieux incident ?

J'eus le tort de montrer mon dépit :

– Laissez-moi le temps, au moins, d'y réfléchir !

– Vous êtes incorrigible.

A cinq heures, après un long repos sous les arbres, dans le jardin qui entoure le monument de Desaix, nous rentrions en ville. Goûter expéditif dans l'élégante pâtisserie de la Kraemergasse, à deux pas de la cathédrale. Puis, nous allons chercher Philippe, à qui rendez-vous a été donné, non loin, au pied de la statue de Gutenberg, où se tiennent les fleuristes et les marchandes de fruits. Et, pour user le temps, nous voilà dans la basilique, les vêpres de longtemps finies. Nous essayons de nous intéresser aux vitraux splendides, à ce perron qui monte à l'abside, aux travaux de réfection des piliers tassés par le temps sous la tour, au tombeau du maréchal de Saxe, à la chaire, à l'horloge fameuse, voire aux explications du gros gardien, imposant dans sa tunique bleue à gros boutons de cuivre et qui nous interdit l'entrée d'une chapelle basse « où s'achève, dit-il, un sermon pour les dames » ; mais, à vrai dire, notre curiosité n'est pas là. Elle nous a déjà devancés sur la plateforme, où nous attend l'âme de Paul Leclayre, à la trois cent-trentième marche de l'escalier en vis.

Six heures. Féliu, exact, est au porche. Nous montons. Et c'est un souffle vif, la libre lumière, le ciel pur, Strasbourg et l'infini des campagnes à nos pieds. Par une chance peu fréquente, une cigogne donne au décor son vrai style traditionnel en traversant, à bonne hauteur, toute la ville, de l'Orangerie au Faubourg national. Mais une autre chance nous paraît plus appréciable encore ; sauf un garde qui somnole sur un banc et un photographe qui, sa journée faite, plie bagage et va descendre, il n'y a personne sur la terrasse.

Nous attendons le phénomène. Féliu et Philippe sont normaux. Ce dernier a appuyé un cahier de papier sur la balustrade, derrière un édicule qui nous masque tous à la vue des indiscrets éventuels, et il tient un crayon à la main. Le tailleur pour dames se penche sur le moutonnement des toits, sur le lacet des rues enchevêtrées. Rien, d'abord, ne se produit, lorsque, brusquement, notre visionnaire se rejette en arrière. Il a pâli. Déjà l'Esprit le possède. Il va parler, il parle. Moi aussi, j'ai préparé un crayon et du papier. Je sténographie, sans me soucier de la forme, tout ce qu'il dit, mot pour mot, et tel que j'ai entendu¹³ :

¹³ Féliu s'exprimait d'une voix très sourde et hoquetait souvent.

« 18 Juillet ! L'autre date ! Déjà, à cette époque, la France debout contre Bismarck, le mensonge et les aigles aux plumes noires ! Ceux de 1870 ! Ceux de 1914 ! Les mêmes ! Les mêmes en leurs fils, les mêmes en leurs pères ! Le sang de l'honneur qui bout dans les veines du peuple du Droit ! Deux dates ! quarante-quatre ans. Des fortunes inégales. Mais le même geste. *Gesta Dei per Francos* ! L'éveil des courages !... Ils sont tous partis, ceux que l'on appelait ! Ah ! combien sont morts ! Morts ? Non ! Tous sont vivants. Pourquoi pleurer sur leurs tombeaux ? Pourquoi porter leur deuil ? Mères, femmes, de ceux qui sont tombés jadis à Reischoffen, de ceux qui sont tombés hier à Charleroi, avez-vous perdu la raison ? Vous leur avez donné le jour, à tous, une seconde fois, magnifiquement, au moment où ils sont entrés dans la vie éternelle. Ne gémissiez plus. Croyez qu'ils sont auprès de vous, qu'ils vous entendent et qu'ils vous parlent. Morts ? Quelle erreur effroyable ! Ne cueillez plus de fleurs pour déposer devant leurs chères images. Femmes ! Croyez-moi. *Pas un seul n'a perdu la vie. Les voilà !* »

L'homme élargissait le bras du côté des Vosges.

« Je les vois qui viennent ... plusieurs régiments... une armée, des armées ! Je les entends. Ce sont les héros de Wœrth et de Frœschwiller, les vieux ! Et ce sont les héros de la Somme, de la Picardie et de l'Aisne, les jeunes ! Et voici ceux de Ducrot, de Vinoy, de Bourbaki, de Faidherbe, de Chanzy, mêlés à ceux de Foch, de Pétain, de Nivelles, de Mangin, de Fayolle, de Haig et de Pershing ! Pour le jour de *l'autre* anniversaire, ils viennent à Strasbourg, musique en tête ! Et ils reviendront le 2 août ! Oh ! comme nous avons été bien inspirés en montant ici, ce soir ! Que disent-ils ?... Je comprends ! C'est leur tour de faire le voyage d'Alsace. L'année dernière, ce même jour, ceux de Verdun ont défilé dans le ciel strasbourgeois avec ceux d'Austerlitz et d'Iéna. Dans un an, ce seront ceux des Flandres, avec ceux que Turenne conduisit à Nordlingen et à Salzbach. En 1922, ceux de l'Orient, avec ceux que Charlemagne poussa contre les Saxons et les Wiltzes ! Regardez, ils approchent. Au milieu de tous ces Français, il y a des Anglais, des Américains, d'autres encore. Ils chantent. Ne distinguez-vous pas leurs hymnes confondus ! Par quel miracle distingué-je tous les rythmes, la Marseillaise qui frémit, les airs nationaux de l'Angleterre, des Etats-Unis, qui sont pieux comme des cantiques ! A flots profonds et qui se gonflent et qui se poussent, voilà la foule des frères combattants ! Ils sont tous en uniforme, avec leurs armes, leurs casques, leurs drapeaux. Tenez, là-bas... là-bas ! »

La main de Féliu décrivait un large arc de cercle, sur les deux tiers de l'horizon. Nos yeux questionnaient l'étendue : nous n'y découvrons que le spectacle du monde réel : les faubourgs de la ville, les perspectives des campagnes, à l'infini. Mais l'illuminé précisait :

« Les bataillons approchent encore. Ils vont être près de nous dans un instant. Les chefs saluent la cathédrale, en abaissant leur épée ! Que d'éclairs dans le ciel ! Quel tumulte ! Que de canons ! Des tanks ! Des caissons ! Comme sur les routes de la terre, ils soulèvent là-haut des poussières qu'emporte le vent et que dore le soleil ! C'est merveilleux !... Mais ce soldat..., ici, dans la ligne de mon index... ce soldat, vous le connaissez... il vous sourit..., il dit son nom : Paul, Paul Leclayre. Il a agité deux fois la main, il vous montre son fusil... Oh ! comme il paraît heureux !... Voyez, il a levé les bras ! Il vous appelle. Répondez-lui !... Je ne l'aperçois plus : il est rentré dans la profondeur des rangs. »

Toutes les âmes de ceux qui tombèrent aux champs de bataille de la Somme, et aux corps-à-corps d'autrefois s'étaient-elles rassemblées, en ce moment, sous le firmament de Strasbourg, comme l'affirmait cet homme en délire ? Des multitudes de cadavres qui achevaient de pourrir sous la terre de France, et de tant d'ossements qui depuis un demi-siècle, gisaient aux champs des anciennes mêlées, un principe immatériel, une flamme de vie éternelle s'étaient-ils dégagés et ces milliers d'âmes avec ces milliers d'Esprits survivaient-ils aux cataclysmes pour témoigner, dans

l'Astral, de la férocité des hommes et de l'abomination de leurs sanguinaires querelles¹⁴ ? Était-il vrai que, par-delà le dernier instant de la vie terrestre, s'ouvrait la vie des Anges, des Archanges et des Séraphins pour ceux qui étaient morts en beauté ? Et les autres, les lâches, les maudits, les pires parmi les hommes, quand ils fermaient les yeux, où allaient leurs Essences après s'être échappées, en gémissant, de l'abjecte matière ? Aux Enfers des démons et des parias célestes ? Alors, il fallait en revenir au vocabulaire des Religions, aux enseignements des Ecritures, à l'esprit des Evangiles et à la lettre des catéchismes ? Insanités ! absurdes vaticinations ! Rêve de fou ! A quoi bon nos solides certitudes, notre magnifique indifférence devant un présumé monde futur, notre mépris de toute mystique, si la névrose des spirites nous rejetait en plein délire prophétique, sur le fumier de Job et en pleine hystérie dans la cellule de sainte Thérèse ? Pourquoi, cependant, serrais-je les dents, fixais-je une pupille agrandie sur Jean Féliu, et sentais-je une fièvre si ardente brûler mes tempes ? Était-il passible qu'il vît, qu'il entendît, et *qu'un si extravagant prodige, en vérité, existât ?*

Maintenant, l'halluciné ne regardait plus au-dessus de lui, mais dans l'abîme, vers les rues et les places. L'énorme cohorte des morts-vivants était descendue, du ciel, dans la ville. Les Strasbourgeois se promenaient, vaquaient à leurs affaires, sans savoir que, par multitude, rangés en longues files et marchant au pas des grandes revues, des milliers et des milliers de corps immatériels, avec des pièces d'artillerie fantômes, avec des chevaux et des caissons invisibles, parcouraient leur vaste cité, aux accents de la *Marseillaise* délirante !

Ils arrivent de tous les côtés ! gémissait Féliu. J'en vois partout : sur la place de la Gare, dans la rue du 22 Novembre, place Kléber. Oh ! le battement d'aile des étendards devant l'Ancêtre glorieux, dans la Lange Strasse, rue des Mésanges, devant le palais de l'empereur Guillaume, et jusque dans la ceinture des faubourgs ! C'est comme une énorme vague humaine, qui va tout submerger ! Ils s'en vont, du côté du grand fleuve. Ils se déploient sur ses bords. Ils crient : « Victoire ! » La clameur a traversé le Rhin. Elle a secoué jusque là-bas, tout là-bas, les cimes de la Forêt-Noire ! C'est beau ! Jamais je n'ai rien vu de plus beau ! C'est l'apothéose des vainqueurs d'hier et c'est le triomphe des vaincus d'antan ! Peuple de héros ! Soyez bénis !... Mais, qu'arrive-t-il ? Oh ! prenez garde ! Les voilà repartis dans l'espace. Compagnie par compagnie, ils s'enlèvent. Des flammes se tordent autour de leurs baïonnettes... Ils viennent... Ils viennent à la cathédrale ; ils vont passer au-dessus de nous Splendeur ! Voici les premiers ! »

Quand je songe maintenant qu'à nos pieds, les tramways de Strasbourg allaient et venaient dans tous les sens en faisant vibrer leurs timbres d'appel, quand je pense qu'à cette même heure sur les places, les petits crieurs proposaient les journaux de Paris à peine arrivés, quand je m'imagine rétrospectivement toute cette ville fermant ses magasins, emplissant ses rues de la foule des employés et des promeneurs d'avant-dîner, quand je revois, au-dessus de ces réalités toutes proches, notre guide dans l'Au-delà, Féliu extatique, si loin de la terre, nous entraînant malgré nous dans les espaces où, à l'entendre, les morts de deux guerres, en foule, se pressaient pour célébrer la fête du glorieux souvenir, quand enfin je reconnais que mes compagnons et moi, nous admettions – et moi comme les autres, bien que je m'en défende aujourd'hui – la possibilité d'une

¹⁴ On peut s'étonner de voir ici établir, par le médium, une sorte de différence entre l'Ame et l'Esprit. Nous n'avons cependant rien modifié des paroles prononcées par Féliu. Le baron Renevel, depuis lors, dans une séance spirite où personne de nous n'assistait, a eu l'occasion d'entrer en communication avec un Esprit éminent à qui il a demandé de vouloir bien établir, entre l'âme et esprit, une différence. Il fut répondu que l'Au-delà ne pouvait, ne devait satisfaire à notre curiosité de terriens, mais que nous devions tenir pour absolument certain qu'il y a une différence profonde entre l'âme et l'esprit. Devinant les raisons qu'avait Renevel en posant cette question, le Visiteur le pria de nous avertir qu'il serait convenable de rédiger ici cette note, ce à quoi nous n'avons pas manqué. – L. -G. et Docteur X.

telle fantasmagorie, j'en viens à conclure que les cerveaux les plus invinciblement organisés contre l'illusion sont de bien misérables mécaniques et que, selon toute probabilité, la sérénité parfaite du plus endurci de nos positivistes devant le Mystère de l'Après-mort serait vite ébranlée, jusqu'à le conduire à la folie peut-être, s'il voyait apparaître devant lui le moindre petit fantôme. Pour moi, je l'écris tout net : s'il y a des spectres, je les supplie de me laisser tranquille.

Mais, sur la plate-forme, il en défilait par compagnies à effectifs de guerre et Féliu, la tête renversée en arrière, les yeux à demi-clos, suivait, au-dessus de lui, le passage des régiments décimés, Nous aussi, nous avons haussé nos regards. Mais à quoi bon ? Nous ne voyions, au zénith, que les pâles profondeurs de l'azur crépusculaire.

Dès lors, le médium ne prononça plus une parole. La merveilleuse revue, le défilé autour de la flèche baignée de lumière, s'achevèrent dans un silence poignant. L'unique témoin, les mains crispées aux pierres d'appui, fit enfin un geste d'adieu au dernier poilu. Tous, en une masse confuse, s'en retournaient, par-delà les monts, se dispersaient vers leurs royaumes célestes...

– C'est fini, avertit le voyant.

Nous étions tous blêmes et frémissants. Alors seulement, nous nous aperçûmes que le vent s'était brusquement levé et qu'il avait apporté et couché en écharpe sur Strasbourg un long bandeau de brouillard qui, déjà effiloché aux bords, s'amincissait pour bientôt disparaître. Était-ce là le sillon des poussières célestes soulevées sous le pas des soldats de l'Infini ? A ce signe, devons-nous reconnaître que Féliu n'avait pas menti¹⁵ ?... Je regardai un instant les derniers et souples lambeaux de ce voile qui, encore un instant, n'allait plus laisser de traces, et je suivis mes amis, sans mot dire, jusqu'à l'angle de la plate-forme où nous devons retrouver mon valet.

* * *

Philippe, pendant toute la scène, s'était tenu à l'écart. Énervés, nous venions de nous tourner vers lui, comme si, d'un unanime accord, nous désirions assister à l'enchaînement immédiat des faits fantastiques que nous étions venus voir se dérouler, au-dessus de la séculaire maison de Dieu. Encore fouettés au visage par le vent d'Au-delà qui achevait d'emporter l'armée spectrale aux confins bleus de l'horizon, nous attendions le soldat détaché du rang, Paul, revenu près de nous pour dicter à la main du scribe inconscient, quelque volonté suprême. Mais, à notre vif dépit, et pour narguer notre impatience, le crayon restait immobile sur le feuillet blanc. Le secrétaire des morts fermait les yeux ; son bras était agité d'un léger tremblement. Le temps s'écoulait, et, tacitement, nous nous inquiétions. Le garde allait se réveiller ; à sept heures, il nous inviterait à descendre. L'Esprit cher avait-il oublié le rendez-vous ? Quelque entrave le retenait-elle ? N'avait-il pas préjugé de ses forces ? Alors qu'il était à si peu de distance des portes de la vie terrestre, perdait-il déjà sa liberté d'habitant des cieux ?

Soudain, la main s'abattit et traça, d'une écriture grossière : « Nous avons sombré ce matin, au large nord-nord-ouest des îles Orcades. Vous êtes priés de prévenir M. l'armateur Huvon-

¹⁵ Ne fallait-il pas rapprocher l'opportune formation de ce bandeau de brouillard de la lecture faite un jour par le maître de Philippe dans *Le Christianisme et ses origines*, de E. Havet et dont l'extrait suivant est cité par ailleurs, en notre livre : « Les récits d'Hérodote sont pleins de prodiges, dont quelques-uns ont de la poésie et de la grandeur. Quand les Perses sont près d'entrer dans l'Attique, il s'élève tout à coup sur la route qui conduit à Eleusis, une poussière mystérieuse et inexplicable, comme s'il passait une procession invisible, et on entend, dans les airs, la voix divine d'Iacchos : ce sont les dieux qui se retirent. »

Delehogue. – Le capitaine Georges, du chalutier¹⁶ *Le Hibou* ». Nous nous regardions, étonnés à l'extrême. Le comte, déconcerté, balbutiait :

– Capitaine Georges ?... Je le connais bien... il a conduit la *Libellule* à Mujia... Sombé ?... Est-ce possible ?... Quel message inattendu !...

Mais notre attention était ramenée vers le crayon fébrile dont, par deux fois, la pointe se brisa, sous une brutale pression. Indiscutablement, Paul, s'il était là, éprouvait les plus grandes difficultés à communiquer sa pensée. On eût pu croire qu'il soutenait une sorte de lutte, peut-être contre d'autres Esprits. Cette hypothèse était exacte : nous en eûmes la preuve presque aussitôt. Philippe avait rageusement saisi son cahier, et nous entraîna sur la plate-forme. Parfois il s'arrêtait, écrivait quelques mots, repartait, longeant les balustrades, entrant sous la tour, en ressortant pour aspirer longuement, comme s'il étouffait, l'air pur de la vallée sans bornes. Enfin, il nous laissa lire la page confuse, chargée de noms, – presque rien que de noms, – selon des formes graphiques dont pas une ne ressemblait à l'autre : Jean Andréas Vogel, Wilhelmine Schweizer, 29 juin 1780, – Abraham Habrecht, 1671, – Duc d'Angoulême, 16 novembre 1818, – Moritz Hegner, 1780, – Édouard Passavant, 1830, – Comte de Goudowitsch, général-major et chevalier, le 16 août 1821, arrivant de Moscou en Russie, et allant à Montpellier, – et d'autres.

Quel était ce nouveau mystère ? J'eus, tout de suite, l'idée de lever les yeux. Devant moi, gravé sur un pilier, je lus : Moritz Hegner, 1780. Le nom et la date avaient été écrits par Philippe avant que nous ne fussions arrivés devant ce pilier-là. Je découvris aussi, derrière la tour, l'inscription du comte de Goudowitsch, qui occupait toute une assise. Assurément, le valet ne l'avait pas vue. Fallait-il admettre que les esprits de ces très anciens visiteurs de la cathédrale et dont le souvenir était gravé sur les pierres alentour se fussent donné le malin plaisir de se placer entre Paul et nous et d'empêcher la conversation espérée ?...

– Allons-nous en ! ordonna Philippe, qui, cette fois, parlait en maître.

Et il se jeta, descendant les marches deux à deux, dans la vis-de pierre.

* * *

Ces divers incidents n'étaient que curieux ; ceux qui suivirent furent terribles. Dès cet instant et loin de nous en douter, nous courions au-devant du drame. Après avoir été merveilleusement *servis* par les puissances de l'Au-delà et de l'Astral, nos guides et nos amies, nous allions savoir qu'il n'est pas toujours sans péril de frayer avec les Désincarnés et d'abaisser les cloisons qui séparent notre prison de leurs célestes palais. Nous nous étions attachés aux pas du domestique exaspéré et nous le suivions dans Strasbourg, à courte distance, décidés à laisser tomber sa colère, avant de l'aborder. Il marchait vite, sans geste. Dans la flâneuse foule du soir, ce n'était qu'un homme très pressé. Il n'attirait l'attention de personne. Mais nous avions tous compris qu'il était dans un état d'exaltation extraordinaire. Il n'y avait pas à lui faire entendre raison. Un démon, bon ou mauvais, le poussait aux épaules. Le plus sage était d'aller à sa remorque, pour le retenir de commettre quelque sottise si les occultes impulsions dont il était le jouet l'y portaient

¹⁶ Cette déconcertante communication nous fut faite le 18 juillet à 6 h. 40 du soir. Nous ne crûmes pas devoir prévenir le beau-frère du comte de Marigonde. C'est lui-même qui, à notre retour à Paris, prévint son parent, par une lettre envoyée, le 21 de Boulogne. Le fait, exact, lui avait été télégraphié du nord de l'Ecosse, le 20, par un matelot seul survivant, et qu'avait recueilli, sur une épave, le *Richard-Tony*, navire de commerce faisant route d'Irlande à Glasgow.

fâcheusement. Par malheur, Philippe semblait infatigable. Sa course se poursuivait sans fin. Il était dix heures du soir que nous pistions encore ce forcené. Mme de Marigonde, peu entraînée à ces sortes de sports, était exténuée. Mais elle ne nous eût pas quittés pour un empire. « J'irai ainsi toute la nuit ! » avait-elle dit, vaillamment, très loin, sur la route de Schiltigheim, alors que Philippe, par un brusque crochet, s'enfonçait dans une ruelle.

De quelle nature était cette véritable crise ? Je n'avais pas le loisir d'y songer. Comment s'achèverait-elle ? Qui eût pu le prédire ? Cet homme devenait-il fou ? La conjecture n'était pas invraisemblable. Maintenant, il parlait à haute voix. Nous le savions. Des gamins, qui l'avaient croisé, s'en étonnaient railleusement près de nous. Était-il temps d'intervenir ? C'eût été mon opinion : je l'exprimai. Renevel et le comte Louis ne la partagèrent pas : je laissai faire.

A onze heures moins le quart, notre maniaque ambulatoire nous ramenait au centre de la ville. Il était temps : j'allais renoncer à la poursuite. A diverses reprises, il avait gesticulé, dans des rues solitaires, lancé des coups de poing dans le vide, et foncé, tête basse, sur un ennemi invisible. Dans les grandes voies, cependant, il dut faire effort sur effort pour se calmer et quand il consentit à rentrer à l'hôtel pour regagner son lit, il s'était apparemment dominé tout entier. C'est là que nous nous déterminâmes à le rejoindre, à l'entourer, à le diriger vers l'ascenseur, et à le conduire dans ma chambre où nous fûmes bientôt réunis. Il se laissait mener, comme un enfant sage. C'est de Marigonde qui le questionna, après l'avoir fait asseoir dans un fauteuil :

– Que vous est-il donc arrivé, mon ami ?

– Je ne sais pas.

La voix était sourde, presque méchante.

– Je me suis promené... oh oui, je me souviens. Paul... Vous ne comprendriez pas... il n'a pas pu venir... C'est un autre... que vous connaissez... Celui-là, n'oubliez pas ce que je vais vous dire... celui-là...

Mais la parole défailloit aux lèvres du malheureux penché vers le tapis, et François Schulze n'eut que le temps d'écarter les bras pour recevoir un corps abandonné, agité de contractions spasmodiques...

D'un mot, nous convenons de n'appeler personne dans l'hôtel. J'essaye de donner quelques soins au malade dont l'affection si particulière intéresse au plus haut degré le neurologue que je suis. J'attends le paroxysme nerveux et m'efforce d'éloigner la comtesse. Elle refuse : au reste rien ne se produit. Contre mes prévisions, nous constatons, après dix minutes, une torpeur lourde. La respiration est redevenue régulière, le pouls normal. Je suis stupéfait. Philippe, étendu sur des coussins, dort d'un pesant sommeil. Que faire de lui ? L'éveiller ? Ce serait imprudent.

– Je vais l'observer quelques heures, proposé-je. Allez vous reposer.

Or, comme Féliu qui nous avait suivis, me serre la main et prend congé, comme le bon papa Leclayre s'approche et me dit « Je resterai un peu pour vous tenir compagnie » – il est exactement onze heures vingt-cinq, – mon étrange patient, toujours endormi, prononce quelques paroles vaguement articulées et que nous ne comprenons point. Renevel n'hésite pas. Pour lui, incontestablement, c'est un défunt qui cherche à entrer en relations avec nous. Il s'incline :

– Cher Esprit, veuillez, je vous prie, vous exprimer plus clairement.

Philippe se soulève un peu, retombe, et nous entendons prononcer, syllabe par syllabe :

– Fatalité ! Je suis mort à la minute de ma naissance. Pleurez avec votre pauvre Paul comme pleure maman Elvire sur mon cadavre déjà froid !

La révélation est si formidable que nous en restons atterrés sur place. Leclayre s'est effondré, Renevel a reculé contre le mur, la comtesse s'est pris la tête à deux mains, et elle sanglote. De Marigonde s'est exclamé : « Partons » et déjà il a disparu dans le couloir pour aller éveiller les

chauffeurs, dans l'annexe de l'hôtel.

Moi-même, je l'avoue, j'ai chancelé sous la violence du coup. Le valet rouvre les yeux, se redresse, nous considère avec stupeur. Il ne sait rien, ni pourquoi nous sommes bouleversés, ni pourquoi il se trouve là, le vêtement entrouvert, la poitrine nue, piétinant la serviette mouillée avec laquelle, tout à l'heure, je lui ai humecté les tempes.

Comment nous nous retrouvâmes, dans nos voitures, un peu après minuit, roulant à toute allure, filant en bolides sur la chaussée de Strasbourg à Saverne, je serais, dussé-je avoir la tête tranchée, absolument incapable de le dire. L'enfant était mort ! Monstrueux aboutissement de si tendres espérances ! Les décisions généreuses des Arbitres blancs, les quatre-vingts années de vie promise, les certitudes de bonheur familial prédites par le désincarné, tout faisait faillite, n'était que leurre et mensonge. L'Esprit, qui prétendait tout voir de son heureux avenir, n'avait pas aperçu l'accident imminent, le nouveau trépas qui l'attendait à l'instant de son réveil sur la terre ! Ainsi donc, ils se trompaient comme nous, dans l'Astral, ils faisaient des rêves vains, et il ne fallait pas croire, toujours, les oracles de leurs pythies ! Déjà glacée, la chair à peine formée de ce Paul-Raphaël-Denis-Louis Schulze qui, la veille encore, était assuré d'être un beau vieillard, en l'an 2000 !

François faisait peine à voir. Les coudes sur les genoux, le visage enfoui dans les paumes rapprochées, il semblait écrasé par la douleur. Il perdait à la fois l'ami du passé et l'espoir de ses vieux jours. Tout ce bonheur rustique et simple, dont il faisait naguère le riant tableau devant les chopes débordantes, s'était effondré dans la poussière du néant. J'avais pris ce malheureux à côté de moi, avec Denis Leclayre. Renevel et les de Marigonde nous précédaient, dans leur automobile, sur la route interminable. La paix silencieuse des campagnes endormies faisait avec notre commun état d'âme un contraste poignant. Quatre jours plus tôt, il y avait eu une nouvelle lune et l'astre à peine formé cintrait sa mince faucille dans un ciel étoilé. Nos phares n'étaient pas inutiles. A la traversée des villages, nous faisons mugir les sirènes, furieusement, comme des pompiers courant au feu. C'était bien la course à la mort. Toutes nos pensées, plus promptes encore, s'élançaient au-devant de nous, vers le pitoyable chevet où gémissait une *mater dolorosa*. Et je songeais aux derniers incidents de la cathédrale, à ce combat mené par Philippe, le crayon au poing. Dès ce moment, l'esprit de Paul était désemparé, terrifié peut-être par la connaissance de l'Inéluctable. Il venait de descendre définitivement des sphères astrales, d'entrer dans sa demeure de chair. Et ce qui lui restait de lucidité, avant l'engourdissement de l'âme dans l'enveloppe corporelle, lui permettait de concevoir le malheur qui s'accomplirait avant la fin de la nuit. Il se voyait, à la prochaine aurore, déjà revenu dans ses domaines spirituels, après un éphémère voyage parmi les hommes. Il se défendait contre l'adversité brutale, il implorait la grâce d'aller supplier ses guides, il plaidait pour le bonheur de son père et de sa mère. Aussi bien n'avait-il pas le temps de nous répondre Nous saurions, hélas, assez tôt !...

Voilà, à peu près, la fable spirite que je bâtissais, à la manière du baron Renevel, et sans y croire, qu'il me soit permis de le dire franchement. Mais c'était tromper le temps, abrégé la distance et, puisqu'elle me servait à apaiser mon énervement, je laissais divaguer mon imagination.

... Nous entrions dans Saverne. Je regardais ma montre. Il était une heure cinq. L'automobile du comte stoppa, la nôtre prit la tête et, par la glace baissée, Schulze, arraché de sa songerie, guida le chauffeur. Sitôt descendue la Grand'Rue, avant la place, nous tournons à gauche, montons la rue des Églises et roulons jusqu'à la rue de Paris. François, tout à fait bouleversé, désigne ces voies par leur nom comme si le renseignement nous était nécessaire. Pour rejoindre, plus bas, la rue du Haut-Barr, nous nous orientons encore une fois à droite, lorsque mon chauffeur pousse un cri et arrête brusquement. L'autre voiture, qui nous suit de très près, nous heurte avec violence, en

cherchant à nous éviter. Ce mouvement permet à ceux qui l'occupent de voir ce que nous voyons nous-mêmes, l'espace de vingt secondes à peine : deux forts chevaux blancs, cabrés au milieu du chemin, conduits à la bride par un vieil homme. Bêtes et homme, teintés d'une inexplicable lumière glauque qui les rend distincts dans la nuit, ont tout à coup débouché d'un angle de mur et c'est un miracle que nous n'ayons pas écrasé l'imprudent. D'ailleurs, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, tout a disparu : le chemin est libre. Nous avons, sans qu'il soit possible d'en douter, entendu un ricanement et perçu le bruit de quelques pierres lancées contre la voiture de nos amis. Pendant que les chauffeurs, ahuris, se penchent et cherchent à comprendre ce qui vient de se produire, de Marigonde, qui s'est baissé et a ramassé entre ses pieds l'un des projectiles tombés sur le tapis, s'écrie : « C'est insensé ! Voici une des pièces de monnaie que j'ai trouvées dans la tombe de Fuentes, à Vimianzo, et j'ai parfaitement reconnu, là, sur la route, devant les chevaux, le père Diego ! »

– Moi aussi, dit gravement Philippe.

– Ainsi, nous aurions été victimes d'une apparition ? risquai-je. Le mendiant humoriste se serait moqué de nous ?

Je parlais sérieusement, dans cette minute tragique. Aujourd'hui, je me suis ressaisi ; nous avons tous été hallucinés. Mais, en fait, je dois convenir que j'ai vu.

– Qu'importe, après tout ! brusquait Schulze. Allons !

Les chauffeurs remettaient en marche, et, tout de suite, ce fut la rue du Haut-Barr. Nous allions vers un autre drame et ce serait le plus affreux.

Le père s'impatiait : « Plus vite ! Plus vite ! La maison est là-bas, tenez, où brille la fenêtre. »

J'imaginai la chambre de mort, le berceau préparé, et le petit être inanimé sur l'oreiller frangé de dentelles.

Lugubre arrivée. Les voitures se rangent à la jonction des deux rues. Malgré soi, chacun prête l'oreille pour entendre, à travers les murs, les sanglots d'Elvire. François franchit la barrière, s'avance dans le jardinet, lui le premier, sous un cintre de roses. Il est à la basse marche du perron. Déjà Leclayre, de Marigonde, Renevel et moi, retirons nos chapeaux. Mais on a entendu. La porte de la demeure endeillée s'ouvre toute grande, et nous voyons, en costume de nuit, grand-mère Zéphirine, debout sur le seuil, haussant une lampe dont l'abat-jour projette un cône de clarté sur ses cheveux blancs, oui, Zéphirine, qui, d'une voix joyeuse et forte, nous accueille :

– Ah ! mes chers amis, le bon Dieu en soit loué, c'est un beau garçon !

Sommes-nous fous ou est-ce cette femme qui a perdu la raison ?

Schulze s'est élancé, l'a écartée. Il bondit dans l'escalier. Je l'entends rejeter contre le mur la porte de la chambre. Puis, c'est un cri de femme, un cri d'enfant, et radieux, notre François, au tournant des marches, reparaît, portant, comme un César héritier de la pourpre, son fils, son « beau garçon », Paul-Raphaël-Denis-Louis, bien vivant et – on allait changer ses langes ! – nu comme un ver !

Pour s'excuser près du lecteur qui espérait voir ce roman fini à la façon de tous les autres

Selon qu'on soit d'esprit classique ou moderne, on ne refusera pas à ce livre le mérite, ou le défaut, d'être construit sur un plan peu ordinaire. Il est donc naturel qu'il s'achève d'une manière point banale, et c'est ainsi que nous pensons bien faire en donnant à apprécier au lecteur, par manière de conclusion, au lieu de la péroraison pittoresque, poétique et sentimentale qu'il était en droit d'attendre, des textes qui ressemblent, à s'y méprendre, à des procès-verbaux.

1° La lettre ci-jointe a été ajoutée aux premières épreuves reçues de l'imprimerie. Le curé de Vimianzo avait cru devoir l'envoyer, datée du 5 août, à M. Louis de Marigonde. Elle était particulièrement précieuse, car elle projetait quelque lumière sur les faits bizarres dont nous avons été témoins en Alsace, et, particulièrement, sur l'apparition nocturne des chevaux blancs, à Saverne, à l'angle des rues de Paris et des Eglises.

JÉSUS-MARIE-JOSEPH

Priez pour nous.

5 août 1920.

A Monsieur le très illustre comte de Louis Marigonde, respectueusement.

Monsieur le comte,

C'est le curé de Vimianzo qui se permet encore de venir vous donner de ses nouvelles. Je vous aurais déjà écrit depuis quelques jours si je n'avais été malade et retenu au lit par une violente fièvre, résultat des émotions que je dois au satanique Diego, dont tous mes villageois parlent et parleront longtemps, je vous l'assure. Je vous avais confirmé sa mort, il y a environ deux mois, en réponse à une lettre où vous me disiez en avoir été averti. Nous nous trompions l'un et l'autre en croyant que ce renégat avait terminé ici-bas sa peu exemplaire carrière et n'aurait plus jamais l'occasion de mystifier ses contemporains. Vous serez sans doute bien étonné en apprenant que Diego, du fond de la tombe, nous ménageait une dernière farce de sa façon.

Dans la nuit du 18 au 19 juillet, quelques joueurs attardés étaient réunis à l'auberge de Manuel Barleta et buvaient peut-être un peu plus qu'il n'est permis à de bons chrétiens, lorsque l'un deux, sortant sur le chemin, poussa un cri d'effroi et rentra en toute hâte pour prévenir ses compagnons. Tous, délaissant les cartes, se précipitèrent dehors et virent, à quelques pas, deux chevaux blancs que tirait, par la bride, défunt Diego le mendiant. J'ai recueilli les témoignages de chacun et ils concordent en tous détails. Le fantôme prit le temps d'attacher les bêtes au tronc d'un arbre, et puis il se tourna vers ses anciens amis, fit le geste de tordre les poignets, celui de repousser un adversaire invisible. La nuit était plutôt sombre, mais à la faveur d'un singulier rayonnement, l'on put remarquer que le visage du malheureux était crispé comme par l'épouvante ou par une terrible douleur. Ce ne fut point tout. Diego ramassa une pierre et, accroupi au bord du chemin, sur une bordure de sable fin qui longe une propriété, écrivit : « Ayez pitié de moi ! Enterrez-moi, car je ne suis plus dans ma bière. Je me suis vengé du coquin français qui a payé mes services en me donnant de la fausse monnaie ». Le lendemain, à l'aube, on est venu me chercher. J'ai vu, sur le

sable, la phrase que je viens de transcrire. En faisant parler mes paysans, j'ai appris que Diego, lors de votre voyage ici, avait raconté en effet que, pour je ne sais quel service, vous lui aviez remis les écus trouvés dans la tombe de Francisco Fuentes. Et il se montrait fort irrité de ce présent.

Bref, l'histoire fait aussitôt le tour du pays. Les habitués de la *posada*, ceux qui ont reconnu le spectre, détaillent l'aventure, racontent comment les chevaux et l'homme disparurent sitôt tracé le dernier mot. Ils insistent sur l'aspect épouvantable de la face, des yeux sanglants. Le pays s'énerve, et, à midi, l'opinion est unanime : Diego n'est pas mort. Il a été enseveli vivant. Il faut aller ouvrir sa fosse et le sauver s'il en est temps encore. Vers le soir, tous mes paroissiens font un tel vacarme que la municipalité et moi-même décidons l'exhumation. Elle eut lieu aussitôt. Monsieur le comte, ce fut effroyable. Nous trouvâmes la planche supérieure du cercueil fendue en deux par la pression des genoux, la figure couverte de sang, les yeux hors de la tête, les ongles incrustés dans les paumes. Quelques heures plus tôt, la nuit précédente, peut-être à l'heure de l'apparition, Diego s'était éveillé d'une léthargie qui durait depuis quarante et un jours !

Voici ce que j'aurais dû vous faire connaître aussitôt. Pardonnez-moi mon retard. Mais laissez-moi vous demander, tout humblement, de ne pas oublier dans vos prières, matin et soir, ce malheureux qui eut pour vous une si grande haine. C'est le moyen d'apaiser son âme si, dans l'autre monde, elle persévérerait à vouloir vous porter préjudice.

Daignez me croire, Monsieur le comte, votre très dévoué frère en Jésus-Christ et recevoir l'assurance que, chaque jour, je ne manquerai pas d'ajouter mes oraisons aux vôtres pour que Dieu, dans sa bonté infinie, pardonne ses péchés à ce pauvre Diego.

(Nom illisible).

Curé de Vimianzo.

2° M. le baron de Renevel, consulté sur cette lettre, nous fit remarquer un détail qui nous avait échappé. Un jour, chez de Marigonde, après la lecture du deuxième message de Paul, une rapide expérience de guéridon avait été tentée : j'en étais témoin. J'y avais écrit, en marge d'un journal, et sous la dictée du fils Leclayre : « pour parler ici, je me sers du vieux mendiant Diego, qui est tombé, sans vie, il y a une heure, subitement, devant *la posada* où vous l'avez rencontré naguère »

L'esprit n'avait pas dit : mort, mais : tombé sans vie. Il savait donc que Diego était en léthargie. « Cette circonstance permettra aux spirites, nous dit Renevel, d'affirmer, une fois de plus, que l'esprit des vivants peut, dans certaines conditions, agir comme l'esprit des morts. Tandis que Diego dormait, Paul l'utilisait comme agent. De même, pendant l'état de sommeil, l'esprit de tous les vivants est capable de voyager, d'agir à distance, d'explorer les espaces stellaires, voire même de se matérialiser. »

J'enregistre – sans commentaires, – ce C. Q. F. D. péremptoire.

3° Nouveau document concernant Diego, définitive ment mort le 18 juillet. Dans la nuit du 26 au 27 juillet, le vieillard rancunier est venu dicter en espagnol¹⁷ un message à Philippe. Texte court

¹⁷ Mon valet de chambre ne sait pas l'espagnol.

et catégorique dont voici la traduction : « Pour M. de Marigonde : je ris encore de votre crédulité. Vous avez bien cru que l'entant de Schulze était mort. Pourquoi vous ai-je trompé ? Vous le savez, c'est à cause de l'affaire des pièces. Sur la route, je vous en ai jeté une dans votre voiture¹⁸. Comment j'ai pu faire cela, et pourquoi ne l'ai-je pas fait plus tôt ? Parce que jusqu'alors, j'étais sous le contrôle de l'esprit de Paul Leclayre et que je devais lui obéir. Mais quand il a quitté l'Aut-delà et, pour la naissance, est rentré dans le corps de Paul-Raphaël-Denis-Louis, je suis aussitôt redevenu libre et j'en ai profité. Maintenant, c'est fini : je ne vous importunerai plus. – Diego ».

* * *

4° Dans la même nuit, Philippe a noté une dictée de Clotilde Leclayre. C'était, si je puis dire, un « pour prendre congé ». Voici ce que fut cet adieu : « Ma mission et celle d'Estrella Fuentes sont remplies. Nous nous séparons de vous jusqu'au jour de votre mort. Mon cher Denis, je t'embrasse. Vis heureux comme nous vivons heureuses. M. de Marigonde, merci. Et merci à vous tous. Nous vous invitons à ne plus jamais vous occuper de spiritisme. Croyez-y comme à la plus belle des religions, des morales, des poésies et des sciences, mais aimez la vie et sans chercher à explorer trop tôt le ciel ; achevez votre passage terrestre dans la saine activité et les bonnes actions. Philippe, avant peu de temps, nous vous retirerons vos pouvoirs médiumniques. Vous ne communiquerez plus qu'une ou deux fois encore en Alsace, chez Schulze, qui vous estime. Dans son entreprise, vous pouvez utilement vous employer, pour la tenue des livres et le contrôle du travail, à la carrière¹⁹. Partez immédiatement. Que la paix soit avec vous. »

5° Un mot personnel du docteur X... à M. le docteur Lucien-Graux.

(r) Philippe a été aussitôt séduit par le projet ou, pour mieux dire, par l'ordre. Mon valet est parti dès le soir du 26 juillet, pour Lutzelbourg. Par une curieuse coïncidence, j'ai reçu, de mon ex-domestique Bernard, une lettre où, m'apprenant qu'il ne pouvait vivre en bonne intelligence avec ses cousins tourangeaux, il me demandait à rentrer à mon service. J'ai écrit à Bernard, dont je n'eus jamais qu'à me louer, que, bien volontiers, je l'attendais pour la fin du mois courant. – Dr X...

Mon cher ami,

Je vous remercie d'avoir écrit ce livre à mon lieu et place. Je certifie que vous y avez fait une transcription fidèle de ce que je vous ai raconté. Je vous sais gré notamment, quelles que puissent être vos idées sur la question, d'avoir toujours respecté le scepticisme que, jusqu'à nouvel informé, je continue à opposer, malgré ce qu'elles peuvent avoir d'extrêmement troublant, aux manifestations de l'Invisible.

Il est certain que l'on n'est pas mêlé à une telle histoire sans se sentir, sinon converti, au moins

¹⁸ Le comte de Marigonde conserve sous vitrine ce témoignage de la folle aventure.

¹⁹ Philippe a été aussitôt séduit par le projet ou pour mieux par ordre. Mon valet est parti dès le soir du 26 juillet, pour Lutzelbourg. Par une curieuse coïncidence, j'ai reçu, de mon ex-domestique Bernard, une lettre où m'apprenant qu'il ne pouvait vivre en bonne intelligence avec ses cousins tourangeaux, il me demandait à rentrer à mon service. J'ai écrit à Bernard, dont je n'eus jamais qu'à me louer que bien volontiers je l'attendais pour la fin du mois courant. Dr X...

perplexe en ce qui concerne les « vérités fondamentales » sur lesquelles on s'appuyait jusqu'alors. Aussi bien penserai-je souvent à ce que j'ai pu voir et entendre, en quelques mois, dans un domaine si nouveau. Devenirai-je spirite ? Je n'en sais rien, Vous m'avez dit que vous n'en savez rien vous-même, et que vous attendez, avant de vous rallier à la doctrine des Kardéciens. Quoi qu'il en soit de l'avenir, j'estime que nous avons bien fait d'étudier aujourd'hui ce problème et d'avoir le courage de le mettre sous les yeux du grand public. Laissons agir le temps et n'en préjugeons pas.

Il y a en Alsace une petite maison, que, si vous en avez le temps, nous irons voir un jour de l'été prochain. C'est celle dont héritera Paul-Raphaël-Denis-Louis Schulze et où il vivra jusqu'en l'an 2000, si les « esprits » ne nous ont pas trompés. Cette maison est charmante. En fermant les yeux, je la reverrai jusqu'à mon dernier jour, avec son toit de tuiles rondes, regardant la rue de la Garenne et la rue du Haut-Barr, avec sa girouette penchée, ses balconnets cintrés, ses pots de fleurs sur le perron, sa vigne sur le mur, son pignon blanc, son faîtage courbe, les auvents de ses fenêtres, son poêle dans sa pièce maîtresse, l'alcôve d'où nous souriait Elvire, la couronne de fleurs d'oranger qu'apporta aux jeunes époux, la veille du mariage, la main invisible de Paul Leclayre, la huche et le dressoir aux assiettes vertes, les pichets d'étain, les pots de grès, et le moule à Kugelopf. C'est ainsi qu'elle m'apparut, au grand jour, dans son détail intime, le matin du 19 juillet, lorsque nous revînmes passer sous l'arceau des roses, après avoir achevé la nuit tragique dans un hôtel de Saverne.

En regardant le poupon, en le prenant dans mes bras, je songeais : « Qui a raison, des spiritualistes ou de moi ? Ce petit, est-ce Leclayre et Fuentes ressuscités, ou n'est-ce qu'une moindre parcelle de matière temporairement tirée du néant et qui retournera au néant ? »

Nous nous sommes promis, mon cher ami, de ne pas conclure : nous ne concluons donc pas. Comme dit Clotilde, achevons notre « passage » dans la saine activité et les bonnes actions. Travaillons. C'est certainement ce que nous avons de plus sage à faire.

Votre tout reconnaissant et fidèle,

Docteur X...

Une expérience personnelle

Le 29 juillet, l'auteur de ce livre a pris une brusque résolution : j'ai décidé mon départ pour le 1er août²⁰. Dans la nuit du 28 au 29, j'avais fait un rêve un rêve que je puis dire impérieux. Philippe, parti la veille, après avoir cessé son service chez le docteur X... m'était apparu dans mon sommeil pour me déclarer sur un ton de reproche, qu'il ne comprenait pas mon manque de curiosité. Il lui semblait intolérable que je puisse laisser imprimer ce livre — encore que je l'estimasse bel et bien fini — sans y adjoindre mon témoignage personnel.

Quelle sorte de témoignage ? Irais-je à Saverne, dans la maison de Schulze, prendre le nouveau-né dans mes bras pour voir un « revenant » bien en chair et en os ? Monterais-je dans la forêt du Haut-Barr pour y retrouver, avec l'heureux ami de feu Paul Leclayre, l'endroit où s'était dissipée la fumée spectrale, au pied des sapins ? Ferais-je l'ascension de la première plate-forme, à la cathédrale de Strasbourg, afin d'y considérer d'un peu plus près le ciel où avait défilé l'armée des morts ? Non, certes. Si j'allais en Alsace, je ne verrais que de loin, et en passant, la demeure d'Elvire ; je me promènerais, en strict amant de la nature, dans les sapinières vosgiennes, et, devant les assises de pierre, où Philippe avait lu les noms du duc d'Angoulême et du comte de Goudowitsch, général-major et chevalier, je ne m'attarderais qu'à goûter le spectacle panoramique d'une belle cité, qui n'avait jamais cessé d'être française.

Ce que, sans doute, me proposait Philippe en venant hanter mes nuits, c'était non pas un contrôle, mais un acte de présence en des lieux que j'avais eu l'occasion de mettre sous les yeux du lecteur, sans bien les connaître moi-même. Il était assez naturel qu'ayant écrit *Réincarné*, en collaboration avec les acteurs et les témoins d'une si étonnante histoire, mon œuvre fût complétée par un voyage qui me fît connaître tels endroits où elle s'était déroulée. Au reste, en visitant avec plaisir Lutzelbourg et l'ex-Zabern, je reverrais avec émotion ces rues strasbourgeoises où « j'avais eu le bonheur de vivre, aux jours mêmes où l'allégresse de la revanche réalisée, la joie tant espérée du retour au sein de la mère patrie, déferlaient en un ouragan de cris, de chants, de drapeaux claquant au vent, de Marseillaise éperdues²¹ ».

Puisqu'un songe avait orienté ma pensée vers ces beaux pays retrouvés, j'irais donc sans tarder, profitant de la belle saison. A dire vrai, je n'avais pas attendu la prémonition singulière pour prendre mes dispositions en vue d'une randonnée en Alsace et en Allemagne. Quelques jours avant d'avoir été appelé, par les circonstances que l'on sait, à suivre de près les aventures Leclayre-Marigonde-Schulze, pour en composer ce livre, j'avais fait établir les papiers nécessaires et suffisants pour un voyage aux bords du Rhin. *Réincarné* m'avait fait ajourner mon projet, mais redevenant libre, et tout bien terminé, je pouvais partir, les passeports et autres pièces étant valables pour une année. Je prendrais donc route, avec ma femme, sans me laisser émouvoir par certaine désagréable vision qui s'était dessinée confusément à la fin de mon rêve et où je m'étais reconnu, couché et ensanglanté, brûlant de fièvre, et dictant, d'une voix mourante, mes suprêmes volontés.

²⁰ Pour répondre à son offre toute récente d'aller un jour visiter ensemble le pays de Schulze, j'avais demandé au docteur X..., mon ami, de m'accompagner dans mon soudain voyage. Il en fut empêché par diverses obligations. — Lucien-Graux.

²¹ *Les Fausses Nouvelles de la Grande Guerre*, tome VI, page 257.

Donc, le 1^{er} août, dans la matinée, nous quittons Paris, en automobile, avec un bel itinéraire, à parcours interchangeables. De Strasbourg, irions-nous d'abord vers Colmar et Mulhouse, pour remonter ensuite par la Forêt-Noire, jusqu'à Baden-Baden, Karlsruhe et les « au-delà » ou bien entrerions-nous tout droit en Allemagne, pour voir d'abord Hombourg, Francfort, Mayence, le Rhin, jusqu'à Cologne ? Qui sait ? Et n'est-ce pas le charme de ces promenades de les conduire à l'aventure, selon la couleur du temps et du caprice ?

Le même jour, nous arrivâmes, tard, à Nancy. Le lendemain, à petite allure et avant midi, nous touchions Lutzelbourg où nous avons la chance de rencontrer dans sa carrière, François Schulze avec son nouveau contrôleur, Philippe, heureux de son changement de destinée, et s'installant pour une existence toute nouvelle.

Tout de suite, nous nous retrouvâmes dans la mystérieuse atmosphère de *Réincarné*. François, assis sur une meule, au bord du chantier, nous conta une savoureuse histoire : celle de la gitane et de l'horoscope. La voici :

« Figurez-vous, nous dit-il, qu'avant-hier soir, vers la tombée de la nuit, nous voyons tout à coup, appuyée à notre petite barrière et regardant fixement le seuil de notre maison, une femme pour le moins étrange. C'était une gitane de pure race et le portrait en est classique : figure d'ovale très pur, teint de bronze poli, cheveux retombant en longues couleuvres noires sur des épaules maigres, lèvres minces et méchantes, pieds nus, point de seins, un corps de garçon nerveux, des jarrets de chèvre. Elle entre enfin et, à demi courbée sous le berceau des roses, marche résolument vers le perron.

Par la fenêtre ouverte, je l'invective. Elle avance encore. La voilà dans le vestibule : je l'y rejoins au moment où elle fait mine de monter à l'étage supérieur. A l'ordre de décamper, elle répond par un large sourire qui découvre des dents de tigresse et, dans un charabia que je traduis ici, plutôt que de tenter de le reproduire, me fait comprendre qu'elle sait lire l'avenir, qu'un enfant, né dans cette maison, a besoin de ses services, qu'elle en est avisée et qu'elle révélera la destinée du petit, si on veut bien lui payer sa prophétie vingt francs. Ma foi, j'avais trop vécu dans le mystérieux, depuis quelques mois, pour ne pas être tenté. Je me calme, je donne l'argent et je réponds à la gypsie : « C'est bien. As-tu besoin de voir le petit ? – Oui, dit-elle, conduis-moi près de lui. »

Et, sans attendre, elle bondit comme un cabri dans l'escalier.

Je la suis en courant, je prévient Elvire qui marque d'abord une vive répugnance à se laisser approcher mais qui cède enfin. La bohémienne tourne autour du bébé. A peine a-t-elle eu le temps de me dire qu'elle arrive de Prague et Vienne, par Munich, Bâle et la Basse-Alsace, qu'elle se préoccupe de recueillir les éléments dont elle bâtera sa prévision. Elle sait maintenant les noms des parents, ceux du fils, la date de la naissance, l'heure. Et, grave, absorbée, elle travaille. Sur une chaise, elle s'est accroupie, à la turque elle dessine des arcs entrecroisés, elle calcule, elle murmure, elle soupire.

Je m'efforce de tranquilliser Elvire qui voudrait voir cette fille du démon bien loin d'un toit où elle laissera certainement le mauvais sort. Le petit Paul-Raphaël s'est assoupi dans les bras de sa mère et je suppose que la diablesse va se sauver lorsqu'elle saisit ma main, en examine avec soin la paume, et me dit, d'une voix rauque, après avoir fait claquer ses lèvres : « Eh bien, gare à lui ! »

– De qui parles-tu ?

– D'un visiteur que tu vas recevoir, et qui, sur le conseil de son Guide astral, va changer de route, dans un voyage qu'il s'apprête à faire. Pourquoi s'obstine-t-il à quitter sa maison ? Peut-être pour le bien, peut-être pour le mal ! Je ne sais pas. Mais il va aller là-bas, de l'autre côté (elle désignait l'Est). Qu'il prenne garde, ils ont des couteaux, ces gens-là. Veut-il donc recevoir un coup de

poignard dans le ventre ? Après tout, c'est encore ce qu'il a de mieux à faire.

– Que me racontes-tu là ? objectai-je à la sorcière. Tu deviens folle ?

– Pas du tout. Je sais ce que je dis. Le voyageur recevra un coup de couteau, et il faut qu'il reçoive un coup de couteau.

– Et tu vois cela dans ma main ?

– Oui, parce que celui-là s'est occupé beaucoup de toi, tous ces temps-ci.

J'écoutais, fort étonné et un peu perplexe, le récit énigmatique de François Schulze et je regardais ma femme. Je m'aperçus bien que, comme moi, elle avait deviné qui était le *voyageur*. Pour en avoir le cœur net, je dis : « Mais il me semble que cette histoire me concerne. J'ai quitté Paris pour venir en Alsace et aller en Allemagne. Je me suis beaucoup occupé de vous « tous ces temps-ci », comme l'a rappelé la chiromancienne. Ne croyez-vous pas que le coup de couteau m'est destiné ?

– Après tout, monsieur, c'est bien possible, consentit Schulze en tournant la tête vers une meule qui descendait, dans le *dévaloir*, en soulevant un nuage de poussière rouge.

– Que signifie ?... C'est du roman.

– Pensez-en ce que vous voudrez. J'étais piqué au jeu et je déclarai aussitôt :

– Vous concevez bien que je n'ai pas peur. La preuve en est que nous allons, après Strasbourg, filer, sans aller à Colmar, sur les pays occupés. Nous verrons bien.

Sans m'en apercevoir, je donnais déjà raison à la bohémienne. Je modifiais mon itinéraire et c'était de l'oracle, un commencement de réalisation.

– Oh ! vous savez, ajoutait François, comme pour me tranquilliser, il y a à prendre et à laisser dans toutes ces histoires. Je ne vois pas ce qui peut vous arriver de tragique en Allemagne. Lisons plutôt l'horoscope de mon petit gars. Je l'ai transcrit en bon français, de mon mieux, car il faut vous dire que la gitane jargonnait un drôle de langage. Mais j'ai pris soin de ne rien modifier de sa pensée. Voyez plutôt :

Horoscope de Paul Schulze. – Né un lundi : lunarien. L'heure de sa naissance le place sous Saturne et Jupiter. La date le place sous le Lion gouverné par Jupiter. Le Lion, c'est la force calme et le courage, l'énergie, l'action, la générosité, le cœur.

Mais d'autres influences sont visibles. L'enfant aura de la force, c'est certain. Malheureusement, il est lunarien. Quelle sera sa force ? Comment luttera-t-il contre la Lune, changeante, peu volontaire, passive ? Par chance, il est demi-jupitérien aussi, donc autoritaire, capable de se commander, de commander aux autres, de lutter contre les mauvaises influences. Comment lui apprendre à soutenir cette lutte ? Apprenez-lui ce qu'est la Responsabilité. Qu'il sache se débrouiller lui-même. Raisonnable. Montrez-lui l'avantage de l'initiative personnelle.

Il est demi-saturnien : d'où réflexion, sagesse.

En somme, la force, la volonté, l'action dominant en lui. Mais elles ne peuvent le servir que si on les lui montre, si on l'oblige à agir : sinon ses dons resteront inertes.

Il a du cœur : il faut aussi diriger ce cœur qui dépend de la lune, variable, instable, peu hardie. Eloigner ces influences. Ni Saturne, ni Jupiter ne réchaufferont ce cœur : Jupiter est rigide et impeccable. L'enfant est loin du Soleil qui le réchaufferait, de Mars qui le rendrait ardent, de Vénus qui le ferait sensuel.

A cause de sa froideur, votre fils ne vous échappera pas pour des amours vulgaires : entretenez-le dans l'affection familiale, mais ne l'encerclez pas de caresses.

Un enfant né sous le Lion et à qui on a donné le prénom de Paul, doit être un homme au cœur volontairement aimant, mais d'un amour calme, raisonné, droit, sans ardeurs excessives.

Ici, combattez une fois de plus la Lune, ennemie des affections stables. Conduisez Paul à l'amour noble, digne, tendre, fort (Lion), volontaire (Jupiter), raisonnable (Saturne).

Il fera un mariage heureux, de bon choix. Il aura une bonne santé. Le Lion le marque de vigueur. Seul organe à surveiller : le cœur. Eviter l'émotion, la peur, la fièvre.

Intelligence brillante. Guidez soigneusement la formation de son esprit. Combattez en lui vanité et orgueil. Habituez-le à l'amour-propre, à l'estime de soi-même, à la dignité, etc. Deux aptitudes : il choisira entre treize et quatorze ans : l'agriculture ou l'art.

– Eh bien, dis-je, ce ne sont pas de mauvais conseils. Il n'est que de les suivre.

Nous quittions les rudes blocs de pierre où nous nous étions assis, et nous redescendions par le chemin raviné du côté du « bureau » de la carrière, sur la porte duquel nous attendait Philippe, les mains dans les poches. A la vue de cet homme, une pensée me traversa. Je n'avais pas encore oublié l'avertissement de la liseuse de destinées et je songeais à « l'assassinat » qui interromprait si fâcheusement le cours de mon excursion. Et certaine phrase se reformait en moi. L'augure avait dit que je modifierais ma route, *sur le conseil de mon Guide astral*. De fait, j'avais, dans l'Au-delà, un Guide, comme tout le monde, et puisqu'il en était ainsi, n'étais-je pas fondé à espérer qu'à l'occasion, il aurait la complaisance de m'apporter un surcroît d'information, si nous trouvions le médium propre à recevoir son message ? Et pouvais-je mieux rencontrer que l'ancien valet de mon ami, de M. de Marigonde ?

Peu d'instants après, dans la pièce basse et étroite où nous étions entrés, je demandai à Philippe, quelque peu à brûle-pourpoint :

– Croyez-vous que les Esprits consentiraient à me parler si je les interrogeais ?

– Maintenant ?

– Maintenant.

– Ma foi, monsieur, je ne sais pas : je ne sais, en fait, rien du tout. Je ne suis qu'un outil. Je ne le serai d'ailleurs plus longtemps. Je suis prévenu que ma médiumnité tire à sa fin. Elle est peut-être même terminée.

– C'est possible... Mais voulez-vous essayer tout de même ?

– Essayer quoi, je vous prie ?

– De consulter mon Esprit guide et de savoir s'il a quelque chose à me dire.

– Je ne demande pas mieux, monsieur. Il y a des chances que votre guide soit près de vous. S'il veut parler, je suis votre serviteur et le sien. Je me permets cependant de vous prévenir d'un petit détail. Vous ne serez sans doute pas félicité d'avoir ainsi « convoqué sur demande », retenez bien ces trois mots, un Esprit, fut-il de vos meilleurs amis. Il y a quelques jours, j'ai voulu, moi aussi, interroger mon guide. Il m'a dicté cette juste semonce, dont je crois bon de vous donner lecture.

Philippe tira un carnet du fond d'un tiroir et : « Il y a des aveuglements que les Esprits ne peuvent pas tolérer, commença-t-il d'une voix blanche, et il faut qu'ils soient bien bons pour que la fatuité prétentieuse des hommes ne les indispose pas plus souvent. Dans tout ce qui vit sur la terre, il n'y a rien de plus orgueilleux que l'homme. Alors qu'il devrait s'appliquer à la connaissance de la vie éternelle, il perd son temps en de vaines curiosités qui ne concernent que son bien-être et sa personne matérielle. Le devoir de l'homme est pourtant de s'avancer vers son avenir céleste de toutes les manières et à tous les instants. Qu'il cesse de s'adorer et qu'il adore Dieu : il n'a pas d'autre but. Vous me demandez puérilement de déchirer le voile de l'Au-delà et de l'Astral, où vous n'irez jamais si vous n'avez pas la vaillance de vous dominer et de vous vaincre. Vous avez une étrange façon de *convoquer les esprits sur demande* et je ne vous en fais pas compliment. »

– Voilà quelle leçon je reçus, me dit Philippe, et aucune communication ne suivit. Voulez-vous tout de même essayer, monsieur, à vos risques et périls ?

Je me souviens fort bien d'avoir hésité un instant. Enfin, je répondis, vaguement énérvé :

– Tentons quand même l'expérience.

Philippe avait attiré une feuille de papier blanc et un crayon. Il ferma les yeux et :

– Monsieur veut-il prendre la peine d'adresser une invocation à l'Esprit qu'il désire entendre lui parler ?

Je résumai mes pensées, je dois le dire, assez maladroitement, ne sachant pas qui je sollicitais et fort mal préparé à éprouver la bonne volonté d'un être immatériel à qui je n'avais jamais sérieusement songé et dont je n'admettais l'existence que sous bénéfice du plus rigoureux contrôle : déplorable disposition mentale pour déterminer le guide à se manifester. Mais un instant, je supposai que la sincérité de mon intention suppléait à ma foi véritable, car aussitôt, la main de Philippe se mit en mouvement et traça en hauts caractères, avec une extrême rapidité :

« Vous aurez avant peu l'occasion de méditer sur la vie de l'Astral et de l'Au-delà, car vous aurez les pensées de ceux qui voient la mort de près. Vous avez à vous amender demain, après-demain et toujours. C'est là tout ce que je veux vous dicter. Vous y réfléchirez sur votre lit de malade bientôt. Et, avec la vague de convalescence, vous aurez, mon ami, un peu de la vague de la vraie Lumière. »

C'était fini. Philippe me tendait la brève communication. Elle était assez clairement écrite pour que je pusse la lire sans trop d'efforts. Il n'y avait aucune hésitation à avoir sur le sens des mots. Je remarquai même que l'Esprit avait pris soin de dessiner, après chaque phrase, pour bien les ponctuer, des cercles superposés, des vrilles caractéristiques. Ainsi, je recevais, moi aussi, une sévère leçon. J'étais allé au-devant d'une assez véhémement admonestation.

Ma femme avait, elle aussi, lu avec la plus minutieuse attention la mercuriale « céleste ». N'en voulant retenir que l'avertissement d'un péril, elle me fit remarquer la concordance de mon rêve à Paris (qui m'avait fait voir mon corps ensanglanté), la prévision de la gitane (qui me mettait en garde contre le poignard de quelque patriote allemand) et la mention d'un lit de malade (où j'aurais bientôt l'occasion de méditer sur le texte du message menaçant).

– Il y a là au moins une rencontre singulière, me dit-elle.

– Que faut-il en penser ? objectai-je sérieusement.

– Rien. Nous irons tout de même en Allemagne.

C'était bien mon avis. Je pliai en quatre la communication de mon « ami » d'outre-tombe, et j'allumai une cigarette. Après un tour dans les carrières de pierres rouges, nous prenions congé de Schulze et de son nouvel intendant. Et, le soir même, nous étions à Strasbourg.

Dans les jours qui suivirent, nous visitions la ville en tous sens, puis traversions le pont de Kehl, voyions en Bade les magnifiques paysages de la Forêt-Noire, les sites classiques de Baden-Baden, puis notre randonnée nous portait ensuite à Heidelberg, à Francfort et Hombourg, pour nous amener le 7 août à Wiesbaden. Nous devions repartir le lendemain. Je me sentais mal à l'aise. Dans la nuit, l'indisposition s'aggrave. Nous décidons de nous en aller que l'après-midi. Mais c'est décidément la maladie, et la maladie sérieuse. Je ne tarde pas à reconnaître tous les signes de l'appendicite aiguë. Appelé par un médecin qui hésite à se prononcer, un chirurgien de Breslau, installé pour la saison à Wiesbaden, diagnostique l'affection dont j'avais identifié les signes certains, et préconise l'intervention immédiate. Dès le soir du 8, j'étais opéré. Il était temps. Quelques heures perdues, et c'était la péritonite. Je restai à Wiesbaden, dans la maison des Diaconesses, pendant plusieurs semaines. Comme l'avaient présagé le rêve, la gypsie et l'Esprit, j'avais reçu un coup de couteau dans le ventre, mais, si j'ose dire, c'était pour le bon motif.

Je rentrai à Paris, le 17 septembre. Sur mon « lit de malade » j'avais eu tout loisir de méditer. Je dois convenir que l'hypothèse de la coïncidence est difficile à soutenir. Il n'y a pas, dans l'histoire

des « cas fortuits » d'exemple de trois avis consécutifs donnés à un être humain et confirmés, dans la huitaine, par l'administration d'une preuve aussi flagrante.

Alors ?

Faut-il donc admettre que...

De même qu'il doit être bien difficile pour un athée d'atteindre à cet avant-goût de la Béatitude que donne, paraît-il, la bonne prière, de même il m'est bien malaisé d'accepter qu'il y eût là une triple préméditation dans l'Astral et dans la magie des romanichels pour me convaincre, définitivement, que je n'ai pas écrit un livre de poussière et de fumée. Je dirais comme Philippe : « Je ne sais pas : je ne sais, en fait, rien du tout » ... sinon que, maintenant, je voudrais savoir. S'il est nécessaire d'avoir la foi pour être assuré de la vérité du miracle, ce commencement de bon vouloir, chez moi, cet appétit de connaissance vers le mystère de l'Occulte, doit m'être compté comme un commencement de foi. Je reste debout au bord du gouffre et, si je n'ai acquis que cela dans mon expérience personnelle, j'ai au moins cette presque absolue croyance que le gouffre existe, qu'il est sans doute peuplé d'ombres amies et ennemies, et qu'il est du devoir de la science moderne de jeter bravement une sonde dans ces abîmes, pour en remonter, éblouissante comme une étoile, la parcelle de la vérité qui jettera dans les ténèbres, non plus le rayonnement de *l'Inconnaissable*, mais seulement celui de *l'Inconnu*.

Docteur Lucien-Graux.

La mort du médium Féliu

Pendant que je me trouvais si brutalement immobilisé à Wiesbaden, des événements tragiques se déroulaient en Prusse orientale et sur le territoire russe, non loin de la frontière. On me saura gré d'en faire état ici, pour en terminer avec cette série de drames et d'aventures prodigieuses.

C'était le moment – il est bon d'en fixer assez précisément le souvenir, car on oubliera cette page d'histoire comme tant d'autres, dans le grand tourbillon d'agitations qui secoue l'Europe de 1920 – c'était le moment, dis-je, où une terrible partie se jouait à l'Est, entre la Pologne et la Russie des Soviets. Les Polonais soutenaient le rude assaut de l'armée rouge. Le gouvernement britannique, par une détermination qui avait affligé la France, venait de prendre le hasardeux parti de conseiller aux Polonais de traiter à tout prix avec les Bolcheviki. Lloyd George faisait ses sourires à Lénine, et recevait dans Londres, avec une sympathie déconcertante, les émissaires du tzar rouge venus pour traiter d'une reprise des relations diplomatiques et commerciales entre le Royaume-Uni et la République des extrémistes. Par un contre-jeu qui avait fait sensation dans le monde, M. Alexandre Millerand, président du Conseil des ministres français, et bientôt Président de la République, s'était résolu à un coup de théâtre ; il avait reconnu, un matin, comme gouvernement officiel de la Russie, le gouvernement d'un certain général Wrangel qui bataillait contre les Rouges dans la Russie du Sud. Les relations franco-britanniques, de ce fait, s'étaient tendues en un instant. On cherchait, sans le trouver, un terrain d'accommodement entre les deux points de vue.

Pendant ce temps, la Pologne était au moment de succomber. Les Bolcheviki pressaient les armées du vaillant peuple à peine rendu à la liberté et menaçaient Varsovie, à qui le sac le plus féroce et le plus complet était promis. On admettait généralement que la chute de la ville fût une question d'heures. Et l'on sait qu'il n'en fut rien : Varsovie échappa à un destin qui semblait écrit dans le ciel de la guerre.

Or, – on en a gardé la mémoire – après avoir traversé Strasbourg, le 18 juillet, et avoir rencontré, devant le restaurant Sorg, M. de Marigonde et ses amis, le tailleur pour dames Féliu, accompagné, entraîné pour mieux dire, par un agitateur russe ami de Lénine, avait continué son voyage vers Berlin et la frontière. Son intention était d'aller porter au Dictateur de Petrograd l'enseignement spirite qui, paraît-il, lui était nécessaire depuis qu'un Chinois sorcier, nommé Yi Pa k'ien avait été éloigné du grand chef, pour l'avoir mal conseillé au nom des puissances du mystère. Féliu admettait qu'il allait prendre là un héritage aussi intéressant que fructueux et partait avec la confiance qu'il jouerait là-bas, les Eliodores et les Raspoutines... avec un sort meilleur.

Il se trompait.

Le 20 août, au cours de l'après-midi, Philippe, dans son petit bureau de Lutzelbourg, sentit sa main partir irrésistiblement sur un cahier de papier blanc, et il écrivit, d'un trait, cette étonnante relation qu'il fit aussitôt parvenir à M. de Marigonde, de qui j'en tiens copie et qui vaut la peine d'être imprimée ici, n'est-il pas vrai ?

Monsieur Philippe,

Votre médiumnité vous était retirée depuis hier soir. J'ai supplié si ardemment, qu'elle vous est rendue pour quelques instants encore. Ecrivez donc, c'est la dernière fois. Celui qui vous parle est le médium Jean Féliu que vous connaissez bien. Prévenez nos amis qu'ils n'entendront plus

jamais parler de moi en ce monde. J'ai eu le sort le plus malheureux : Quelle faute fut la mienne d'écouter le conseiller qui me guidait vers la Russie, pays de désolation et de malheur !...

Quand j'eus quitté l'Alsace, le 19 juillet, je passai en Allemagne avec mon compagnon. A Berlin, nous nous attardâmes quelque peu. Diverses raisons différèrent notre mise en route du côté de la frontière. D'autres motifs nous firent prendre des chemins inaccoutumés. Il n'y a aucun intérêt à entrer dans le détail de ces incidents secondaires. Sachez seulement que le 17 août, j'étais, avec mon misérable ami, avec le fatal conseiller de Lénine, dans la ville de Protzken. Ce jour-là, arriva en ce lieu tout agité par la guerre ; Trotzky, le fameux Trotzky. Il venait de Bielostok pour négocier sur des questions politiques et stratégiques avec des officiers d'état-major allemands²². Et il était accompagné d'officiers bolchevistes. Dans l'après-midi, un hasard fit que nous rencontrâmes Trotzky. L'homme qui me conduisit à Lénine eut l'imprudence de me présenter et de dire qu'il comptait bien sur mes pouvoirs pour éclairer le podestat. Trotzky fronça le, sourcil : « N'allez pas voir Lénine, prononça-t-il enfin, avec sécheresse. Je vous le conseille vivement. Lénine est un idéaliste, un doux : il n'est pas assez positif. Vous allez lui verser le narcotique dont il n'a pas besoin. Vous m'avez compris ? Je ne veux pas que vous entriez en Russie. Veillez à ne pas oublier ce que je vous dis là. »

Trotzky avait posé sur moi un regard mauvais. Nous primes congé aussitôt et le démon qui me poussait à ma perte, ricana :

« Bah ! nous verrons bien. Avez-vous peur, Féliu ? » J'eus la sottise de répondre : « Peur ? Non certes. Passons outre. Et partons. Trotzky n'est pas si terrible. » Je m'illusionnais. Nous quittâmes aussitôt Protzken par des moyens de fortune et ne pûmes arriver à Strasburg, petite localité de la Prusse orientale, que le 18 vers la fin du jour. J'avoue que ce nom de lieu, fortuitement évocateur de celui de Strasbourg, me donna à réfléchir. Je me demandai si mon Esprit guide ne m'avait pas amené en cette cité toute pleine de colères et de périls pour me prévenir que le mieux pour moi serait de tourner les talons quand il en était temps encore. Un absurde respect humain m'inspira. J'avais dit que je ne connaissais pas la peur. J'entrerais donc en Russie.

Pendant la nuit du 18 au 19 août, Strasburg devenait la proie des flammes. Les révolutionnaires avaient demandé à la torche incendiaire l'argument le plus convenable à propager leurs doctrines, sous le vent de la haine et de l'épouvante.

Nous partîmes, dès l'aurore, à pied, et, sans rencontrer d'obstacles sérieux, nous passâmes la frontière. A travers champs, évitant les patrouilles, nous guidant fort mal dans un pays où tout n'était qu'embûches, suspicions, enquêtes, fouilles et justice expéditive, nous comprenions que nous jouions gros jeu. Mais la fatalité nous poussait aux épaules. Nous pensions qu'après avoir couvert un certain nombre de verstes, il nous serait possible de nous faire donner les moyens réguliers d'accéder à la capitale.

Ainsi allions-nous, dans le tumulte, confiants en notre étoile. Et voici ce qu'il advint de nous. A six heures du soir, au moment où nous traversons une route, près du long mur d'un cimetière de village, nous sommes hélés par un groupe de soldats boueux et hirsutes, que commande un officier taillé en colosse. Je comprends aussitôt que c'est la fin de mes aventures. J'ai reconnu cet énorme gaillard. Il se tenait, à Protzken, derrière Trotzky. Il n'a pas dû nous perdre de vue depuis ce moment-là. Il sourit et tire de sa poche un ordre écrit. C'est bien ce que j'avais supposé. Il parle au nom de Trotzky et le papier est signé du maître. Nous sommes entrés en Russie malgré la

²² Ce fait, absolument inconnu dans le reste de l'Europe le jour où fut dicté le message de feu Féliu à Philippe, se trouva confirmé la semaine suivante, par une dépêche de Dantzig, en date du 24 août. On sut alors que Trotzky s'était rencontré, en effet, à Protzken, avec les officiers allemands Seiffert, Büchler et Thomas, ce dernier venu de Königsberg en automobile.

défense qui nous en avait été faite. Nous allons être passés par les armes. La nouvelle, lue en russe, m'est traduite, en excellent français, par l'officier lui-même. Je tente une objection. Il m'est, tout au plus, répondu : « Ne faites donc pas de manières ».

Trois minutes après, au pied du long mur blanc, mon compagnon et moi étions fusillés.

Adieu, monsieur Philippe. Transmettez mon salut de l'Au-delà à tous ceux qui m'ont connu. Je les bénis. De l'autre côté du voile, je m'appliquerai de toutes mes forces à les protéger²³ ».

²³ Cette communication de Féliu me fut remise par le comte de Marigonde le 17 septembre, à Paris. Je l'envoyai à l'imprimerie le 20 avec le procès-verbal de mon voyage et de ma maladie à Wiesbaden. Au moment où cet ouvrage est mis sous presse, aucun renseignement et cela se conçoit aisément, n'est parvenu de la frontière russo-prussienne, concernant le fait d'un Français fusillé par les Bolcheviks. Il serait intéressant de faire des recherches à ce sujet, dès que cela sera possible.

CONCLUSION

C'est en lisant pour la dernière fois les épreuves de ce livre et au moment où nous allons donner l'ordre de l'imprimer que nous avons été pris d'une sorte de scrupule dont, sans doute, le lecteur, s'il est absolument profane en la matière ici traitée, nous aura quelque reconnaissance. Au cours de ces pages, on a vu, par plusieurs témoignages qui sont comme des actes de sévère contrôle envers nous-même, que notre préoccupation constante était d'éviter le reproche d'une imagination vagabonde et d'une détestable habileté à tromper les gens de bonne foi par des procédés de vulgaire illusionniste. Nous avons eu ici à faire accepter une thèse peu commune, souvent contestée par les Académies et les « gens de bon sens » ; celle de la vie des morts, de leur retour parmi nous sous des apparences invisibles, intangibles, mais présentes ; celle encore des Esprits conseillers, des guides, des « démons » et des « anges » du spiritisme contemporain. En un siècle où, chiffres et disciplines scientifiques en main, l'on a pris l'habitude de « ne pas s'en laisser conter », nous ne nous dissimulons point ce qu'une telle entreprise eut de hasardeux et même d'insurmontable. Il n'est que trop évident qu'un auteur assez audacieux pour venir dire : « Ceci n'est pas un jeu de romancier, c'est de la vie vécue dans ce monde et dans l'autre », alors que ce livre est peuplé de fantômes et heurte toutes nos certitudes, à quatre-vingt-dix-neuf chances et demie sur cent pour être jugé de la famille des fous ou tout au moins des aspirants à ce *cabanon* qui fait l'objet d'un de mes précédents ouvrages.

Et pourtant, on a vu que s'il y a de l'apparente déraison parmi ces pages, je n'en suis point personnellement responsable. Au reste, qu'on sache bien que je ne prends pas ici – et uniquement – la précaution de tirer mon épingle du jeu. On m'a raconté des faits, je les ai notés de mon mieux ; voilà tout mon rôle, il est vrai. Mais on pourrait m'objecter qu'au lieu de montrer tant de complaisance pour « des histoires de sorciers », j'aurais dû, fidèle à mon attitude réaliste dans le passé, rejeter tout ce fatras, le considérer comme de l'absurdité *a priori* et me refuser à le coordonner sous ma plume. Si l'on pousse la rigueur de la critique jusqu'à cet extrême, assurément je suis coupable. J'ai perdu mon temps à me faire le greffier de quelques hallucinés et j'ai manqué l'occasion de guérir des visionnaires en les dirigeant vers mon cabinet de travail, où je les écoutai, plutôt que vers une clinique d'hydrothérapie où mon devoir de médecin eût été de les faire doucher.

Quoi que l'on pense, je ne me considère pas comme fautif en cette affaire ! Il est dit quelque part au cours de *Réincarné* que la probité de l'homme de science est de ne rien récuser tout d'abord de ce qu'il voit poindre d'étrange et d'inexpliqué à l'horizon de ses recherches. Je ne recherchais pas la « vérité du spiritisme », mais elle s'est offerte à moi telle qu'elle est, soit qu'on la considère déguisée sous la supercherie, ou engluée dans les vases profondes du subconscient, ou émanant directement de l'Au-delà. Je n'ai pas fermé ma porte à triple tour parce que Renevel, de Marigonde et le docteur X... y venaient frapper d'un poing tenace et me disaient à travers la boiserie : « Prenez au moins la peine de jeter un coup d'œil sur ce grave rébus. » J'ai ouvert à deux battants et j'ai jeté le coup d'œil. Il me semble que c'eût été une mauvaise action de ne pas en agir ainsi avec l'Inconnu, de quelque provenance qu'il me rejoignit : du fond de la cornue ou du fond des Espaces infinis.

J'ai donc vu, au fil des récits qui m'étaient apportés, deux fois, se renouveler la réincarnation d'un être. Qu'on veuille bien s'en rendre compte ; cet ouvrage ne pouvait être mieux intitulé qu'il ne l'est. *Réincarné*, c'est tout le canevas et toute la broderie des aventures de cette trinité humaine

qui s'appelle : Fuentes-Leclayre-Schulze. Le reste n'est qu'épisode. La navette lancée dans la lisse rebondit des rives de Mujia au boulevard Bonne-Nouvelle pour venir nouer son dernier fil – au moins le dernier fil que nous en connaissions – dans la petite maison du carrier, rue de la Garenne à Saverne (Alsace). J'ai donc consigné feuille à feuille le travail du génial tisserand qui, dans l'Au-delà, sur le métier prodigieux où il compose la tapisserie des mondes et des générations, a laissé, paraît-il, entrevoir les merveilles de sa technique à quelques individus, doués pour les mieux discerner que nous, par-delà les ténèbres de la mort.

A quelles conclusions en suis-je venu en étudiant les gestes de l'Artiste qui, à en croire mes amis, bâtit nos existences, les défait et les rattache l'une à l'autre, dans le grand atelier où les fils de laine, les fils de soie et les fils d'or se tendent, se brisent et se renouent sur la trame de la vie éternelle ? A cet égard, je ne vois pas que l'on puisse attendre de moi – je m'en suis suffisamment expliqué, – une affirmation ou une dénégation. *J'ai vu. Je désire voir encore.* C'est ce qu'en toute honnêteté, dans l'état présent de mes connaissances, et à la minute, assez angoissante, de livrer mon « bon à tirer », j'ai exactement le droit et le pouvoir de dire, après avoir retourné ma pensée dans tous les sens. Dirais-je plus que je flatterais hypocritement une partie de mon public et que je blesserais, comme à plaisir, l'autre partie. Attendons.

Ce qui est hors de doute, c'est que je n'ai pas abordé là un domaine absolument nouveau. Il n'est pas de sentier tout à fait inexploré dans la forêt de nos acquisitions intellectuelles, et, au plus sombre des taillis, en s'inclinant sur l'herbe épaisse, on retrouve encore, et toujours, la trace d'un pas humain. Quelqu'un a passé là avant nous et dans l'espèce, ceux qui ont passé sur les pistes où je viens de m'avancer avec une prudente circonspection, c'est toute la foule des peuples antiques et des grands initiés qui ont cru à la métempsycose et ont édifié des systèmes religieux, des philosophies, voire des constitutions d'Etat sur la possibilité des renaissances, après l'entracte du bûcher ou la période d'attente dans la paix du tombeau. Le mythe d'Apollon Hyperboréen, du dieu réfugié pendant l'hiver dans une lointaine contrée du Nord toujours illuminée des rayons du soleil, s'était alors transposé dans les croyances à la survie et au retour à l'existence, en cette conception que les âmes, bonnes ou mauvaises, attendaient, au royaume de l'après-mort, le signal de se réincarner, selon leurs mérites, dans le berceau d'un enfant ou dans la bauge d'une truie. Tel Grec qui combattait à Platée ou à Marathon savait qu'il ne mourrait pas, puisque la lance ennemie ouvrait, avec la blessure mortelle dans sa chair, la porte de la vie dans le paradis des vaillants. Beaucoup plus tard, les fidèles d'Allah et les héritiers de la loi coranique, et avec une conviction infiniment plus affermie que ne l'avait été celle des antiques Hellènes, offraient et continuent à offrir leur poitrine à l'arme de l'adversaire, dans les combats, avec l'assurance que le Sensuel Royaume des Houris est promis à celui qui sait mourir en montrant le plus d'indifférence et le plus d'abnégation joyeuse. C'était aussi la foi des Vikings, sous une autre forme, celle encore des hommes aux casques empennés qui souriaient aux Walkyries annonciatrices, avant de partir pour les burgs aériens où les attendaient, sur leurs trônes chancelants, Wotan et Freia.

Dans l'Orient de Brahma, les âmes, avant d'atteindre le terme des Béatitudes, font retour à tous les degrés de la vie terrestre : le *soudra* est *vaiçya*, le *vaiçya* est *kshatriya*, le *kshatriya* est *brahmane*, le *brahmane* est *saint*, le *saint* est *pur esprit* avant de devenir *émanation de Brahma*. L'échelle de perfection est gravie par la série des métempsycoses ; c'est le progrès des âmes sur les chemins de vie heureuse, à travers les onces et le feu. C'est l'ascension ou la décadence des âmes selon le poids de leurs péchés ou l'excellence de leurs vertus. C'est l'oscillation de la matière à l'esprit, de l'esprit à la matière, l'écroulement dans les existences infernales ou l'élan pur vers les royaumes de l'Ame universelle. De cette perpétuelle évolution, les dieux ne sont pas absous. Plus d'un redevint homme pour avoir été infidèle ou s'être mésallié. « Les âmes douées de la qualité de

bonté acquièrent la nature divine, dit le Code de Manou ; celles que domine la passion ont en partage la condition humaine les âmes plongées dans l'obscurité sont ravalées à l'état d'animaux. » L'âme, en son évolution, est son propre juge. Si elle s'obstine à errer, elle recommencera ses épreuves ; si elle *veut* s'élancer sur les degrés de la pureté, elle atteindra aux cimes d'où l'on voit la Vérité et d'où l'on ne redescend plus. Si elle est frivole dans le corps d'un homme, elle deviendra plus frivole encore dans le corps d'un passereau ; si elle est sanguinaire, elle animera le tigre après avoir animé l'assassin. Si elle est l'âme d'un voleur de grain, elle émigrera dans le corps d'un rat misérable, et si l'homme qu'elle habite vole du beurre clarifié ou du *soma*, elle entrera après le décès du larron dans l'enveloppe très méprisable d'une mangouste²⁴. Frapper un brahmane, ne fût-ce qu'avec un brin d'herbe, c'est vouloir revivre vingt et une fois dans le ventre d'un animal immonde. Toute l'Inde panthéiste se nourrit de l'hypothèse de la transfiguration des espèces, et notre art religieux, aux archivoltas et aux gargouilles des cathédrales, se souviendra confusément de ces leçons très antiques, en figurant le mauvais Homme sous les apparences de la Bête hideuse.

Les chrétiens ont hérité de la conception de l'Ange, planant à la droite de Dieu ; les spirites, depuis Allan Kardec, rénovent la doctrine des métamorphoses de l'âme, de ses voyages réitérés de l'Astral à la chair, de la chair à l'Astral. L'ange se fait homme ici et l'homme se fait ange, par une suite de transfigurations alternées.

L'histoire de Paul Leclayre n'avait donc pas, en soi, le caractère d'une stupidité sans précédent, si on veut la considérer avec sévérité, ou d'une révélation d'un ordre tout nouveau, si on veut la juger avec le respect dû à tout ce qui n'est pas immédiatement compréhensible. Elle se rattachait à des précédents assez fameux. Elle fait maillon dans une longue chaîne de crédulités ou de faits authentiques que la perspicacité des siècles n'a pu exactement qualifier d'impostures ou de vérités. Je n'ai pas la prétention de croire qu'elle apporte la solution du problème posé au fond des premiers temples de l'Inde, à l'origine des dogmes de la métempsycose. L'enquête continue, et il y a tout à parier qu'elle ne sera point close de sitôt. Je n'ai voulu que mettre au jour ce que le hasard me permettait d'entrevoir, dans l'opaque impénétrabilité du mystère. A chacun de fixer son opinion, de lever les épaules ou de dire « Peut-être », en lisant la dernière page de *Réincarné* !

Oui, à chacun de fixer son opinion et de dire : « Je crois aux morts vivants », s'il l'ose. Le tout est d'oser. Qu'est-ce à dire ? Est-il donc, parmi nos contemporains, et en dehors des spirites avoués, des croyants qui n'osent pas ? Que l'on veuille bien n'en pas douter. L'avenir du spiritisme n'est pas ici en cause : mais son présent est bien intéressant à l'historien-psychologue qui veut se donner la peine de débrider les âmes, si l'on peut dire, comme on débride une plaie, et de voir « ce qu'il y a dedans ». Qu'ai-je fait ? Je vais vous le dire, et il ne me semble pas qu'il puisse y avoir une meilleure conclusion à ce livre. Je connais beaucoup de monde dans tous les milieux. Tandis que l'on relisait chez l'imprimeur, pour une dernière révision, les « bonnes feuilles » de *Réincarné*, j'en ai fait circuler un certain nombre à Paris, en province et même à l'étranger. Ces lots d'épreuves étaient adressés à des hommes et à des femmes – surtout à des hommes, – qui ont assez confiance en ma discrétion pour me dire, de leurs intimes pensées, ce qu'ils ne diraient pas

²⁴ *Manou*, livre XII.

à d'autres. Je leur ai demandé, avec la promesse jurée de ne pas les nommer, de me confesser leur sentiment vrai sur l'Au-delà, quels que puissent être leur attitude dans la vie publique, leur rôle social affiché au vu et au su de tous, leurs opinions proclamées, leurs traditions de famille, et l'habile façon qu'ils ont de dissimuler leurs croyances secrètes, dans un monde où l'on juge les gens tout en courant et sur la seule couleur de leur bonnet.

J'ai prié que, loyalement, et toutes portes fermées, sans témoins, on enlevât le bonnet, que l'on se prît la tête à deux mains et que l'on fût franc avec soi-même et avec moi.

Je suis enchanté de mon expérience : il y a encore beaucoup de droites consciences dans le monde, et à l'interrogation, dépourvue d'artifices, que j'adressais à ces correspondants, j'ai reçu des réponses qui m'ont stupéfait autant par leur concordance à attester le règne de l'Esprit parmi les hommes que par la netteté avec laquelle elles ont été formulées, à l'exclusion de tout préjugé et de toute réserve prudente.

D'ensemble, il m'est apparu que, malgré le vernis des masques d'incrédulité, d'ironie, de scepticisme et de systématique récusation de la croyance à la vie des morts, beaucoup de personnalités – ne parlons que des françaises connues par leur intransigeance matérialiste et positive sur le boulevard, au Parlement, dans les Sorbonnes, – gardent, au fond d'elles-mêmes, le secret espoir qu'il y a autre chose après l'enterrement, et que le Père-Lachaise n'est que le vestibule d'une vaste et magnifique nursery, où commencent à vagir les âmes à peine nées sitôt que le drap a été rabattu sur le front des défunts qu'elles abandonnent à leur sort misérable, à six pieds sous la terre.

Voici ce que m'écrivait un ancien ministre : « Puisque c'est ultra-confidentiel, mon cher ami, laissez-moi vous dire que votre livre, mise à part son intrigue si curieuse, ne m'a rien appris, quant à l'Astral, et que, malgré toute une vie politique où j'ai, bien des fois (à cause des opinions qu'il faut avoir), affirmé le contraire, je suis très incliné à croire que nous ne mourrons pas et que Pythagore a dit vrai quand il a parlé des résurrections. J'ai failli mourir, il y a ... très longtemps ... Ce détail, ainsi vaguement fourni, ne permettra à personne de me reconnaître. On me croyait à ma dernière journée. En vérité, j'agonisais. J'en suis revenu, puisque j'ai aujourd'hui le bonheur de vous écrire et celui de représenter (au Sénat ou à la Chambre, ne précisons pas), l'un des plus beaux départements français. Or, sur mon lit de *mort*, j'eus parfaitement conscience de voir, à mes côtés, debout, me souriant, une parente chère, décédée deux ans plus tôt et qui me disait « Tu te trompes. Ce n'est pas encore l'heure ». L'image était si nette qu'elle me masquait une partie d'un paravent placé derrière elle. Je n'ai pas rêvé. Je suis formellement convaincu que c'était le fantôme de la tante Céline. Mais allez donc dire cela aux camarades du Groupe, ou dans nos travaux de Commissions parlementaires. Je n'en ai jamais soufflé mot, et mes électeurs n'en sauront jamais rien. A vous, je ne veux rien cacher : je crois au spiritisme. N'essayez pourtant pas de me le faire dire en public, je vous donnerais un démenti formel. Et l'on dit, quand je monte à la tribune, que je suis éloquent ! ».

Un « très gros chef d'industrie » – sa firme est universellement connue — qui, il y a quelques années, en une certaine région française, a pris violemment parti, dans une affaire de miracle dont le pays où sont ses usines avait été le théâtre, me déclare sans ambages, et avec rondeur : « Votre livre me plaît plus que je ne pourrais vous dire. Assurément, l'histoire, en elle-même, est curieuse, mais c'est ce qui est au fond que j'aime bien davantage. Vous me demandez de mettre mon cœur sur ma main. Le voilà. Palpez-le. Mais, silence, n'est-ce pas ! Il ne faut pas que l'on sache. Je crois à la vie d'outre-tombe. Il n'y a pas longtemps. Pourtant, maintenant, mon opinion est faite. C'est bien simple, je suis médium voyant. Assez souvent, mon fils, qui est mort à la guerre, vient

dans mon bureau, le soir, quand j'y travaille seul. Il est là, avec son uniforme, et sa blessure. Il n'a parlé qu'une fois pour me dire : « Papa, n'aie pas l'air effrayé de me voir le côté ouvert, sinon je ne reviendrai plus ». Depuis lors, je domine mon trouble, je n'ai pas l'air de m'apercevoir que le cher petit n'a plus de hanche droite. Nous restons là, silencieux, nous regardant tendrement. Puis il me prend la main, et il s'en va. C'est très beau. Si je disais cela, on me prendrait pour un fou. Je ne rêve pourtant pas, je sais ce que j'écris en ce moment : je suis un homme sérieux, vous le savez bien. »

Le 4 octobre 1920, j'ai reçu, sous pli recommandé, cet énergique billet. Il était signé par l'un de nos plus éminents professeurs de sciences, auteur de nombreux ouvrages, qui font référence dans le monde savant. Cet homme de laboratoire a formé toute une génération d'élèves. Il leur a appris « la vérité », et il n'en est pas plus fier

« Mon cher docteur, je serai bref, comme le forgeron gréviste de François Coppée. Au seuil de la vieillesse, j'ai l'impression d'avoir, dans mes cours, égaré tout un troupeau de moutons confiants sur les sentiers d'une montagne entourée de vallées profondes où ils ont roulé l'un après l'autre. Ce sont des aveux qu'on ne peut faire qu'à des amis, et c'est pourquoi je vous parle en toute franchise. Moi, le berger, comme les autres, j'ai fait fausse route. Depuis quatre ans, j'ai eu l'occasion de lire avec soin, puis avec passion, les travaux d'illustres confrères, notamment étrangers, sur le spiritisme, et ma religion est faite. C'est l'Esprit qui a raison sur la matière. J'ai vu, à Paris, des expériences rigoureusement contrôlées. Toute la probité du laboratoire y était mise en œuvre : je suis sorti de là, très ébranlé dans mes idées, encore que par un imbécile de respect humain – peut-on faire autrement quand on occupe ma position et quand on a mon passé, – j'aie opposé à l'évidence des arguments plus que méfiants. Dans les milieux spirites, essentiellement savants, où je suis allé, on me croit incorrigible. Quand je m'écoute penser, je sais bien que je suis convaincu. Vous trouverez sous cette enveloppe un petit article qui est paru hier dimanche dans *l'Information*. C'est tout bonnement scandaleux. Edison est quelqu'un, n'est-ce pas ? Mais quel orgueil ! Il y a quatre ou cinq mois, il disait à Oliver Lodge, l'auteur de *Raymond*, livre tout rempli de messages de l'Astral : « Ecoutez, je croirai à vos morts vivants, quand ils auront utilisé une machine que je veux inventer et qui nous permettra les observations les plus rigoureuses, en écartant vos plaisantins de médiums qui sont tous de mauvaise foi et qui n'usent que de supercheries. » Ce n'était déjà pas mal comme fatuité. Mais voilà que le grand savant américain récidive, et sur quel ton ! Il l'a trouvée, sa machine, et il dit aujourd'hui : « Si ceux qui ont quitté la forme de la vie terrestre ne peuvent se servir de l'appareil que je vais leur donner ou l'impressionner, *la chance de leur survivance, selon la manière que nous imaginons, disparaît.* » En somme, c'est déclarer que si le psychomètre Edison ne donne pas de résultats, c'est qu'il n'y a pas de vie des morts. C'est subordonner la réalité de l'Au-delà à l'invention mécanique d'un petit système fait de cuivre, de fil de laiton et d'ébonite. Un instant ! Edison va un peu fort ! Pour moi, je n'ai pas besoin de sa découverte. *Credo* ! Et j'ajoute : « N'attendez pas l'heure du triomphe de l'Esprit dans le monde. Il y a vingt bonnes années qu'elle a sonné. Mais on a fait semblant de ne pas entendre. Il y a peut-être aujourd'hui beaucoup plus de croyants honteux que de narquois incrédules. Votre livre, qui est un acte de courage, fera du bien aux uns et aux autres. »

Et voici l'épître d'un peintre fameux, qui n'est ni cubiste, ni *pompier*, mais qui, entre deux âges, a connu la gloire en faisant le portrait de ses plus belles contemporaines. Qu'on ne le cherche pas à Paris. Il peint peut-être à Londres, peut-être à Madrid, à moins qu'à Venise ou à Bruxelles.

« Ami. J'achève la lecture de *Réincarné* : vous n'avez pas peur. Vous parlez haut, vous, au moins,

et c'est joliment crâne ! Si tous ceux qui croient sans oser le dire, se levaient et venaient vous dire, le même matin : « Vous avez eu raison », votre avenue Kléber serait trop petite, du Trocadéro à l'Etoile, pour contenir la centième partie de ceux qui ne doutent plus. Mais, on se cache ! Le temps est matérialiste. Il faut être matérialiste comme le temps. Et, dans la pratique ordinaire de la vie, je suis aussi lâche que les autres. Je ferai comme saint Pierre au chant du coq, tout à l'heure, si quelqu'un entre dans mon atelier et vient me demander : « Croyez-vous à cette blague qu'est le spiritisme ? » Je répondrai : « Peuh ! Peuh ! » et je rirai, d'une façon qui voudra être spirituelle ! Pauvre de moi ! Et quand je pense que nous sommes tous comme cela ! Il faudra, dans le monde, un faiseur de miracles incontestables, un apôtre inspiré et qui sèmera des prodiges sur ses pas, pour bouleverser l'opinion universelle et obliger les incrédules et les malins à tomber à genoux. Je vous parle ici sous le sceau du secret. Publiez ma lettre, mais ne me laissez pas deviner. J'ai du respect humain, mon cher, et je ne veux point passer pour un fou ! Pourtant, la certitude, je la tiens à pleines mains, comme un beau vase de bronze sur lequel, *lorsque je le veux*, je lis en haut relief la vérité de l'Au-delà. Ecoutez bien ceci. Pas une femme n'est venue poser devant mon chevalet, sans que je n'aie vu, en outre de son apparence strictement physique, flotter autour d'elle ce que les occultistes appellent *l'aura*. Il s'agit d'une lueur qui épouse les contours de tout être humain et qui rayonne plus ou moins dans son ambiance immédiate. Mes aristocratiques modèles ne se doutent pas qu'en peignant leurs beaux yeux, leurs cols de cygnes, leurs chevelures altières, leurs bijoux sur leurs gorges opulentes et impudiquement dévoilées, je les étudie bien plus que dans leur chair, et jusqu'au fond de leur âme. Car *l'aura* n'est pas qu'une auréole, c'est un signallement Il y a des duchesses qui ont l'aura couleur d'encre. Je vous prie de croire que ce sont de bien misérables femmes, toutes pétries d'envie, de vanité exaspérée de hideuses passions soigneusement cachées. J'ai peint l'une des femmes les plus haut placées sur l'échelle sociale : c'était une criminelle effroyable. Elle n'avait pas moins de quatre empoisonnements sur la conscience. Par contre, j'ai vu venir dans mon atelier des femmes dont l'aura était véritablement émerveillant : parfois d'un jaune d'or radieux, souvent d'un bleu très voisin sans doute du bleu qui colorait l'âme de votre Paul Leclayre, dans l'Astral. J'en ai vu une, il y a deux semaines – c'était la fille d'un littérateur connu – dont l'aura était du blanc d'argent le plus pur. Cette demoiselle blonde, aux yeux candides, si belle à peindre, était sûrement un ange sur la terre Par la couleur de l'aura, je sais les vertus et les vices de tous ceux que je regarde, que je rencontre dans la rue. Que de fois, dans les voitures publiques, ne me suis-je pas amusé à étudier ainsi les gens ! Quel prisme, mon cher, et quelle délectation pour un œil d'artiste ! Quand on a vu cela, quand on peut le voir tous les jours et à toute heure, comment ne croirait-on pas aux Esprits, à leur survivance, à leur présence parmi nous ! Mais je vous quitte, cher ami, on m'annonce qu'un membre de notre famille royale est arrivé : je dois commencer son portrait tout à l'heure. Quel aura vais-je voir ? Je ne suis pas très rassuré. Adieu. Si vous croyez devoir publier cette lettre, n'y changez pas une syllabe. »

C'est une bien charmante tragédienne qui m'écrivait, le même jour :

« J'y crois ! J'y crois ! Toutefois, n'allez pas le crier sur les toits. Respectez l'anonymat, *if you please* ! C'est comme cela. Ah ! je serais belle si, au théâtre, on savait que « je verse là-dedans ». C'est assez de cette pauvre Blanche Dufrène – vous vous souvenez, chez Sarah Bernhardt – qui s'est tuée pour avoir imprudemment entretenu commerce d'esprit avec... les Esprits. Moi, j'ai ma tête. Mais il ne faut pas donner à rire aux petits camarades. Ils sont si indulgents, par nature, ces bons comédiens ! Le plus fort, c'est que, tout en raillant le spiritisme et les spirites, ces braves amis sont les plus disposés à croire. Vous savez la superstition des gens de théâtre. Elle ne se

borne pas qu'à ce que l'on en sait généralement. J'ai toujours pensé qu'elle est l'indice d'un penchant naturel à la croyance à l'Au-delà ! Si vous ouvriez une enquête sur ce chapitre, peut-être obtiendriez-vous des aveux assez saisissants, pour peu qu'un peu de bonne foi s'en mêlât. Il faudrait recommander à vos interviewés la bravoure d'Adeline Dudlay, qui est spirite à la face du monde, qui va le dire en public et qui fournit des détails admirables sur les communications de l'Au-delà, qu'elle reçut de la petite Henriot, brûlée à l'incendie de la Comédie-Française.

En attendant que tout le monde se confesse, je vais vous dire, parmi d'autres faits qu'il serait trop long d'énumérer ici, celui qui me paraît le plus probant, au sujet de la vie de ceux qui ne sont plus.

De tous mes rôles, celui que je préfère, c'est celui de... mais il m'est bien difficile de le désigner. Et comme je ne veux pas spécifier ici la scène où je joue, il faut que je prenne une précaution. Admettons donc que je suis tragédienne à Paris ou autre part et que le rôle auquel je fais allusion est dans une pièce d'Eschyle, de Sophocle, d'Henri de Bornier, de Corneille ou de Ponsard. Comme cela, les chercheurs seront déroutés. C'est le rôle d'une femme que de terribles circonstances amènent à tenir auprès d'un malheureux, – son mari, son père, son fils ? ne me le demandez pas. Elle protège cet infortuné, elle le soutient, elle le sauve. C'est la compassion et l'amour, c'est le dévouement et le sacrifice. Au premier temps que je jouais dans cette pièce fameuse, j'avais l'impression que je ne rendais pas bien mon personnage. Il y avait le métier, mais il manquait l'intelligence et le cœur. Je ne savais pas comment animer la figure si belle imaginée par le poète, et malgré l'approbation de la critique et du public, je n'étais pas contente de moi.

Un soir, comme je jouais encore plus mollement et plus « à faux » que d'habitude, je sens que l'on me frappe sur l'épaule. Je tourne légèrement la tête, personne n'est près de moi. Le contact se renouvelle et je m'en trouble un peu lorsqu'une voix très forte s'élève – il me semble qu'on dut l'entendre du pourtour des loges – et dit : « N'aie pas peur. Je suis l'esprit d'une artiste qui a joué ton emploi autrefois. Je viens te conseiller. » C'était pendant une longue tirade de mon partenaire. J'avais tout loisir d'entendre sans faire le moindre geste, puisque, selon mon rôle, je devais rester atterrée des malheurs de ma patrie.

L'esprit profita de cette « pause » pour me styler avec une précision extraordinaire. Il m'exposa le caractère profond du personnage, quelle sorte de femme je devais être et toute la grandeur de ma sublime abnégation et l'immensité de la douleur que j'avais à presser dans mes bras. J'avais vu, j'avais compris. J'achève mon acte – c'était le premier acte – sur un tout autre ton qu'à l'ordinaire. J'ai su qu'à l'entracte, un critique a dit dans les couloirs : « Mais elle a le diable au corps ! Jamais elle n'a joué dans cette forme-là. Ça a de l'allure. Elle m'étonne. » Le critique se trompait. Ce n'était pas le diable, mais l'Esprit qui me hantait. Quand je revins en scène, l'Esprit était encore là. De sa voix puissante, il me corrigeait. Je me sentais à l'aise, comme jamais je ne l'avais été. Je voyais bien que les autres, sur le plateau, étaient surpris. Je fais une sortie, et derrière les portants, l'un d'eux me dit : « Qu'est-ce que tu as ce soir ? Fichtre, c'est rudement bien ». Si c'était bien ! A l'autre acte, j'emballe la salle ! J'avais envie de leur crier : « Ce n'est pas de ma faute. C'est l'Esprit de... »

Mon cher docteur et ami, j'allais vous dire le nom de ma conseillère, une bien grande tragédienne d'autrefois. Bref, chaque fois que je joue cette œuvre, mon guide est là. Sa voix n'est plus impérative, mais douce ; rien qu'un murmure. Ce sont de petites rectifications chuchotées. Elle veut que j'aie à la perfection. De fait, je me tiens bien dans cette pièce-là et mieux que dans toute autre. La presse l'a constaté. Si les courriéristes savaient pourquoi ils m'ont trouvé tant de qualités... Mais, chut ! Je crois. Je crois ! »

Dans mon courrier, je trie maintenant cette lettre de poète.

« Puisque vous taisez mon nom, voici mon âme à nu. Son éternité sur la terre et dans le ciel m'est certaine. J'ai d'amers reproches à me faire. J'ai vécu dans la geôle de la matière. Je m'élève vers l'Esprit tous les jours un peu plus. J'ai eu des preuves. Je voudrais pouvoir retrouver et brûler les recueils de poèmes où, à la suite de notre grand Verhaeren (qui s'est bien trompé en célébrant si magnifiquement la force et la vie des *Villes tentaculaires*) j'ai, moi aussi, chanté la gloire du muscle et l'hosanna de l'énergie physique. Je ne veux pas faire d'éclat encore. Mais spirite, plus que spirite, convaincu que je suis dans la Voie, je proclamerai, un de ces quatre matins, une conversion retentissante, à la Verlaine et à l'Adolphe Retté. Cela, non point pour faire du scandale et obtenir un succès de librairie, mais parce que, de partout, la puissance de l'Esprit pousse la vieille écorce du matérialisme, parce que le fruit pourri va éclater, et que je veux être un des premiers à saluer le soleil des morts quand il brillera dans un ciel sans nuages, sur le monde. »

Un évêque m'écrit, et je ne dirai pas s'il est de l'Eglise romaine, anglicane, ou tchéco-slovaque :

« Je suis dans un drame de conscience affreusement douloureux. Ne me demandez pas de vous en dire davantage : je ne le pourrais. Nous nous sommes servis des miracles du Sauveur pour répandre notre religion sur la terre. Nous récusons le miracle quand William Crookes voit et photographie des fantômes. Ici : Jésus. Ici : Satan ! C'est puéril. Il faut en finir. J'ai peur que nous n'insultions Dieu en refusant de reconnaître son œuvre depuis qu'à Hydesville, il y a plus de soixante ans, les demoiselles Fox ont entendu des coups frappés dans le mur de leur maison. »

Mon cher Lucien – et c'est la carte-lettre d'un aviateur qui se battit en Orient – tu m'envoies *Réincarné* et tu veux ma franche pensée. Tu n'as rien dit que de vrai, dans ce livre. Une petite histoire personnelle, veux-tu ? Un soir, les observateurs, dans la montagne, là-bas, du côté de Monastir, signalent, par téléphone, à notre camp, l'arrivée de deux avions boches ! Je pars sur les lignes. Rien, Les oiseaux sont retournés chez eux. Je rentre au nid. Mais, au-dessus du lac d'Okrida, je vois un avion français qui pointe droit sur moi. Ce doit être un fou, que ce pilote. Sans dévier d'une ligne, il pointe sur mon hélice. Adieu tout ! S'il continue, dans trente secondes, nous sommes par terre tous les deux. Je veux l'esquiver. Trop tard ! Il est sur mon avant. Je ferme les yeux. Rien ne se produit. Coup d'œil circulaire. Personne. Absolument ahuri, j'atterris dans une plaine et là, au milieu du silence, j'entends une voix : « Tu as eu peur, pauvre vieux ! Ce n'est que moi, le capitaine L.... ; je t'ai obligé à descendre : vois donc ton moteur. » Vérification faite, mon moteur allait me jouer un mauvais tour. Je répare en un instant. Le capitaine L.... m'a peut-être sauvé la vie. Il était tombé dans les lignes bulgares, brûlé avec son appareil, huit jours auparavant.

« A toi, cordialement. »

Une dernière lettre.

« Asile d'aliénés de...

Vous m'avez fait grand plaisir en m'envoyant les épreuves de votre nouveau livre, et cet envoi est très opportun, comme vous allez en juger. Je vous avais écrit il y a quelques mois, pour vous faire part d'un état d'esprit qui, tout en n'ayant rien de scientifique, me gagnait de plus en plus. Vous avez ri de mes scrupules, mais je crois qu'aujourd'hui vous devez avoir quelque peu changé d'avis. Je vous disais que certaines études et observations sur mes pensionnaires m'amenaient lentement à croire que la science est fort mal instruite en matière d'aliénation mentale. Aujourd'hui, mon opinion est faite : nous enfermons des fous qui ne le sont pas plus que vous et

moi. J'ai, dans mon asile, trois sujets qui écrivent, l'un en serbe (c'est un paysan solognot), l'autre en polonais (c'est un ex-forgeron de village provençal), l'autre en anglais (c'est un ancien boucher parfaitement inculte). Bien que ces « illuminés » soient dans des sections distinctes, ils continuent, dans ces trois langues qu'ils ne connaissent pas, un dialogue d'une profondeur de pensée véritablement stupéfiante. Expliquez cela comme vous voudrez. Pour moi, je crois fermement que ces fous sont des médiums au service d'Esprits qui se sont donné la mission de prouver, dans une maison de fous, que les plus fous ne sont pas ceux que l'on pense. Je reste si bouleversé par ces constatations, qu'il n'y aurait rien d'étonnant qu'un jour, commandé par un scrupule que vous comprendrez, je donne ma démission du poste de directeur de l'asile. »

Enfin, Mme X...., célèbre voyante, est venue, chez moi, me dire :

« Vous avez communiqué à quelques amis *les bonnes pages* d'un livre relatif à la vie de l'Au-delà et à la Réincarnation. Je le sais : j'en ai été avertie par mon Esprit guide. Ce que je viens vous dire pourra peut-être avoir à vos yeux une certaine valeur, et vous en ferez ce qu'il vous plaira. Les négateurs du monde spirituel vont voir bientôt se terminer leur règne. Il y a des signes dans le ciel : il y en a sur la terre. L'heure est extrêmement proche – notez bien ce fait, car je n'ai jamais rien prophétisé de plus fondé – où de véritables apôtres vont se lever d'entre les hommes et commencer à marcher à travers les continents pour y porter, avec la parole de Vérité, les preuves éclatantes que réclament les ennemis du spiritisme. Le spiritisme en lui-même n'est qu'un épisode *très secondaire* du formidable mouvement qui s'amorce et qui va se déclencher brusquement, après l'ère des médiocres expériences, des vagues tâtonnements et des rires sarcastiques, par une révélation devant laquelle tous les saint Paul trouveront leur chemin de Damas. Nous allons assister à mieux qu'une renaissance de l'Esprit dans un siècle embourbé au fond des ornières de la Bestialité. Je ne puis vous en dire plus, car en vérité, je n'en sais pas davantage. Ce que je sais doit être tenu très secret pour le présent, mais le moment ne tardera pas où l'on pourra parler. *Les missionnaires* se mettront en route sous peu de temps, car il faut que leur œuvre soit commencée avant que l'irréparable ne se produise : je veux dire la nouvelle et formidable guerre qui, si elle n'était étouffée dans l'œuf, rejetterait l'humanité tout entière dans les ténèbres de la complète sauvagerie. CELA NE SERA PAS. Les « mandatés » dont je vous parle, reçoivent en ce moment leurs instructions. Ils ne sont pas prêts, mais il s'en faut de peu. Leur apostolat est imminent. Alors les spirites eux-mêmes devront se hâter de les suivre, s'ils ne veulent pas rester en arrière, dans ce qui sera devenu une puérile pratique, un jeu d'enfant : la table tournante, la clairaudience et la clairvoyance, la lévitation et la photographie des Esprits. Par-dessus ces contrôles de l'Au-delà par le moyen de la matière, *s'affirmera la réalité de l'Esprit par les seules forces de l'Esprit*. Et nous entrerons dans un monde nouveau, ou plutôt rénové, qu'il est grand temps de découvrir. Il en résultera un immense bonheur pour tous et, à la lueur de si admirables événements, les hommes de toutes confessions et de toutes races finiront par apercevoir qu'ils ont fait un grand pas, qu'ils ont fait, pourrais-je mieux dire, un pas décisif vers la Vérité. Pour votre part, Monsieur, soyez heureux et soyez fier : en publiant, demain, *Réincarné*, vous allez faire œuvre de précurseur. »

Résumé de la controverse soutenue, après la lecture de ce manuscrit, entre un positiviste, un spirite, le « docteur inconnu » et le docteur Lucien-Graux

Nuit du 24 au 25 juillet 1920

Le rêve réitéré du comte Louis de Marigonde, la vision du voyage en mer, du village lointain, du cimetière et du sosie assis parmi les tombes (p 5 et suiv.) : 1° *rêve à images fixes* ; 2° *suggestion réitérée par l'esprit d'un mort sur l'esprit d'un vivant*²⁵.

Féliu devine que le comte souffre d'une inquiétude persistante (page 7) : 1° *indiscrétion d'un domestique (?)*, *lecture de la pensée* (phénomènes mal définis, mais que le matérialiste peut admettre) ; 2° *faculté de clairaudience, de clairvoyance*.

Le malaise de Féliu : 1° *état nerveux* ; 2° *transe médiumnique*.

La vision de Féliu, l'exacte désignation d'Estrella Fuentes, de Mujia, de Vimianzo, de Don Francisco, la date de 1806 (page 7) : 1° *Féliu ne connaissait-il pas la province espagnole de Galice ? N'a-t-il pas simplement désigné au comte, des villages et des défunts dont il avait pris note, au cours d'un voyage, pour tenter d'abuser quelque crédule, à l'occasion ?* 2° *tous ces détails ont été directement fournis au médium par l'esprit d'Estrella*.

Le onzième rêve de Louis de Marigonde (page 8) : 1° *obsession* ; 2° *onzième visite d'Estrella*.

Le visage d'Estrella vu au cours de ce onzième rêve (page 8) : 1° *suggestion hypnotique exercée sur le comte par Féliu qui connaissait le portrait véritable suspendu dans l'église de Vimianzo* (Experiences Charcot, Janet, etc.) ; 2° *vision provoquée par l'Esprit d'Estrella Fuentes*.

De Marigonde, dans la chapelle de la Vierge, reconnaît le visage d'Estrella qu'il vit dans son rêve (page 11) : 1° *c'est tout naturel puisque l'hypnotiseur Féliu, qui connaissait le tableau, en avait gravé l'image exacte dans la pensée du comte* ; 2° *de Marigonde devait évidemment reconnaître le portrait puisque le modèle lui était volontairement apparu dans son rêve*.

De Marigonde désigne au curé l'emplacement de la tombe, sous le grand arbre (page 11) : 1° *avec facilité, puisque Féliu par le moyen usuel des magnétiseurs, l'avait, à son insu, averti que la tombe des Fuentes était sous le grand arbre* ; 2° *l'Esprit d'Estrella avait révélé au comte l'emplacement exact de la sépulture*.

Le voyageur a l'impression qu'il a vécu dans ce village en d'autres temps ; il savait, dit-il, le tracé des chemins, la place du presbytère, celle de son ancienne demeure, l'existence des maisons à arcades et du puits sculpté (page 12) : 1° *suggestions de Féliu* ; 2° *révélations par l'Esprit*.

De Marigonde déduit qu'habite en lui l'âme de Francisco Fuentes (page 12) : 1° *c'est une stupidité* ; 2° *c'est une possibilité, et mieux encore, c'est un fait normal, une certitude*.

Les lampes de l'auberge s'éteignent au commandement du mendiant Diego (page 12) : 1° *truc d'illusionniste* ; 2° *phénomène souvent renouvelé au cours de séances spirites, et sans la moindre supercherie*.

Diego révèle l'accident de canot, dans la baie de Mujia, le 14 mai 1793 (page 13) : 1° *il en avait eu connaissance par tradition orale, dans sa famille* ; 2° *il parlait inspiré par Estrella*.

²⁵ Pour chacun des cas, l'opinion du positiviste, qui désire conserver l'anonymat, et celle du spirite (baron Renevel) seront ainsi consécutivement exposées.

Diego ordonne à de Marigonde de se rendre à Paris, boulevard Bonne-Nouvelle, chez le bijoutier Denis Leclayre (page 13) : 1° *évidemment, phénomène assez singulier, mais il n'est pas interdit de croire que ce « sorcier », aussi rusé que pouvait l'être Féliu, avait entendu un jour quelque voyageur parler des Leclayre père et fils et que, doué d'une excellente mémoire, il venait d'utiliser dans sa « transe », et à tout hasard, le renseignement autrefois recueilli ; 2° inspiration d'Estrella.*

Paul Leclayre parle de sa mort à François Schulze, avant de descendre dans le métropolitain (page 20) : 1° *hypothèse plausible ; 2° prémonition.*

Premier récit de Louis de Marigonde dans le salon du bijoutier (page 21) : 1° *divagation ; 2° exacte vérité.*

Leclayre croit que son fils est celui du comte (page 22) : 1° *c'est encore bien possible ! ; 2° c'est une calomnie gratuite.*

« Savez-vous que votre mère est ici, qu'elle nous écoute ? » dit le comte à Paul Leclayre (page 23) : 1° *c'est ridicule ; 2° c'est pourtant indiscutable ; nos chers morts sont très souvent autour de nous.*

Paul Leclayre croit se souvenir des noms de Rafael Fuentes et de Mujia (page 23) : 1° *imagination ; 2° réminiscence vague d'une vie antérieure.*

Le souvenir de la maison, des Rocas-Traidoras (page 23) : 1° *imagination ; 2° réminiscence vague d'une vie antérieure.*

Féliu arrive inopinément (page 23) : 1° *n'a-t-il pas été prévenu par ce valet Philippe, pour le moins suspect, avec qui il est peut-être en connivence ? 2° Féliu e été averti par l'Esprit d'Estrella.*

L'apparition de Clotilde (page 24) : 1° *on peut voir des prodiges analogues chez Robert Houdin ; 2° de très nombreuses matérialisations d'esprits ont été prouvées par la photographie, sous le contrôle le plus rigoureux.*

Disparition du crâne de Francisco Fuentes (page 24) : 1° *il a été subtilisé adroitement par Féliu, qui, aidé de Philippe et peut-être d'un tiers complice, va le faire parvenir au château de Villemenou ; 2° disparition d'objets enlevés par les esprits et transportés à distance. Phénomène contraire, mais identique, à celle des apports.*

Les paroles du gâteau à la grille du château « ... u.... eu !... A.... en... ion au... eu ! », traduites par « Du feu ! Attention au feu ! » et confirmées par la mort de Paul Leclayre, victime d'une arme... à feu (page 26) : 1° *traduction arbitraire ; 2° traduction fidèle d'un avertissement de l'Autdelà.*

Les infirmes du cerveau, les imbéciles-nés sont presque toujours, à leur dernière étape terrestre. Leurs âmes, après la mort, brilleront parmi les plus belles (page 26) : 1° *gigantesque stupidité ; 2° vérité pure et simple.*

Le crâne de Fuentes dans le berceau de Maximilien (page 28) : 1° *y a été placé par un complice de Féliu ; 2° il a été apporté par l'Esprit d'Estrella.*

Les bijoux instantanément disparus et retrouvés à des centaines de kilomètres (page 29) : 1° *c'est inexistant ; 2° on pourrait fournir, de ce fait, maintes preuves.*

Renevel, spirite convaincu (page 30) : 1° *gobeur ; 2° précurseur.*

Les six coups frappés, à minuit, dans l'horloge normande (page 31) : 1° *coïncidence, superstition ; 2° avertissement venu de l'Astral.*

Les séances de tables tournantes chez Leclayre (page 32) : 1° *divertissements puérils d'impulsifs ou de mystificateurs, et justement discrédités ; 2° moyen mécanique de correspondre avec les Esprits.*

La mélancolie d'Elvire, au château (page 32) : 1° *pressentiments, phénomènes mal définis, mais qui ne peuvent avoir aucun rapport avec l'Au-delà* ; 2° *avertissement donné par les Esprits de Clotilde et d'Estrella.*

L'inexplicable tristesse de la comtesse Ida (page 34) : 1° *pressentiments, phénomènes mal définis, mais qui ne peuvent avoir aucun rapport avec l'Au-delà* ; 2° *avertissement donné par les Esprits de Clotilde et d'Estrella.*

La vision d'Estrella en rêve (page 34) : 1° *suggestion après la description du portrait, faite à sa femme par le comte* ; 2° *apparition véritable.*

Les cartouches retirées du barillet (pages 37 et suivantes) : 1° *défectuosité d'une arme ancienne et peut-être mal vérifiée par le garde Eusèbe ; les cartouches ont glissé dans le canon et l'ont fait éclater* ; 2° *nous sommes d'accord : c'est l'explication donnée par l'Esprit lui-même.*

Le fusil couché dans l'herbe à quelque distance de l'arbre où il avait été déposé (page 38) : 1° *illusion de Paul qui avait réellement placé son arme où il la retrouva* ; 2° *transport d'objet.*

Le fusil éclate (page 39) : 1° *accident* ; 2° *volonté du destin.*

François Schulze, dans la sapinière, entend un coup de feu (page 42) : 1° *illusion* ; 2° *prémonition.* Il voit une mince fumée sur les aiguilles de pin (page 42) : 1° *hallucination* ; 2° *apparition brève du périsprit de Paul Leclayre.*

Il voit une tache de sang frais sur le tronc d'un arbre (page 42) : 1° *aberration visuelle* (Le docteur X... fait observer que, dans la matinée du 19 juillet, après avoir été saluer la jeune mère, il est monté seul dans la forêt du Haut-Barr, pour une promenade, et qu'il a remarqué, sur de nombreux arbres, des signes tracés au VERMILLON, par les soins du Club des Vosges, signes servant de repères pour touristes et leur évitant de s'égarer à travers bois) ; 2° *matérialisation à distance, du sang de Paul Leclayre.*

Paul est mort à l'heure où Schulze était « averti » (page 42) : 1° *coïncidence* ; 2° *François a été averti par les Esprits.*

Philippe, la nuit, rédige à la machine à écrire les messages du désincarné (pages 47 et suivantes) : 1° *ce Philippe est un imposteur : il savait, quoi qu'il en dise, se servir de la machine à écrire. Quant à ses messages, ce sont les fruits d'une imagination fertile. Le texte ne lui en était-il pas secrètement communiqué par Féliu ?* 2° *Philippe n'avait pas besoin de savoir écrire à la machine. Il a agi sous la direction des Esprits. Ses messages ne sont pas de lui, mais d'eux. Féliu est hors de cause.*

Les messages (pages 47 et suivantes) : 1° *l'œuvre d'un fou ou d'un escroc* ; 2° *l'œuvre d'un inspiré des morts.*

Les hypothèses sur le lendemain de la vie (pages 48 et suivantes) : 1° *incohérentes, incontrôlées, insoutenables* ; 2° *évidentes pour tout spirite instruit.*

La théorie des deux mères et, conséquemment, de la réincarnation (page 50) : 1° *roman* ; 2° *vérité.*

Le guéridon renversé dans la chambre de Philippe (page 53) : 1° *intervention d'un fluide humain encore inconnu, extériorisation d'un état nerveux* ; 2° *le guéridon a été renversé par le « double » du valet Philippe inquiet d'avoir égaré le message.*

L'apparition de Philippe à la porte du cabinet de travail (page 57) : 1° *hallucination collective* ; 2° *phénomène prouvé de toute antiquité, et confirmé par une longue suite de témoignages modernes.*

Le transfert des roses à travers le mur chez Leclayre (page 60) : 1° *Elvire, par un pieux mouvement, a porté les fleurs d'une chambre à l'autre. (Quand on lui parle de cet acte peut être irréflecti, elle ne se souvient plus de l'avoir accompli* ; 2° *pénétration de la matière.*

La dictée, lettre à lettre, par le moyen du guéridon, chez de Marigonde (page 62) : 1° *illusion*

commune à tous les « habitués de la table ». Peut-être concentration de pensées sur le même objectif et transmission, par saccades nerveuses, avec arrêt, d'un accord subconscient, sur les lettres successives ; 2° intervention des Esprits conscients.

La mort du mendiant Diego est annoncée par le guéridon (page 62) : 1° très opportune coïncidence ; 2° transmission d'une nouvelle par les Esprits.

Message VI : Paul désire qu'Elvire devienne, sans délai, la femme de François (page 68) : 1° savante machination dont on ne peut cependant accuser l'honnête alsacien Schulze, mais que Philippe élabore de toutes pièces ; 2° ordre donné par l'Esprit du défunt.

Message VII : annonce de l'arrivée de Schulze à Paris (page 68) : 1° ce voyage était à prévoir. Au reste, qui sait si Philippe n'a pas écrit en Alsace, pour dire « Venez. Votre présence peut sauver Elvire » ? ; 2° François ne s'est mis en route que conseillé par son malheureux ami.

Un bouquet de roses est attaché au tableau d'Estrella Fuentes (page 69) : 1° quoi qu'en dise le curé, c'est l'hommage de quelque fidèle attardé dans l'église ; 2° c'est un apport spirite.

L'apparition de Paul, d'Estrella et de Clotilde dans l'église parisienne (page 77) : 1° hallucination collective ; 2° fantômes.

Schulze, sur l'injonction de Paul, renonce à aller vivre à Rio de Janeiro (page 79) : 1° inconsciemment, il cède au secret espoir qu'il pourrait devenir un jour le mari de Mlle Aiguebelle ; 2° il se soumet à la volonté de son ancien frère d'armes.

La photographie du personnage composite entre Schulze et sa femme sur l'épreuve examinée à la taverne (page 80) : 1° illusion provoquée par un détail du fond ; 2° photographie de l'Invisible.

L'enfant de Schulze déclare, en son dernier message, qu'il mourra en l'an 2 000 (page 82) : 1° c'est possible, mais nous ne serons pas là pour le voir ; 2° en l'an 2000, tous les hommes seront spirites.

« Montez sur la plate-forme de la cathédrale... je me manifesterai » (page 82) : 1° adroite mise en scène de Philippe qui prépare son coup de théâtre ; 2° paroles mêmes de Paul.

La rencontre de Féliu, devant le restaurant Sorg (page 83) : 1° c'est bien bizarre. Cet homme était posté là, appelé par Philippe. L'histoire du voyage chez Lénine est ingénieuse, mais suspecte ; 2° pourquoi ? Quant à la rencontre, il y en a de plus extraordinaires : le monde est petit.

La divination de Féliu voyant son nom mal orthographié dans le carnet rouge (page 84) : 1° connivence avec Philippe qui a dû feuilleter le carnet en brossant les habits de son maître ; 2° clairvoyance.

La vision des morts de Reischoffen et de la Somme défilant dans le ciel (par 86) : 1° délire, ou tout simplement, comédie bien jouée ; 2° il est facile de nier ainsi la vision de Féliu. Les médiums clairvoyants sont pourtant une réalité certaine. S'ils voient un Esprit dans une chambre, ils peuvent en voir cent mille passant en cortège dans l'espace.

Le naufrage du chalutier *Le Hibou* annoncé par l'âme du capitaine Georges (page 89) : 1° coïncidence ; 2° avec de tels arguments, on explique tout !

Philippe écrit, sans les avoir vus au préalable, plusieurs noms gravés sur les pierres de la tour, depuis 1671 (page 89) : 1° ne peut-on pas admettre qu'il soit monté sur la plate-forme dans la journée et qu'il ait pris des notes ? 2° nous, spirites, supposons, plus vraisemblablement, qu'un Esprit quelconque, passant là, s'est amusé à faire l'expérience de la transcription des noms. Nous ne prétendons pas, d'ailleurs, que soient revenues, ce soir-là, sur la plate-forme, les âmes mêmes des personnages désignés, la plupart devant être réincarnés depuis longtemps.

La fébrilité de Philippe au cours de sa longue promenade dans Strasbourg (page 90) : 1° ébauche d'une crise de folie, ou supercherie ; 2° lutte, en Philippe, des esprits de Paul Leclayre et de Diego.

Philippe malade dans la chambre du docteur X... (Page 90) : 1° *attaque de nerfs d'un caractère indéterminé* ; 2° *possession ; suite de la lutte*.

Le mensonge « Fatalité ! Je suis mort à la minute de ma naissance » (page 91) : 1° *délires* ; 2° *l'inspiration de Diego*.

Les fantômes des chevaux blancs et du mendiant, à l'angle des rues, dans Saverne endormie (page 92) : 1° *hallucination collective* ; 2° *réalité incontestable. Matérialisation que les morts sont capables de produire*.

La pièce de monnaie espagnole lancée dans l'automobile (page 92) : 1° *bouleversé par la vision, le comte de Marigonde a retrouvé, dans une poche, la pièce de monnaie. Il avait, jadis, donné les autres au vieux sorcier, mais avait conservé celle-là* ; 2° *c'est l'une des plus faibles explications qu'il nous a été donné d'entendre ce soir. Pour les spirites, c'est un apport*.

Le ricanement de l'ombre de Diego (page 92) : 1° *Aberration auditive* ; 2° *les fantômes peuvent parler, ils peuvent rire*.

Les buveurs de l'auberge Barleta voient Diego sur le chemin, avec ses chevaux, au clair de lune (page 93) : 1° *hallucination collective* ; 2° *nous affirmons que ce peut être une réalité²⁶*.

La phrase écrite sur le sable (page 93) : 1° *n'y a-t-il pas, à Vimianzo, quelque humoriste qui, dans le trouble des témoins, a réussi à écrire cette phrase sans être vu ? Diego n'avait pas été sans raconter que le voyageur français lui avait donné de l'argent démonétisé* ; 2° *les morts peuvent écrire : oui-ja (planchette montée sur billes), ardoises scellées, etc.*

L'exhumation, quelques heures après la fin de la léthargie et la mort (page 94) : 1° *qu'y a-t-il là d'extraordinaire ?* 2° *nous croyons qu'après l'horrible agonie dans le cercueil brisé, l'âme de Diego s'est manifestée de façon à provoquer l'enquête au cimetière*.

Le message de Diego à Philippe, rédigé en espagnol (page 94) : 1° *à qui fera-t-on croire que ce valet ne sait pas l'espagnol ?* 2° *des enfants médiums écrivains, complètement illettrés, ont écrit sous la dictée des morts, en plusieurs langues étrangères*.

Le dernier message de Clotilde (page 95) : 1° *son « pour prendre congé » ? C'est bien plutôt celui de l'ingénieur domestique* ; 2° *explication tout au plus plaisante, et qui n'a rien de scientifique. On citerait par centaines les cas où les esprits sont venus dire qu'ils ne se manifesteraient plus. Celui de Katty King chez William Crookes est célèbre*.

Paragraphe ajouté au retour du voyage du Dr Lucien-Graux de Wiesbaden.

L'horoscope du jeune Schulze, tiré par la gitane (page 99) : 1° *stupidité analogue à celle des prédictions des somnambules de foire* ; 2° *l'horoscope n'est pas niable. Il existe, dans l'histoire, d'innombrables témoignages d'horoscopes vérifiés comme exacts. L'astrologie est une science prouvée*.

Le message dicté à Philippe par le présumé guide du Dr Lucien-Graux (page 101) : 1° *œuvre d'imagination du fantaisiste Philippe* ; 2° *véritable communication venue de l'Astral*.

Le message de Féliu sitôt son entrée en territoire russe (page 104) : 1° *farce inventée par Philippe*

²⁶ Ces cinq derniers paragraphes ont été ajoutés, postérieurement à la nuit du 24 au 25 juillet.

; 2° réalité, bien que, depuis, on n'ait plus de nouvelles, mort ou vivant, du tailleur pour dames.

30 octobre 1920.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE	5
La résurrection de Rafael Fuentes	5
I. La cassette de fer.....	5
II. Les fiançailles	15
DEUXIÈME PARTIE	43
La résurrection de Paul Leclayre.....	43
I. Le mort vivant.....	43
II. Paul-Raphael-Denis-Louis.....	71
Pour s’excuser près du lecteur qui espérait voir ce roman fini à la façon de tous les autres.....	93
Une expérience personnelle	97
La mort du médium Féliu.....	103
CONCLUSION	106
Résumé de la controverse soutenue, après la lecture de ce manuscrit, entre un positiviste, un spirite, le « docteur inconnu » et le docteur Lucien-Graux	115